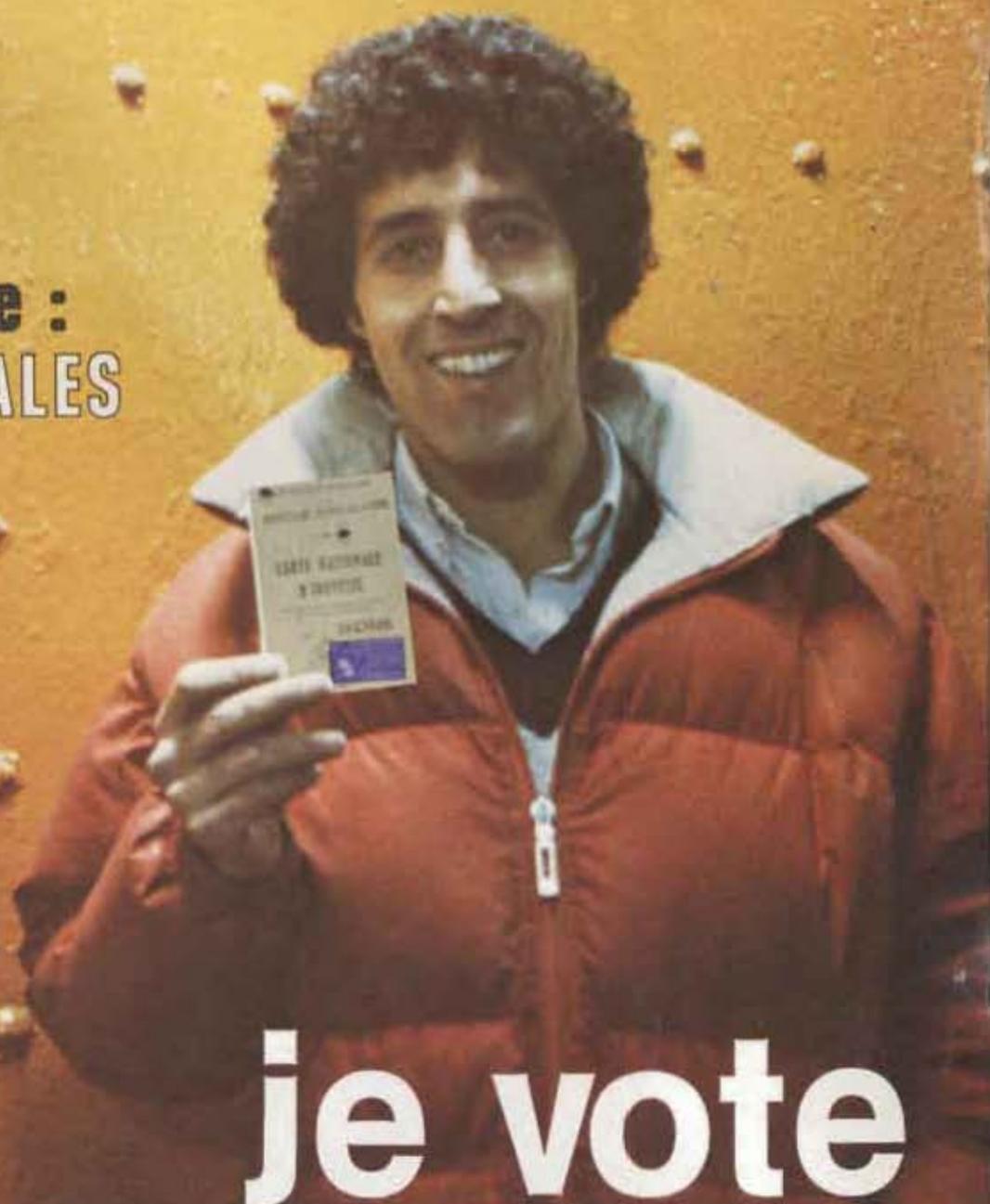


Différences

Terrifiant :
**LA BOMBE
RACIALE**

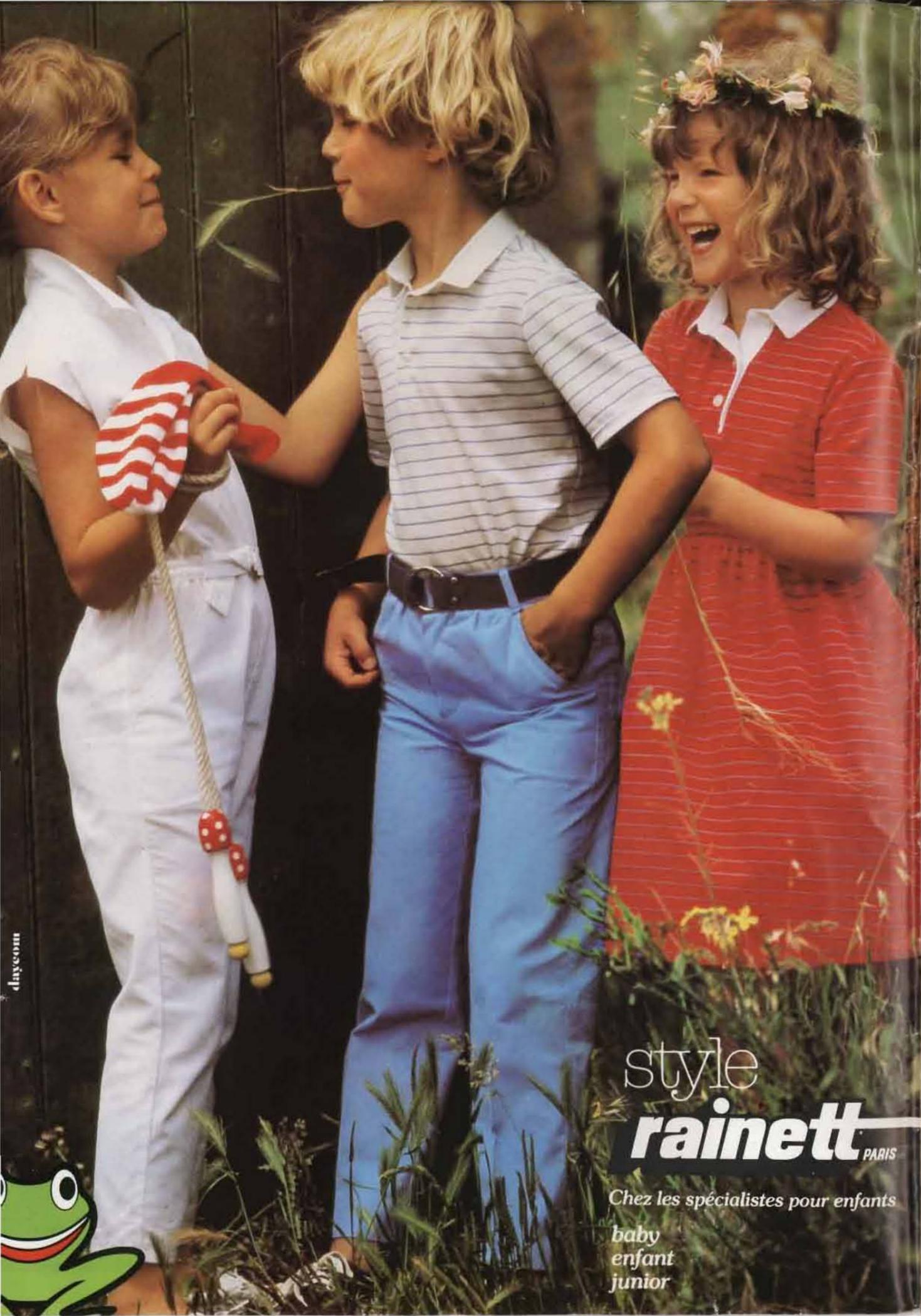
Afrique ignorée :
**DES CATHÉDRALES
D'ARGILE**

CLASH :
**Les décibels
de la révolte**



je vote

11 millions de Français ont
un proche ascendant
étranger (page 24)



style
rainett PARIS

Chez les spécialistes pour enfants

baby
enfant
junior

Edito

ON VA SE RACONTER LA VIE DES GENS

On aurait pu adopter la "ligne bucolique". Brebis blanches et noires paissant ensemble sur les verts pâturages ou se désaltérant, de concert avec un loup devenu veau, dans le courant d'une onde pure. Sous un soleil de printemps, on aurait imaginé François et Mamadou, Nguyen et John, David et Fatima conversant paisiblement, échangeant leurs différences comme des loukoums.

On aurait pu. Le malheur, c'est que les choses ne se passent pas ainsi.

A considérer les événements, c'est plutôt vers un journal-catastrophe qu'on allait s'orienter. De la bombe d'Hiroshima aux massacres du Salvador, de l'apartheid sud-africain, au génocide hitlérien, de la faim dans le monde aux assassinats d'immigrés ou aux attentats antisémites, la matière surabonde et les films à sensation sont de la petite bière à côté de ce que nous rapporte chaque jour l'actualité du racisme.

Mais on aurait pu. DIFFERENCES aurait déployé l'horreur vertueuse à chaque page. Le sang et les larmes alimentant les nobles effarements et les indignations obligées.

Et puis non ! La vie, ce n'est pas ça non plus. Il y a de la douleur mais aussi du plaisir, dans les différences. Surtout, il y a l'être humain tel qu'il est, et l'être humain, c'est la vie.

Contre nous : tout ce qui nivelle, sépare, ennuie, fige les gens dans un stéréotype pour mieux les asservir, pour leur indiquer leur maigre part de bonheur obligatoire. Avec nous : tout ce qui bouge, qui veut être soi-même, qui refuse l'embrigadement de l'esprit.

Pour nous : les "youpins", les "négros", les "bougnoles" — et on est tous le "bougnoles" de quelqu'un — ceux qui parlent trop fort ou qui dansent trop bien, ceux qui ne se taisent pas quand il leur vient l'idée d'avoir des idées, ceux qui sont différents et ceux qui sont pareils mais qui veulent un monde respirable où les portes ne se ferment pas à la consonnance d'un nom, à l'étrangeté d'un vêtement, à la couleur d'un visage.

DIFFERENCES fait un pari. Vous vous doutiez bien que le racisme se bâtissait sur de gros mensonges. Tranquillement, avec ténacité mais aussi avec plaisir, nous allons faire la peau aux vieux préjugés.

On va se raconter la vie des gens. Promenade en photo vers les grandes mosquées de la boucle du Niger. Qui a dit que l'Afrique n'a pas d'histoire ? Et puis nous accompagnerons les Aborigènes d'Australie dans leur retour au désert. Non pas pour prendre des clichés pittoresques mais pour apprendre comment ces hommes ont élargi l'expérience humaine.

On va se raconter la vie des gens. Onze millions de Français ont un ascendant proche étranger. Tout à coup vacille la frontière entre celui qui a une carte d'identité et celui qui doit présenter aux réquisitions des forces de l'ordre sa carte de séjour.

On va se raconter la vie des gens. On ne croquera pas toujours l'héroïsme. Mais parfois oui. Comme avec l'histoire du Guadeloupéen Jean Ignace qui lève le drapeau rouge de la liberté à l'heure où Napoléon veut rétablir l'esclavage.

On va se raconter la vie des gens. Quand nous rencontrerons l'injustice ou l'horreur, nous ne ferons pas taire notre colère. Peut-on laisser construire dans l'ombre cette "bombe raciale" qui tue sélectivement selon l'origine ethnique et dont DIFFERENCES révèle qu'elle est à l'étude.

On va se raconter la vie des gens. Elle est faite aussi de danse, de musique, de plaisir. La boîte de nuit où le jeune travailleur sénégalais cotoie l'étudiante française, où l'homosexuel n'a pas peur d'exprimer la nature de ses sentiments, où la musique chante pour tous dans la nuit parisienne, c'est une bonne idée. Bonne idée, la chanson dure de Clash qui entraîne la révolte de la jeunesse pauvre d'Angleterre sur des chemins de rencontres.

DIFFERENCES va vous faire entrer dans un vieux rêve très simple qui dit : vivre ensemble, c'est possible et c'est bon ! Ensemble, nous allons découvrir, mois après mois, un univers tonique et vivifiant, le grand vent des différences. Si nous réussissons, DIFFERENCES deviendra alors ce qu'il doit être : un bulldozer... contre le racisme !

Jean-Louis SAGOT-DUVAUROUX



C. MANOS/MAGNUM



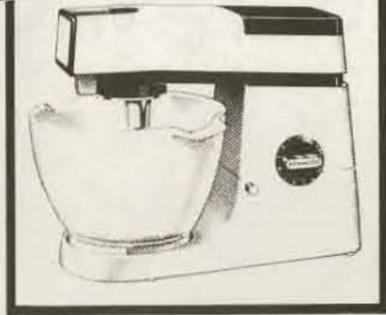
F. DYMANT

KENWOOD-CHEF

Le plaisir de cuisiner. Rien que le plaisir...

Nous savions que, dans cet espace, nous ne pourrions vous dire tout ce que le Kenwood Chef peut faire à votre place. Mais nous avons pensé que vous saviez déjà qu'il râpe, malaxe, épluche, moule, extrait les jus de fruits, hâche les viandes, pétrit les pâtes les plus dures etc. Sa simplicité et sa conception l'ont imposé à des millions de familles à travers le monde. C'est vraiment un grand robot de cuisine. Quelle que soit sa vitesse, il travaille au maximum de sa puissance grâce à la régulation électronique de son moteur, il est le seul appareil à mouvement planétaire sur lequel peuvent s'adapter un mixer, une râpe rapide, une centrifugeuse, un hâchoir. Il est beau, pratique, robuste, facile à utiliser. Vous découvrirez toutes ses possibilités lorsqu'il sera chez vous, car Kenwood Chef mérite une place dans votre cuisine et dans votre cœur.

PLUS DE 5 MILLIONS D'APPAREILS EN SERVICE



KENWOOD FRANCE
 14-16, avenue de Stalingrad - La Cerisaie 201 - 94262 Fresnes Cedex - Tél. 666.79.78
 Kenwood Provence - Côte d'Azur - 4, rue Langier - 13010 Marseille - Tél. (91) 79.63.70
 Kenwood Pyrénées - 39-53, Faubourg Bonnetoy - 31500 Toulouse - Tél. (61) 26.28.20
 Kenwood Rhône-Alpes - 201, rue Marcel Méricus - 69007 Lyon - Tél. (7) 872.88.00

Bon pour une documentation Kenwood Chef

Nom _____

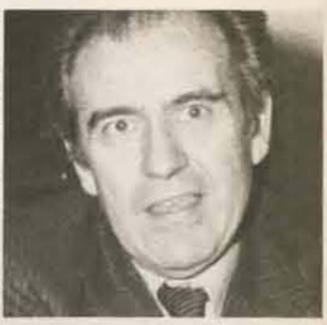
Adresse _____

Ville _____ Code Postal _____

Sommaire

A l'occasion de ce numéro 1, je souhaite bonne chance à DIFFERENCES. Ce magazine porte une grande part de l'espoir des antiracistes et du MRAP d'où en est partie l'idée et qui en a pris l'initiative. Il sera chaque mois, pour des dizaines de milliers de foyers, un messager tonique et vivant de la fraternité.

Pr François GREMY
 Président du MRAP (Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples)



DIFFERENCES magazine mensuel édité par la SED (Société des Editions Différences) - 120, rue Saint-Denis - 75002 Paris - Tél. : 508.95.47 - 236.06.05 (provisoire). Directeur de la publication : Albert LEVY.
 Rédacteur en chef : Jean-Louis SAGOT-DUVAUROUX - Directeur : Michel HAGEGE - Chefs de rubrique : Jean-Pierre GIOVENCO ; Robert PAC ; Anne LAURENT - Conception et réalisation : Philippe TROJAN - Iconographie : Delphine DEPORTE - Ont collaboré à ce numéro : Elisabeth BADINTER ; Maiten BOUISSET ; Marie CARDINAL ; DELFEIL de TON ; Martine GOZLAN ; Pierre HASKI ; Victoria LLANSO ; Marc MANGIN ; Jean-Louis MINGALON ; P. Alexandre MINKOVSKI ; Charles PALANT ; Véronique de RUDDER ; Théo SAINT-JEAN ; Germain SAINT-RUF ; Eckhard SUPP ; Pierre-André TAGUIEFF ; Yves THORAVAL ; Roger-Raymond VIAS - Photographies et illustrations : Philippe BONNIER ; Alain FONTERAY ; Philippe QUINTON ; Abdelhak SENNA - Couverture : Alain FONTERAY ; Philippe TROJAN - Diffusion NMPP - Abonnements : Gestion en abonnements : Marie-Christine LUCAS, Khaled DEBBAH - 1 an : 140 F ; 2 ans : 270 F ; 6 mois : 75 F ; soutien : 200 F ; abonnement d'honneur : 1 000 F ; Etranger : 170 F ; Etudiants et chômeurs : 1 an : 120 F ; 6 mois : 65 F ; Joindre une photocopie de la carte d'étudiant ou de la carte de pointage. - Numéro de commission paritaire en cours - Photocomposition et photogravure : ART COMPO - Imprimerie Dulac et Jardin -

ACTUALITE	7	POINT CHAUD	24	REFLEXION	48
	TERRIFIANT : LA BOMBE RACIALE		LES FRANÇAIS PLUS		LES RACINES DE LA SOCIOBIOLOGIE : FAUT-IL TUER DARWIN ?
	Incroyable ! Une bombe qui tue sélectivement suivant la race est à l'étude. Robert PAC		Onze millions de Français ont un ascendant proche étranger. Ils apportent un "plus" à une nation qui s'est construite d'apports successifs et variés. Mais les difficultés que connaît aujourd'hui l'immigration rendent l'intégration problématique. Jean-Pierre GIOVENCO		Pierre-André Taguieff interroge le P ^r Grassé qui attribue aux fondements du "darwinisme" les utilisations racistes de la biologie.
ACTUALITE	12	AILLEURS	30	HISTOIRE	50
	LA DIFFERENCE PARISIENNE: DU PALACE AU PRIVILEGE		CATHEDRALES D'ARGILE		L'ESCLAVE QUI DEFIA L'EMPEREUR
	Lancé sous le signe du melting-pot, le "Palace" rentre dans le rang avec la création du "Privilège".		A l'époque où l'Europe se couvre de cathédrales, des architectes édifient, sur les bords du Niger, de fascinantes mosquées d'argile. Jean-Louis SAGOT-DUVAUROUX		Au moment où Napoléon 1 ^{er} veut rétablir l'esclavage en Guadeloupe, Jean Ignace prend les armes... Germain SAINT-RUF
EN DEBAT	18	CONNAITRE	36	REGIONS	53
	FAUT-IL JUGER FAURISSON ? FLAGRANT DELIRE OU NAZISME DANGEREUX !		LES MALIENS		ACCROCHEZ-VOUS A MES BASQUES...
	Quatre personnalités donnent leur point de vue sur le "droit" de nier le génocide.		Les 60 000 Maliens qui vivent en France sont les ambassadeurs d'un peuple à l'histoire et à la culture millénaires. Théo SAINT-JEAN		La "différence" basque a bien des visages. Victoria Llanso en a retenu quelques-uns pour vous.
VECU	20	PLEINS FEUX	42		
	J'AI RENCONTRE LES PITJANTJATJARAS		LES DECIBELS DE LA REVOLTE CLASH		
	Dans un désert fleuri d'Australie, des enfants noirs aux cheveux blonds réapprennent les rêves de leurs ancêtres.		La "cold wave" façon antiraciste entraîne la jeunesse des faubourgs de Londres sur des chemins de rencontres. Marc MANGIN		

Différences

MAQUETTE DE LA CENTRALE SOLAIRE THÉMIS.

SOLEIL, VENT, MARÉE... NOUS
CHERCHONS A MAITRISER LES ÉNERGIES
DE TOUJOURS.



Capter l'énergie solaire pour mieux la maîtriser est une expérience parmi d'autres qu'entreprend Electricité de France. Saisir la force du vent, retenir le mouvement des marées, cela fait aussi partie de nos recherches sur les énergies de toujours.

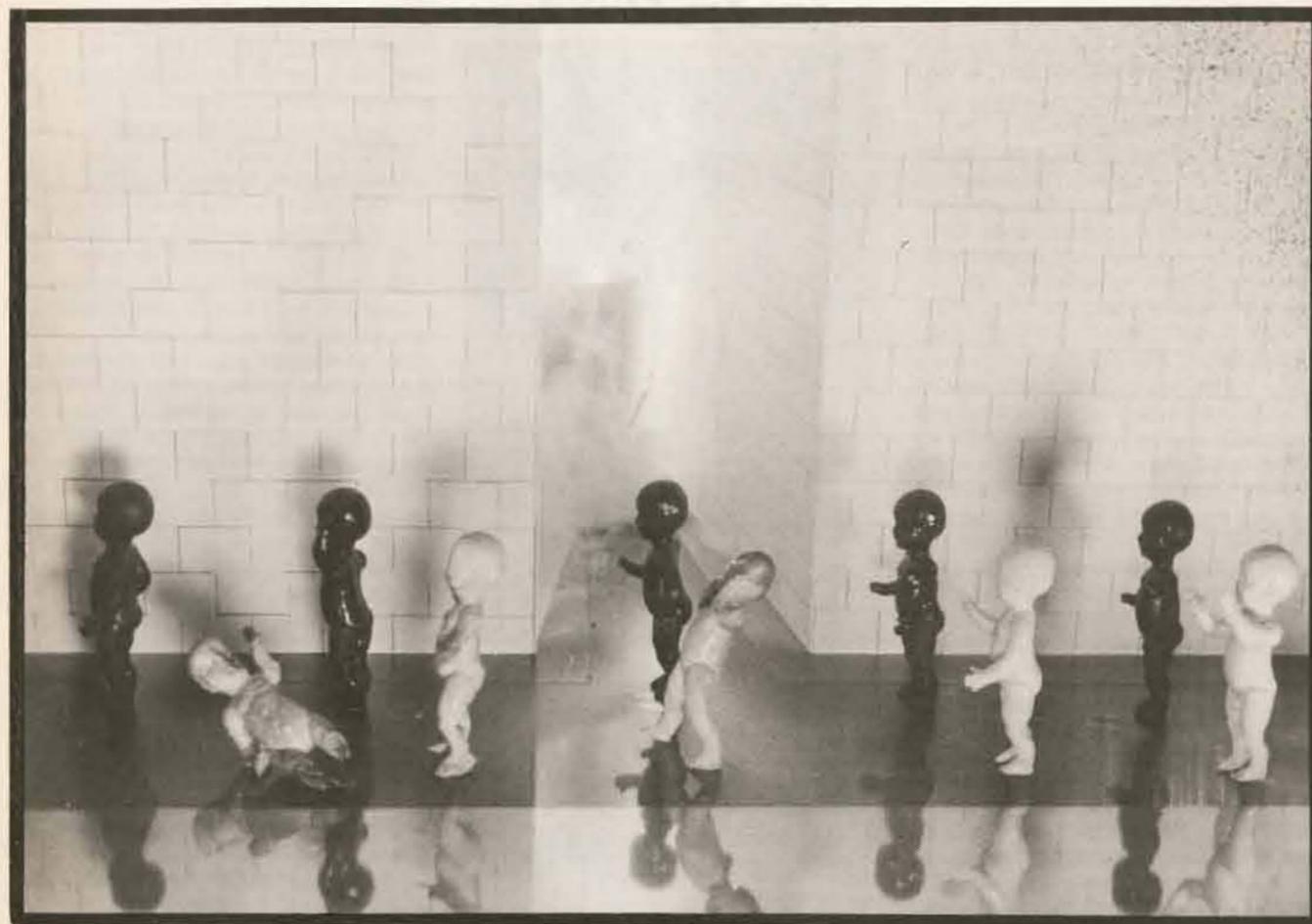
ELECTRICITE DE FRANCE

Des hommes au service de notre avenir.

sodet conseil

Actualité

**Robert Pac ne voulait pas le croire.
Il s'est penché sur le dossier. Effarant. La bombe qui tue
sélectivement suivant la race est bien à l'étude !**



A. FONTERAY

LA BOMBE RACIALE

Les trois avions sont passés très vite, très haut, dans le ciel de cette ville du Sud de l'Afrique. Sur le bitume d'une rue périphérique, un curieux objet s'est brisé en mille morceaux, comme une bouteille de porcelaine. Il est 19 heures. Dans la coquette villa des Smith, une famille blanche installée dans le pays depuis un siècle et demi, c'est la fête. Mme Smith célèbre son 43^e anniversaire.

A huit heures et demi, Dali, le maître

d'hôtel noir, qu'on appelle "Dada", est pris d'une violente migraine et de tremblements. Il est parcouru de frissons qui signalent une fièvre de cheval. Ennuyée pour sa réception M. Smith aide son serviteur à se rendre à la cuisine mais la cuisinière, elle aussi, est au plus mal.

La fête est gâchée.

Le lendemain matin, la radio parle d'une mystérieuse épidémie qui a déjà tué des milliers d'enfants dans les fau-

bourgs noirs de la ville. On fait un appel à la charité des Blancs pour qu'ils assistent leurs compatriotes noirs dans l'épreuve. Les hôpitaux sont pleins mais il y a peu d'espoir pour ceux qu'on y amène. Le ministre de la police du gouvernement blanc annonce qu'il a fait arrêter une trentaine d'activistes poursuivis par la police et qu'on a trouvé presque mourants.

Réalité ou fiction ? Un tel scénario est-il possible ? S'est-il trouvé des cer-

Une maladie qui touche 10 fois plus les Noirs que les Blancs

veaux assez pervers pour en imaginer la mise au point ? J'ai acquis la certitude que oui. Et je livre ici les terribles résultats de mes recherches.

En août 1979, un garde de sécurité du Laboratoire naval de bioscience de West-Oakland (USA) est licencié. Il est noir et est atteint de coccidioidite. C'est une maladie assez rare, également connue sous le nom de "Valley Fever" parce qu'elle sévit particulièrement dans la vaste vallée centrale de Californie. Une courte enquête permet de découvrir que des essais sur cette maladie sont en cours au laboratoire au même moment. Or, détail troublant, cette maladie est généralement inoffensive pour les Blancs. Les Noirs y sont par exemple 10 fois plus sensibles et les Phillipins 100 fois plus !

Les particularités "raciales" de cette maladie amènent bien sûr à s'interroger sur les objectifs visés par ces recherches. D'autant plus que dans un numéro récent de la Military Review, publiée par l'Armée des Etats-Unis, un inquiétant article examine en détail les possibilités d'application des nouvelles découvertes de la génétique aux opérations militaires. Intitulé "Armes ethniques", l'article indique : "Les variations observées dans les réactions à divers produits ont amené à envisager l'existence de grandes différences innées entre diverses populations dans la vulnérabilité aux agents chimiques."(1)

Plusieurs éléments indiquent qu'on n'en est pas resté au stade des supputations et que des recherches ont bel et bien été entreprises dans ce sens.

Les découvertes récentes des travaux sur l'ADN, l'ARN et les enzymes qui agissent comme un catalyseur dans le système nerveux, ont établi que ce processus complexe varie de façon importante d'une race à l'autre. En 1974, le "New Scientist" de Londres révèle que le Département de la Défense des Etats-Unis a engagé deux scientifiques britanniques pour mener des recherches sur les sensibilités et les intolérances génétiques des Africains.(2)

Un rapport de l'Armée américaine de janvier 1975 vient encore étayer ce faisceau d'indications : "Finalement, y lit-on en conclusion, on est plutôt effrayé, parce qu'il est théoriquement possible d'élaborer des "armes chimiques ethniques" qui exploiteraient les différences naturelles de vulnérabilité parmi des groupes spécifiques de population."(3)



Les laboratoires militaires isolent des germes à effets sélectifs.

Ces recherches ont d'ailleurs déjà établi que 50 % des Américains d'ascendance africaine ont une faculté moindre pour assimiler ou détruire certains agents chimiques.

Un homme s'inquiète d'un curieux fait divers : depuis 1967, on retrouve, d'un bout à l'autre des Etats-Unis, des vaches "assassinées" et horriblement mutilées, notamment dans les parties du corps où se trouvent les muqueuses les plus sensibles. Cet homme s'appelle Ed Sanders. Il affirme dans sa publication "Cattle report" : "Les militaires cherchent à fabriquer des microbes spécialisés qui n'attaqueraient que les humains dotés d'un certain patrimoine génétique". En effet, on a retrouvé certaines bactéries très dangereuses pour l'homme dans le sang d'une de ces vaches. Selon Ed Sanders, on mesurerait l'effet des essais bactériologiques atmosphériques à partir d'organes prélevés sur les animaux.

On est en plein cauchemar. On voudrait croire qu'il ne s'agit là que d'idées folles, issues d'un cerveau malade

d'apprenti-sorcier. D'ailleurs, ces "différences naturelles de vulnérabilité" ne seraient-elles pas, elles-mêmes, la reprise de certaines thèses racistes anti-scientifiques ?

Interrogé, le biologiste Albert Jacquard, explique pourquoi il n'en est rien. Cette arme en effet, ne peut jouer que sur les différences d'immunité biologique et virale entre les groupes de population : "Toute la stratégie d'une telle guerre sélective repose sur la différence de résistance de certains groupes à des attaques microbiennes ou virales ; ces différences pourraient être soit d'origine génétique, soit dues à l'histoire de ces groupes et au milieu dans lequel ils ont vécu.

"En fait, les patrimoines génétiques de ce que l'on a appelé les "races" humaines sont beaucoup plus proches qu'on ne l'imaginait ; il n'y a pas de race "pure" ; nous sommes tous des méteils. Dans ces conditions, la stratégie évoquée ne trouve dans les caractéristiques génétiques qu'un faible champ d'application."

L'Histoire nous fournit un exemple frappant de ce que pourrait être l'efficacité d'une telle arme. C'est celui des Indiens d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud. Entre 1518, le début de la conquête, et 1585, la population indienne passa de 70 à 7 millions de personnes. Certes, il y eut des massacres et nombre d'Indiens périrent à cause des conditions de travail inhumaines qu'on leur imposait. Mais les trois-quarts de ces décès provinrent du fait que les habitants du Nouveau Monde, qui avaient vécu en circuit fermé depuis le paléolithique, ne jouissaient d'aucune immunité biologique contre les maladies d'origine européenne. Et le contact d'un Européen et d'un Indien était tout de suite fatal à ce dernier. Ce qui ne fut pas le cas pour l'Afrique traversée par les caravanes, ni pour l'Asie, où l'Océan Indien favorisa des va-et-vient continus à travers les âges. La variole, le typhus, la rougeole ou la fièvre jaune décimèrent les Amériques et il suffit encore aujourd'hui d'une simple épidémie de grippe pour détruire des tribus entières d'Indiens amazoniens.

Au début des années 50, MK-Ultra Subproject 12, une opération concoctée par la CIA, prend forme. Sous la direction du Centre de Guerre Biologique de l'Armée, à Fort Detrick, dans le Maryland, non loin de Washington, des scientifiques

cultivent l'hémophilus pertussis.

Le problème n'est pas simple. On ne peut expérimenter l'arme biologique sur les animaux car les germes sont spécialement adaptés à l'être humain. Comment faire ? L'incroyable décision est prise. On va tenter le coup en milieu réel.

Des essais sont faits dans 8 villes des Etats-Unis au moins.

Des germes atténués sont lâchés sur certaines villes depuis des navires de guerre. Pendant 6 jours, les habitants de San Francisco inhalent chacun au moins 5 000 bactéries par inspiration, petits animaux invisibles nommés serratia marcescens, aspergillus fumigatus ou bacillus globigii. On note de nombreuses infections dues au serratia. Un homme en mourut, un mois après la dispersion des microbes. Sa famille est en procès avec l'Etat.(4)

Des essais similaires sont réalisés en Alabama en 1952 ; à Panama City (Floride) en 1953 ; à Point Mugu et Port Hueneme (Californie) en 1954.

L'expérience la plus ahurissante se situe dans le métro de New York, en 1966. D'étranges ampoules électriques répandent dans les stations et les tunnels les microbes que libère le souffle des rames qui passent.(5)

Le cas de la baie de Tampa, en Floride, a été spécialement étudié à cause des morts qu'il entraîna : en 1955, l'hémophilus pertussis est répandu sur la zone. Le nombre de cas de coqueluche est multiplié par 3 ; 12 enfants ou nourrissons trouvent la mort. Parmi eux, il y a 11 enfants noirs !(6)

Aujourd'hui, les armes bactériologiques sont théoriquement interdites par les accords de Genève de 1975. Déjà, le 25 novembre 1969, le président Nixon avait décidé d'interrompre tous les travaux relatifs à ce type d'armement mais le Pentagone décidait malgré tout de maintenir un programme restreint d'études sur les armes "biodéfensives" à Dietrick.(7)

On sait aujourd'hui que, depuis des années, la CIA entretient des stocks, d'ailleurs modestes, de toxines et d'agents viraux et bactériologiques. Le 23 août 1975, c'est Thomas N. Karamessines, député directeur aux plans, qui révèle que ces stocks existent bel et bien, six ans après la décision présidentielle de les détruire. On y trouve les agents de la maladie du charbon, de l'encéphalite, de la "valley fever", de deux formes de brucellose, de la tuberculose, de la colibacillose, de la paratyphoïde et pour

Vous savez ce qui se passe dans une ruche ? Ils tuent les bourdons



Les expériences sur les armes "biodéfensives" continuent.

finir, de la variole qui avait déjà été si "utile" à l'extermination des Indiens(8). On voit mal comment ces maladies pourraient avoir une utilisation "biodéfensive".

La guerre bactériologique, qui consiste à contaminer massivement la population ennemie est malheureusement dès à présent réalisable. Mais elle n'est pas sans danger pour la nation qui l'utilise. Dans le cas d'une guerre de type colonial, par exemple, les recherches sur une bombe bactériologique à effet sélectif aurait "l'avantage" de ne déclencher les épidémies que sur les "ennemis", sans qu'on soit contraint de se protéger soi-même. C'est l'inquiétude qu'exprimait le biologiste Salvador Luria, prix Nobel, redoutant que l'avenir soit le témoin de ces nouvelles et terrifiantes inventions.

Mais d'autres éléments aggravent cette inquiétude. Un membre du Congrès, la Chambre des Députés américaine, déclarait le 31 octobre 1969 : "Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi

vous et d'autres... qui ont, comme je le vois, un souci légitime et juste des nécessaires, sont aussi soucieux de maintenir un essaim de bourdons. Vous savez ce qui se pratique dans une ruche. Ils tuent ces bourdons. C'est ce qui se pratique aussi dans les sociétés primitives. Nous nous sommes peut-être trop éloignés de l'homme primitif".(9)

L'"esprit" de cette stupéfiante déclaration se retrouve dans le rapport Banfield. Edward G. Banfield était, sous l'administration Nixon, président des services présidentiels pour le programme de planification des villes modèles. Paru en 1970, ce texte préconise "de conseiller ou d'ordonner à toutes les personnes qui tombent en dessous des limites de pauvreté de vivre dans une institution ou une semi-institution ; que le gouvernement adopte des règles strictes de contrôle des naissances pour les pauvres sans moyens et pour qu'on envoie leurs enfants dans des établissements publics."(10)

L'histoire a malheureusement prouvé que de telles théories pouvaient faire des ravages. Hitler a tenté d'organiser le monde sur des bases raciales et d'imposer la domination absolue des "grands dolycéphales blonds aux yeux bleus". Rien n'assure que l'éventualité de telles aventures criminelles soit définitivement écartée.

Et si de tels hommes arrivaient au pouvoir ? On tremble à l'idée de ce qui pourrait leur passer par la tête alors qu'ils auraient les mains libres pour utiliser la bombe raciale.

Robert PAC

(1) Cité in "Who should play God ?" Dell Publishing Co., Inc., New York 1977. Publié en Français par les éditions Ramsay. Parus sous le titre "Les apprentis sorciers".

(2) Bulletin of concern Asian Scholars Vol. 12, N°4, 1980.

(3) People's World 19 avril 1980.

(4) International Herald Tribune 23 décembre 1976 et 18 septembre 1979.

(5) Ibid. 23 décembre 1976.

(6) Ibid. et People's World 26 avril 1980.

(7) Bulletin of concern Asian Scholars Vol. 12, N°4, 1980.

(8) Ibid.

(9) Samuel F. Yette, "The choice", Berkeley Medallion Books, avril 1972, p. 116 et 117.

(10) Bettina Aptheker, "Social Functions of Prisons in the U.S.", If they come in the morning, Signet Books, p. 56, 57.

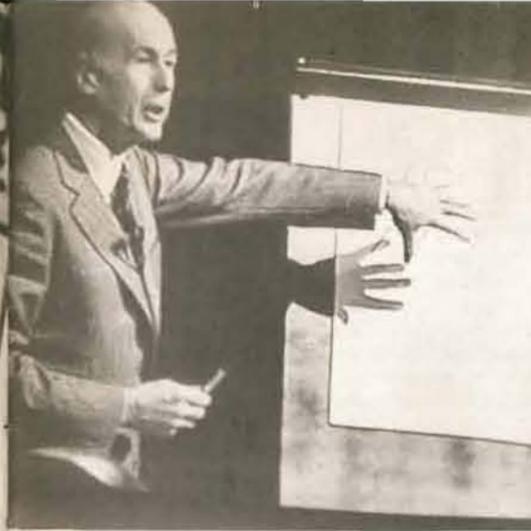
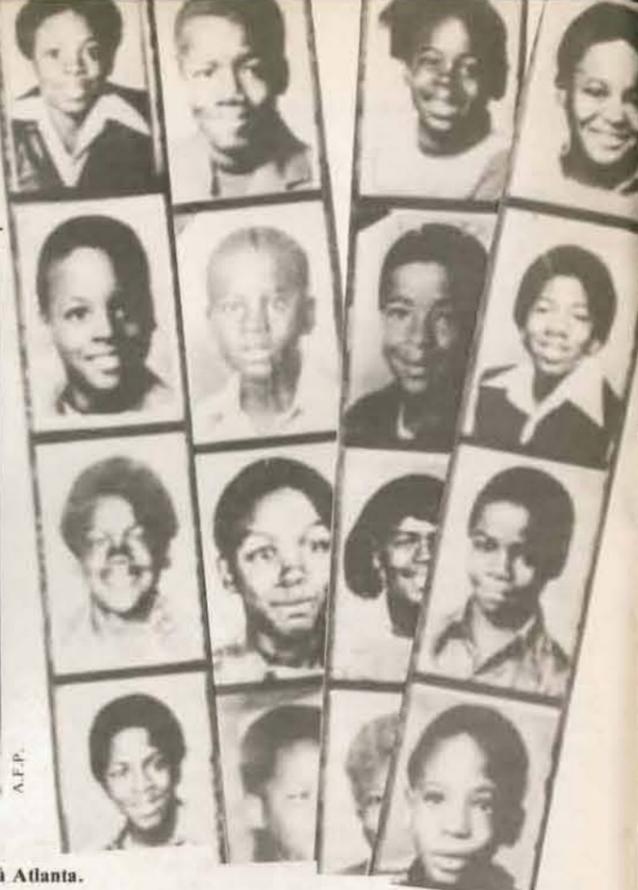
Actualité

LE MOIS

A.F.P. PANORAMA



Manifestation d'Antillais à Londres.
Deux Indiens canadiens ont visité Paris.
Quelques uns des enfants noirs assassinés à Atlanta.



M. Giscard d'Estaing au cours de son intervention
Incursion armée sud-africaine en Angola.
Le sculpteur nazi Arno Brecker et André Leducq.
Manifestation néo-nazie en R.F.A.
Famille tsigane.



ELIE KAGAN

2 MARS

ENQUETE GOUVERNEMENTALE SUR LE RACISME EN GRANDE-BRETAGNE

Le ministre de l'Intérieur britannique ouvre une enquête sur le développement inquiétant des menées racistes et néo-nazies en Grande-Bretagne.

■ A Londres, 5 000 Noirs manifestent pour protester contre les lenteurs de l'enquête sur l'incendie qui, le 18 janvier dernier, avait provoqué la mort de 13 jeunes Antillais. Vifs affrontements avec les forces de l'ordre.

■ Pour la troisième fois en 7 ans, l'Afrique du Sud est expulsée de l'Assemblée Générale de Nations-Unies alors que s'ouvre le débat sur la Namibie. L'Afrique du Sud refuse toujours d'évacuer l'ancienne colonie allemande.

■ Plusieurs nazis américains sont arrêtés à Greensboro (USA, Caroline du Nord). Ils sont accusés d'avoir tenté, l'an dernier, de poser une bombe dans un tribunal de la ville où se déroulait le procès de 6 membres du Ku Klux Klan et du parti nazi. Ces derniers avaient tiré sur des manifestants antiracistes, tuant 5 d'entre eux.

3 MARS

■ Au cours d'une interview télévisée, le président américain Ronald Reagan révèle qu'il est prêt à "négocier avec un pays comme l'Afrique du Sud, productrice de minéraux essentiels". Le Premier Ministre sud-africain Botha a déclaré en réponse : "Le dirigeant du monde libre apprécie l'importance de l'Afrique du Sud d'une manière réaliste."

■ Un militant d'extrême-droite, auteur d'un tract raciste et poursuivi par le MRAP et la Ligue des Droits de l'Homme, voit sa peine réduite en appel. Les juges ont estimé qu'il n'avait fait qu'exprimer ce que pense actuellement une bonne partie de la population.

■ A nouveau, un adolescent noir est porté disparu à Atlanta (USA, Géorgie) où 19 enfants noirs ont déjà été assassinés et où 2 autres ont disparu dans les 19 derniers mois. Le ou les coupables n'ont toujours pas été retrouvés.

4 MARS

■ Poursuivi pour ses écrits racistes, Marc Frédriksen, dirigeant de l'ex-FANE (néo-nazie) voit sa peine réduite en appel à 13 mois de prison avec sursis. Le tribunal lui avait infligé une peine de prison ferme.

■ Yves Perrin est condamné à

2 mois de prison avec sursis et à 500 F d'amende. Ce soudeur de 23 ans avait crié "Juifs au four" sur le passage d'une manifestation antiraciste et l'on avait trouvé chez lui des armes de guerre.

5 MARS DES INDIENS AU QUAI D'ORSAY

Max "Gros-Louis", porte-parole des Hurons du Canada et Andrew Delisle, délégué par les Mohawk-Iroquois, sont reçus au Quai d'Orsay, à Paris. Ils viennent consulter l'original du Traité de Paris de 1763 qui atteste la souveraineté indienne sur la région de la Baie d'Hudson.

6 MARS

Le Centre Georges-Pompidou (Paris) organise un débat autour de l'ouvrage collectif publié sous la direction de Maurice Olender et dédié à Léon Poliakov : "Le racisme ; mythes et sciences."

■ Les 5 pays occidentaux formant le groupe de contact sur la Namibie, auquel la France appartient, s'opposent au projet de résolution de l'Assemblée Générale de l'ONU demandant de sanctionner par des mesures économiques le refus de l'Afrique du Sud d'évacuer ce territoire.

■ Patrick Pimbert, ancien membre de la FANE, est arrêté à

Rome. Il est soupçonné d'être mêlé au massacre de Bologne et d'être un des instructeurs des terroristes de l'extrême-droite italienne.

8 MARS MANIFESTATION ANTISEMITE A VARSOVIE

L'Union Patriotique Grunwald (Pologne) organise à Varsovie une manifestation protestant contre la commémoration par les étudiants des événements de mars 1968. Les manifestants portent des banderoles antisémites et les orateurs dénoncent les "méfaits des sionistes dans l'histoire récente de la Pologne". Cette manifestation est condamnée par Stanislas Kania, Premier Secrétaire du POUP (parti communiste).

9 MARS

■ Un conseiller municipal blanc de Johannesburg (Afrique du Sud) accuse son gouvernement d'être "inhumain et sans cœur" après qu'à l'hôpital de cette ville, on ait refusé l'assistance d'une infirmière noire à son beau-père, mourant, pour préserver la politique officielle de séparation des races.

10 MARS

■ M. Giscard-d'Estaing, prési-

dent de la République et candidat, établit le rapport entre le nombre des chômeurs et celui des immigrés non-Européens. Il propose d'inciter ces derniers au départ. Dans un communiqué, le MRAP condamne cette déclaration qu'il juge propre à développer le racisme et de nature discriminatoire.

11 MARS

LE MRAP ET L'IMMIGRATION

Le MRAP rend public son manifeste sur l'immigration. Intitulé "Liberté, Egalité, Fraternité : une exigence pour tous", ce texte définit les positions de principe sur lesquelles le Mouvement entend se tenir dans la période à venir.

■ Les comités parisiens du MRAP lancent une action contre une entreprise de restauration rapide qui engage ses employés sur des bases discriminatoires ("ni Noirs, ni Maghrébins") avec le concours de l'Agence Nationale Pour l'Emploi. Ils constatent que les Français blancs sont immédiatement engagés tandis que les étrangers et les ressortissants des DOM-TOM sont écartés.

13 MARS

■ 5 officiers supérieurs sud-africains, qui se trouvaient aux USA avec des visas civils, sont

reconduits à la frontière en vertu d'une loi de 1962 qui interdit le territoire américain aux militaires sud-africains. Parmi les 5 hommes se trouvait un général responsable des services de renseignements de l'armée de Pretoria. Ces officiers auraient fait une visite "de courtoisie" au Pentagone.

16 MARS

32 associations publient un communiqué alertant l'opinion publique contre la "dégradation du droit d'asile" en France. Elles affirment vouloir "tout mettre en œuvre" pour défendre les droits des réfugiés en application de la convention de Genève de 1951.

■ Le magazine ouest-allemand *Der Spiegel* publie une enquête sur l'extrême-droite allemande. Plus de 7 millions d'Allemands de l'Ouest (18 % de l'électorat) estiment, selon ce journal, que "les choses allaient mieux du temps d'Hitler" et 5 millions et demi (13 % de l'électorat) adhèrent aux thèses de l'extrême-droite.

17 MARS

■ Des incidents ont lieu à la frontière entre le Mozambique et l'Afrique du Sud à la suite d'une incursion sud-africaine dans l'ancienne colonie portugaise.

■ Dans un manifeste rendu public, plusieurs sculpteurs et

peintres français protestent contre le projet de présenter trois œuvres du sculpteur nazi Arno Brecker, courant avril, au centre Beaubourg.

18 MARS

RAID SUD-AFRICAIN EN ANGOLA

L'Afrique du Sud effectue un raid aérien à 300 km à l'intérieur de l'Angola. Cette action militaire visait un camp de réfugiés namibiens.

■ Le tribunal de Strasbourg condamne 6 jeunes militants du PFN (extrême-droite) à des peines de prison avec sursis assorties d'amende au titre de la "loi anticasseur". Ils avaient agressé des colleurs d'affiche au moment des élections universitaires.

■ Un ancien garde nazi du camp d'extermination de Treblinka, qui vivait aux Etats-Unis, a été identifié. Il a été déposé de la nationalité américaine qu'il avait obtenue frauduleusement. Le Département de la Justice a fait savoir qu'il engageait une procédure d'expulsion.

■ Le magazine ouest-allemand *Stern* donne les résultats d'un sondage selon lequel 50 % des Allemands de l'Ouest ont des sentiments antisémites. 27 % des citoyens de la RFA croient, selon la même enquête, que "certains

racés sont prédisposés à être plus dépravés que d'autres".

21 MARS

LE MRAP ET LA LICRA CELEBRENT LE 21 MARS

Près de 600 personnes participent à Paris aux Etats-Généraux de la lutte contre le racisme, convoqués par le MRAP à l'occasion de la Journée internationale contre le racisme. La LICRA organise au palais de l'UNESCO un colloque sur le thème : "Enseignement et Racisme".

26 MARS

■ Le journal "Le Monde" signale un article antisémité paru dans le journal soviétique pour enfants : "La Pravda des Pionniers".

30 MARS

■ Des associations tsiganes organisent, à Paris, une marche pour protester contre les conditions d'accueil dans les communes. Elles dénoncent en particulier les événements de Rosny/s/Bois où la municipalité (P.C.) a établi, dans un tract, un lien entre l'insécurité et la présence de nomades.



Fabrice Emaer

Toutes les cravates se ressemblent, avec leur langue un peu triste, un peu frustrée. Le pull-over tutoie vaguement le costume bon chic bon genre. Les odeurs se mélangent. On est tous dans le métro, entre 5 et 7.

Et puis arrive le vendredi soir. C'est l'entracte et l'entracte, c'est le Palace. Quand on n'y va pas, on en rêve. Quand on n'en rêve pas, c'est qu'on ne le connaît pas et quand on ne le connaît pas, on ne le fait pas savoir pour ne pas avoir l'air de débarquer. Depuis

que Fabrice Emaer, qui affirme haut et fort son homosexualité, a lancé ce théâtre sous le signe des différences, on s'en donne à cœur joie sous les rayons lasers du faubourg Montmartre.

Au début, le melting-pot fait recette. Depuis quelques mois déjà, la presse-mode à "découvert" la "Main Bleue". Pensez donc, à Montreuil, au cœur de la première cité africaine de France, une boîte ou la jet-society vient s'encanailler auprès de loubards immigrés. Tandis que ceux-ci, rythmant de tout leur corps les

LA DIFFÉRENCE PARISIENNE

Après avoir créé, sous le signe du melting-pot, sa célèbre boîte de nuit, le "Palace", Fabrice Emaer cède à la mode des nobles en ouvrant le "Privilège".

airs du temps attendent l'heure du premier métro. Emaer retient l'idée, les "pédés" en plus. Et que la fête commence ! L'entrée est payante mais il n'est pas nécessaire de montrer patte "blanche". Lasers et fumées genre feux de bengale disco, une musique assourdissante, juste ce qui faut pour broyer soties et sarcasmes.

On frôle les princesses de magazine pour 70 F. A défaut de pouvoir s'entendre, on est soi-même. Parfois, il a même le fils Giscard d'Estaing !

Le métro, le Palace : Paris.

Et puis, il est arrivé quelque chose de terrible, comme une nuit du 4 août à l'envers.

Le Palace s'est mis à ressembler au métro.

en rythme, sans dire un mot. Ça tourne. Ça s'égare. Ça interroge des yeux, sans parler. Mettez-y une sono puissante. Eteignez les lumières. Place au laser : voici le Palace.

Et puis, il y a tout le monde, au métro Gare du Nord. Les groupes d'Antillais accoudés aux balustrades qui commentent en créole la tête des passants ; le touriste anglais qu'un titi renseigne à faux pour s'amuser ; l'éternel nettoyeur africain, sur sa drôle de machine, qui klaxonne pour suivre l'incompréhensible cartographie de sa tâche ; les homosexuels tristes qui abordent, autour des pissotières, un plus jeune, un plus beau. Chaque trois minutes, station Gare du Nord, les hoquets réguliers du métro soufflent leur contingent d'homo sapiens.

Maintenant, serrez un peu le pantalon de l'Antillais accoudé à la balustrade, ceintrez sa veste où vous placerez une pochette chic et floue ; enlevez son bleu au "nettoyeur" et habillez le d'une veste-vedingote à doublure rose ; faites sourire le fonctionnaire qui regarde autour de lui si on ne l'observe pas et fait un clin d'œil au garçon qui attend le client. Prenez cette jeune vendeuse et décidez-la comme un arbre de Noël, sans lésiner sur le plastique et la couleur. Musique ; lumière : nous revoilà au Palace.

Bien sûr, on sait s'amuser entre utilisateurs du métro. On n'avait pas besoin des duchesses à Golf décapotable ni des notoriétés nonchalantes et discrètement admirées. Mais on y avait cru, à cet entracte de l'abolition des privilèges.

Seulement voilà, la différence fait place à la mode des nobles et les princes ont assez goûté au peuple. On leur a creusé un trou sous la grande salle du Palace et on a donné à cette grotte le nom de "Privilège". Ils s'y retrouvent entre princes, de toutes les couleurs, bien sûr. Entre princes des temps modernes dont les préjugés cèdent aisément devant le poids du portefeuille. C'était bête d'y croire, ça ne voulait rien dire, c'était une affreuse "collaboration de classe" nocturne et vaguement malsaine. Tant pis. On aurait préféré que Fabrice Emaer continuât à gagner de l'argent comme avant, sur le rêve d'avant.

La prochaine fois, j'invite mes amis chez moi.

L'Oeuf Dur

Le gouvernement sud-africain s'est-il subitement converti à la démocratie ? A la veille des élections, réservées aux Blancs, les dirigeants de Pretoria assurent qu'ils ne veulent plus du racisme...

HEUREUX COMME UN NOIR A SOWETO?

"Heureux comme un Noir à Soweto" : cette formule audacieuse pourrait résumer l'image que tente désormais de promouvoir le gouvernement sud-africain de M. Pieter Botha, auprès des dirigeants et opinions publiques des pays occidentaux. Depuis son accession au poste de Premier Ministre, en septembre 1978, M. Botha, s'appuyant sur l'armée et la frange "éclairée" (verligte) de son parti, tente de mettre en œuvre une politique qu'il décrit volontiers comme "réformiste".

La minorité blanche d'Afrique du Sud (4 millions sur un total de 25 millions) aurait-elle enfin pris conscience de l'horreur de la politique d'apartheid, réprouvée universellement, et décidé d'elle-même — cas unique au monde — de changer de cap ? Seul M. Reagan à Washington a semblé y croire, en apportant récemment son soutien aux "efforts sincères et honnêtes" menés par les

"Blancs et Noirs qui, en Afrique du Sud, tentent d'éliminer l'apartheid."

L'arrivée au pouvoir de M. Botha marque en fait la victoire des "modernistes" au sein des Afrikaners, ces descendants des pionniers Boers, mélange de colons hollandais et de Huguenots chassés de France par Louis XIV. Les Afrikaners (56 % des Blancs, 10 % de la population totale), qui monopolisent le pouvoir politique depuis la victoire électorale du Parti National en 1948, ont en effet connu une importante évolution sociologique. Des petits agriculteurs et ouvriers sous-payés du début du siècle, ils sont passés aux fonctionnaires, cadres et dirigeants d'entreprises d'aujourd'hui. Leur part dans le secteur privé (agriculture exclue), est ainsi passée de 9,8 % en 1948 à plus de 25 % en 1978, et les groupes miniers et banques qu'ils contrôlent se sont hissés aux tous premiers rangs.

L'objectif de M. Botha : adapter l'apartheid — un système de ségrégation raciale et d'exploitation développé dans les années cinquante — aux nouvelles réalités économiques et politiques des années quatre vingt. Un des architectes de la "stratégie totale" de M. Botha est son ministre de la Défense, le général Magnus Malan, qui a déclaré publiquement que la "guerre" dans laquelle se trouve engagée l'Afrique du Sud est "20 % militaire, 80 % politique". Le géné-



EVENEMENTS

ral Malan a vu à l'œuvre de près les armées française en Algérie, américaine au Vietnam, ou encore l'armée israélienne, ainsi que bien sûr, les forces sud-africaines engagées dans le conflit namibien.

SOUS DES PROJECTEURS DE 25 METRES DE HAUT

Alors, heureux comme un Noir à Soweto ? Un visiteur de cette immense ville-satellite d'un million et demi d'âmes, à 20 km au sud-ouest de Johannesburg, serait difficilement tenté par cette image. L'alignement monotone des maisons "boîtes d'allumettes" en brique, dans lesquelles s'entassent cinq ou six personnes par pièce, l'absence d'électricité ou d'eau courante dans la plupart d'entre elles, l'atmosphère de ghetto accentuée par les immenses projecteurs de 25 mètres de haut... tout cela est loin de faire de Soweto "la plus belle ville d'Afrique" dont rêvait un ancien dirigeant, M. Connie Mulder, qui ne restera finalement dans l'histoire que par le scandale

simple : en favorisant l'émergence d'une petite bourgeoisie noire à Soweto — nécessaire économiquement pour élargir le marché intérieur et en raison de la pénurie de main-d'œuvre qualifiée blanche — on coupe l'herbe sous les pieds des révolutionnaires. Tout le train de réformes présenté devant le Parlement (blanc) du Cap avant la convocation d'élections anticipées, prévues pour le 29 avril, vise précisément à faire d'environ trois millions d'Africains urbanisés — sur un total de 18 millions — des "privilegiés" sur le plan matériel. En espérant qu'un plus grand bien-être leur fera oublier qu'ils demeurent privés de tous droits politiques dans leur propre pays. Le racisme change de cible, et vise prioritairement les exclus de cette nouvelle politique, les travailleurs migrants et les habitants des zones rurales. Une nouvelle façon de "diviser pour régner" en opposant les intérêts des Noirs des villes à ceux des Noirs des campagnes.



QUINTON

qui porte son nom : "Muldergate" (utilisation de fonds publics pour "acheter" des soutiens à Pretoria à travers le monde, notamment en France). C'est à Soweto qu'éclatèrent, en juin 1976 les sanglantes émeutes anti-apartheid (plus de 600 morts) qui ébranlèrent l'Afrique du Sud. Soweto donne souvent le "la" au reste du pays... Selon une enquête effectuée en février par la très conservatrice Université d'Afrique du Sud, 68 % des habitants de cette cité pour Noirs estiment qu'une révolution est inévitable en Afrique du Sud, et que ce moyen constitue la voie la plus efficace pour obtenir des changements réels dans le pays... Le raisonnement de M. Botha est

Le 4 décembre prochain, plus de deux millions de Sud-Africains Noirs perdront officiellement leur citoyenneté au profit de celle du Ciskei — un "Etat" dont l'indépendance sera reconnue par Pretoria, et par elle seule. Le Ciskei sera en effet le quatrième "homeland" ou bantoustan à être ainsi proclamé "indépendant" par le gouvernement sud-africain, après le Transkei en 1976, le Bophuthatswana en 1977 et le minuscule Venda en 1979.

LES "PRIVILEGES" DE LA SECTION 10

Une des zones les plus pauvres d'Afrique du Sud, rendue triste-

ment célèbre par le film "La dernière tombe à Dimbaza", le Ciskei est placé sous la férule autoritaire d'un chef tribal ami de Pretoria, Lennox Sébé. Accablé par la malnutrition et la maladie, avec un chômage estimé à 39 % dans ses zones urbaines et une densité de population de 126 personnes au km carré, la plus forte de tout le pays, le Ciskei n'a qu'une seule ressource d'exportation : sa main-d'œuvre, selon un fonctionnaire blanc "détaché" auprès du Chef Sébé, M. Brian du Randt. L'innovation technologique n'a pas oublié le Ciskei : l'ordinateur va être introduit pour faciliter le recrutement des travailleurs contractuels dans le bantoustan par les mines et usi-

vingt, accompagnées de peines de prison, tandis qu'une nouvelle carte d'identité, "moderne" elle aussi, sera introduite pour tous les Sud-Africains, comportant désormais leurs empreintes digitales. Ces lois d'"influx control" permettent en particulier d'expulser des zones dites blanches du pays, vers les ghettos de pauvreté que constituent les régions pour les Noirs, toutes les personnes "en trop", selon l'expression du journal "Sunday Post", aujourd'hui interdit par les autorités. Il ne s'agit pas d'une petite affaire. Qu'on en juge : quelque deux millions d'Africains ont ainsi été éjectés des zones blanches depuis dix ans, et deux autres millions sont visés au

Pieter Botha, Premier Ministre d'Afrique du Sud.



nes des Blancs. Tous les candidats au travail seront "mémorisés" avec leurs compétences, mais aussi... leur docilité. Syndicalistes s'abstenir ! Dans cette optique résolument "moderne", les lois qui régissent les déplacements de population noire dans le pays sont révisées dans le sens indiqué précédemment. Pour les Noirs "privilegiés", connus en Afrique du Sud sous le nom administratif de "section 10", une plus grande mobilité d'une zone urbaine à l'autre en fonction des offres d'emploi, tandis que les mailles du filet se resserrent pour les autres. Les peines d'amende pour les "Noirs illégaux" et leurs employeurs sont multipliées par

cours des prochaines années, le programme risquant d'être accéléré. Le secrétaire général du Conseil sud-africain des Eglises, l'évêque Desmond Tutu, a estimé que ces Africains étaient "jetés comme des sacs de pommes de terre".

Mme NDIYASI ET SES 13 ENFANTS SONT EMBARQUES DANS UN CAMION

Nondweni, que nous avons visité, est un "camp de réinstallation" situé dans la province du Natal, où sont conduites les familles noires dont on ne veut

plus en "zone blanche". Mme Ndiyasi et ses 13 enfants étaient arrivés quelques jours avant notre passage. Elle vivait avec son mari depuis de longues années sur la terre d'un fermier blanc, en échange de quelques heures de travail gratuit, comme cela se faisait un peu partout. Mais, afin de "moderniser" — là aussi — le secteur agricole, le gouvernement a décidé de limiter cette pratique, provoquant l'expulsion de milliers de familles. Les Ndiyasi ont été emmenés par camion à Nondweni où ils se sont vus attribuer une case métallique avec un délai de trois mois pour bâtir leur propre maison en terre. Passé ce délai, la case métallique leur est retirée pour de nouveaux arrivants... Malnutrition, maladie et désespoir constituent la vie quotidienne à Nondweni où il n'y a ni terres, ni travail. Résultat : les hommes doivent quitter leurs familles pour chercher un emploi ailleurs.

Ces zones rurales misérables, inaccessibles et hors de vue pour les visiteurs étrangers, ne semblent guère gêner Pretoria. En faisant de Soweto une vitrine (il reste encore beaucoup à accomplir !), il répond d'une part à une nécessité économique, et tente d'autre part de séduire le monde extérieur. Mais il lui faut pour cela contrôler totalement le rythme des "changements". Cela signifie que la répression ne se relâche pas, comme on a pu en juger par les récentes mesures de "bannissement" prises à l'encontre de journalistes noirs, l'interdiction de journaux, et la fermeté à l'égard des syndicats noirs et des nombreux mouvements de grève. Le raid militaire contre des membres du Congrès National Africain (ANC), le principal mouvement de libération, à Maputo, la capitale du Mozambique, a également illustré l'autre aspect de la politique de M. Botha. Même au sein des Blancs, cependant, le "réformisme" du Premier Ministre ne convainc pas tout le monde. Allister Sparks, rédacteur en chef du "Rand Daily Mail" et un des meilleurs commentateurs politiques du pays, soulignait ainsi récemment que "des changements socio-économiques non-accompagnés de réformes politiques adéquates conduisent généralement à exacerber les conditions révolutionnaires, plutôt qu'à les désamorcer". Le pari de M. Botha est donc loin d'être gagné.

Pierre Haski



A. SENNA

Une vive polémique a suivi l'instauration d'un quota municipal privant des enfants d'immigrés ivryens de leur droit aux colonies de vacances.

Véronique de Rudder, sociologue, donne son point de vue sur ces pourcentages froids qui séparent les hommes.

Dans un tract distribué à la population au début de l'année, la municipalité d'Ivry-sur-Seine rassure ses administrés : désormais, un quota de 15 % sera appliqué, dans les centres de vacances, aux enfants d'étrangers vivant sur la commune. Selon l'Académie de Créteil, ceux-ci représentent 23 % des Ivryens de moins de 16 ans scolarisés. La municipalité, comptant sans doute les enfants français nés de parents étrangers, avance le chiffre de 28 %.(1)

Si l'on reste dans la logique d'une représentation proportionnelle des enfants en raison de leur origine nationale, le pourcentage de 15 % adopté prive un tiers des enfants étrangers du droit aux colonies de vacances de la ville. Les enfants nés de parents français, qui représentent 77 % de la population scolaire de moins de

SOUS LES QUOTAS, LES HOMMES

16 ans, disposeraient de 85 % des places disponibles. Mais c'est le principe même d'un tel quota qu'il faut mettre en cause. Pour plusieurs raisons. Les enfants étrangers, tout d'abord, sont issus, davantage que les Français, des milieux les plus défavorisés, des familles les moins capables d'envoyer leurs enfants en vacances. En outre, ceux-ci vivent souvent en habitat insalubre et surpeuplé et ont donc un besoin particulier de "bon air".

Instaurer des quotas pour "limiter et faire reculer le poids de l'immigration"(2) est donc une pratique profondément inégalitaire car elle revient à discri-

miner les enfants selon leur origine nationale, à entériner, voire aggraver, les effets des mauvaises conditions d'insertion des immigrants en France ; à opposer, enfin, les intérêts des Français à ceux des étrangers alors qu'une unité aurait pu se réaliser dans la revendication de moyens suffisants permettant à tous les enfants qui en ont besoin de partir en vacances.

La municipalité d'Ivry se plaint que, dans certains centres de vacances, la proportion des enfants d'étrangers ait atteint jusqu'à 50 % (1). Mais c'est justement en raison de la politique sociale de cette commune que les enfants des familles les plus pau-

EVENEMENTS

vres bénéficiaient, jusque là sans distinction d'origine, d'une priorité dans ce domaine. Or, les plus pauvres, ce sont souvent les immigrés.

Les édiles communistes d'Ivry sont malheureusement loin d'avoir innové en matière de quotas. Depuis longtemps, le gouvernement les a imposés dans certaines universités, notamment en médecine, où l'admission des étrangers au concours de seconde année est soumise à un quota de 5 %. Bien sûr, les communes qui refusent purement et simplement les familles immigrées se dispensent, à la source, de poser la question des quotas mais elle est sous-jacente dès que l'on envisage la question de l'immigration en termes de "seuil de tolérance". Le maire socialiste de Villeurbanne, Charles Hernu, a récemment déclaré à l'hebdomadaire Valeurs Actuelles : "Je m'efforce de les disperser (les immigrés) à travers la commune de façon qu'aucun quartier ne dépasse le seuil de 10 %. Je crois qu'il y a un seuil qu'on ne peut dépasser sans drame."

Il existe également des quotas visant à modifier, dans un sens positif, certaines inégalités. Les HLM doivent, par exemple, réserver 6,75 % de leurs logements nouvellement construits aux familles qui vivent en habitat insalubre. Les employeurs sont tenus d'engager une certaine proportion de personnes handicapées. On a même pensé obliger les partis politiques à présenter un certain pourcentage de femmes aux élections municipales et législatives...

Aux USA, des "quotas positifs" ont été établis en faveur des minorités ethniques et des femmes dans les écoles, les universités et les entreprises, dans le cadre de l'"Affirmative action", d'ailleurs ouvertement contestée par les milieux conservateurs. On veut, en imposant ces normes, pallier et, à terme, éliminer les effets du racisme, du sexisme, des diverses discriminations...

La notion de quota ne peut être, dans ce cas, l'objet d'un simple refus de principe. Le libéralisme pur, qui laisse aller le cours des choses et des événements, est loin d'être une solution réellement égalitaire. Pour ceux qui subissent l'oppression et la dépendance, il aboutit à renforcer, par effet cumulatif, la ségrégation existante. Sous couvert de préserver la "libre concurrence" entre individus, on entérine ou on aggrave la situa-

tion des groupes sociaux les plus opprimés.

Mais même dans le cas où le "quota" permet la libération de groupes sociaux qui ont fait l'objet d'une domination souvent séculaire, est-il une solution satisfaisante? Bien sûr, par une action volontaire, ce "quota positif" s'oppose à la régulation spontanée, "naturelle" des faits sociaux. Mais en même temps, il admet — ou définit — une frontière entre des groupes : Français/immigrés, hommes/femmes, Blancs/Noirs... Il isole un trait et en fait une coupure. Il le rigidifie. Il néglige toujours du fait de sa simplicité (de son simplisme) tous les traits qui, au contraire, peuvent fonder l'apparition de solidarités.

"Positif" ou "négatif", le quota pose un problème car il impose un certain type de coexistence à des individus jusque là séparés les uns des autres. Il n'est pas certain que ce soit le meilleur moyen de favoriser la rencontre entre individus qui souvent s'ignorent et ont les uns des autres des représentations stéréotypées.

La simple cohabitation ne suffit pas à faire reculer les opinions et les comportements racistes ou xénophobes. Mais l'imposition autoritaire de normes minimales ("quotas positifs") ou maximales (comme à Ivry ou dans le cas de l'application du prétendu "seuil de tolérance") peut-elle mieux y réussir?

Des éléments de réponse existent en quelques principes simples : l'opposition à la discrimination ; le refus de faire payer aux plus pauvres et aux plus opprimés le prix de leur oppression ; le refus de rompre des solidarités ; enfin, le droit, pour les premiers intéressés, à donner leur avis sur les questions qui les concernent.

Pour le reste, seul le débat peut faire apparaître au grand jour les solidarités latentes et garantir aux solutions choisies de meilleures chances de succès. Le risque est grand, en effet, de voir se développer ces quotas car il est facile de se réfugier derrière la magie d'un chiffre sans âme.

Véronique de Rudder
Sociologue

(1) Chiffres donnés par la municipalité d'Ivry.

(2) Lettre adressée aux familles par l'adjoint au maire d'Ivry chargé de la jeunesse du 5 janvier 1981.

Une interview d'Albert Lévy

LE MRAP PASSE A LA VITESSE

A. SENNA



Albert Lévy, secrétaire général du MRAP



A. SENNA

SUPÉRIEURE

De gauche à droite : Philippe JARREAU, Pierre KRAUZ, J.P. GARCIA, secrétaires nationaux du MRAP ; Albert LEVY, secrétaire général ; Charles PALANT, vice-Président ; Alexandre CHILKOZ-LOWSKI, René MAZENOD, secrétaires nationaux.

"Il y a des cas où tout homme qui se respecte se doit de résister aux lois injustes".

Les antiracistes n'ont pas boudé les Etats-Général organisés par le MRAP, le 21 mars dernier. La salle Albert de Lapparent, à Paris, était trop petite pour contenir les quelque 600 personnes qui étaient venues de toute la France pour témoigner. On pouvait entendre, dans le hall, certains responsables du Mouvement exprimer leur surprise devant le nombre et la qualité de l'assistance. Nous avons interrogé Albert Lévy, le secrétaire général du Mouvement.

DIFFERENCES : Des Etats-Général, un manifeste sur l'immigration qui reprend la formule républicaine "Liberté, Egalité, Fraternité", le MRAP se réfère souvent, ces derniers temps, aux idéaux de 1789. L'allusion n'est-elle pas démesurée ?

Albert Lévy : La question du racisme joue un rôle très important dans la société française, surtout depuis les manifestations qui ont suivi l'attentat de la rue Copernic. Par exemple, l'accusation de racisme est un handicap certain pour les hommes politiques qui se la voient accolée. C'est cette sensibilité de l'opinion qui nous a amenés à organiser des "Etats-Général". Des centaines de réunions préparatoires ont eu lieu dans toute la France et les 55 témoignages qui se sont exprimés durant la journée du 21 mars ont donné une idée de l'ampleur des manifestations de racisme qui se développent aujourd'hui en France, mais aussi de la volonté qui existe de s'y opposer.

DIFFERENCES : De vives polémiques ont agité le monde politique après certaines initiatives de municipalités communistes concernant l'immigration. Cette situation a-t-elle pesé sur les Etats-Général ?

Albert Lévy : Le MRAP a pris soin de définir clairement sa position de principe sur la situation que connaît aujourd'hui l'immigration dans un manifeste qui a été largement discuté par toutes les instances du Mouvement. C'est en se référant à ces principes que nous avons pris, dans ces affaires, les positions qui nous semblaient justes, condamnation des quotas, des discriminations dans le logement, de l'intervention contre le foyer de Vitry. Nous l'avons fait sans entrer dans les polémiques politiques et en tâchant d'éclairer à la lumière de l'antiracisme les problèmes réels posés à ces communes. Nous l'avons fait sans laisser de côté la lutte contre les discriminations subies par les immigrés dans de nombreuses autres communes de toutes tendances.

Les Etats-Général ont manifesté, de manière éclatante, que ces dispositions fermes et sereines avaient été clairement approuvées par les antiracistes. Le Mouvement a renforcé sa cohésion, fondée sur un pluralisme ouvert qui n'esquive pas les discussions.

DIFFERENCES : Quelle est votre principale inquiétude pour la période qui vient ?

Albert Lévy : On a vu, dans la dernière période, se développer

un véritable racisme d'Etat qui se manifeste par des lois, décrets et dispositions réglementaires discriminatoires à l'égard des étrangers. Cet arsenal juridique a d'ailleurs été dénoncé par les plus hautes autorités morales du pays et notamment par les Eglises chrétiennes. La première déclaration faite par le Président Giscard-d'Estaing, dans le cadre de sa campagne électorale, a provoqué une énorme inquiétude parmi les immigrés et chez les antiracistes. Il a en effet repris l'argument développé par M. Le Pen en rapprochant le nombre des immigrés de celui des chômeurs. Mais pour que le compte soit bon, il a fait ce que le leader de l'extrême-droite n'avait pas osé faire ; il a établi une discrimination entre les immigrés européens et ceux qui sont originaires du Tiers-Monde, proposant d'inciter ces derniers à quitter la France. Nous considérons comme extrêmement grave cette volonté de faire payer aux immigrés africains l'élargissement de la CEE et nous nous y opposons.

DIFFERENCES : C'est un appel déguisé à ne pas voter pour M. Giscard d'Estaing ?

Albert Lévy : Non ! C'est un appel à toute la population, sans distinction d'opinion politique, à se prononcer contre la dérive raciste de la société. Le MRAP ne se prononce pas sur le choix de société qui emportera finalement l'adhésion des électeurs. Mais il leur demande, quels que soient

leur opinion politique et le résultat de la consultation présidentielle, de combattre et d'empêcher le racisme d'Etat.

DIFFERENCES : Dans votre discours de clôture, vous avez appelé les antiracistes à s'opposer pratiquement aux lois qui régissent l'immigration. Le MRAP préconise-t-il des actions illégales ?

Albert Lévy : Par référence aux Etats-Général de 1789, j'ai dit que, quand un pouvoir impose des lois qui violent le droit et la dignité humaine, il y a des cas où tout homme qui se respecte se doit d'y résister. Lorsque vous abritez un immigré injustement expulsé, comme l'ont fait certains comités du MRAP tout en menant l'action juridique appropriée, vous vous mettez en marge de la légalité au sens strict. Aujourd'hui, il faut construire un mur de protection fraternelle autour de ceux qui sont victimes du racisme institutionnel et empêcher que s'instaure la persécution contre une partie d'entre nous.

FLAGRANT DÉLIRE OU NAZISME DANGEREUX

De Gaulle était en fait une ballerine travestie ; les ours blancs du zoo de Vincennes sont une sorte de lichen à pattes ; Jean-Paul II prépare une encyclique demandant la législation généralisée de l'avortement ; jamais Hitler n'a ordonné ni admis que quiconque fût tué en raison de sa race ou de sa religion.

De ces quatre propositions, il en est une qui a été réellement écrite après des années d'études sur une documentation de plusieurs tonnes. Laquelle ?

Vous avez deviné que l'individu ainsi pris en flagrant délire est l'inénarrable Faurisson, ce professeur lyonnais qui considère le génocide des juifs par les nazis comme un "bobard de guerre".

Flagrant délire ou réhabilitation délibérée du nazisme ?

La question se pose en effet. Evoquer, sous les traits du fondateur de la V^e République le corps frais d'un petit rat de l'Opéra donnera peut-être des migraines à Michel Debré mais personne ne s'en sentira blessé. Nier le génocide nazi, c'est effacer de la mémoire, ces millions de noms dont l'Allemagne hitlérienne a cassé la vie. C'est surtout faire la part belle à ceux qui, aujourd'hui, voudraient reprendre ce sinistre drapeau.

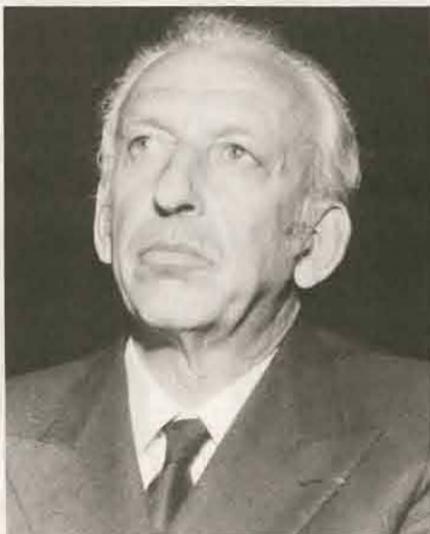
Et puis, Faurisson ne se gêne pas pour le dire : si les juifs ont inventé cette "fable", c'est pour toucher des dommages de guerre. Là, le racisme est clair. Le moteur est à nu.

Des organisations antiracistes et d'anciens combattants ont assigné Faurisson en justice.

Une polémique s'est développée sur l'opportunité de telles poursuites. Ne s'agit-il pas d'une atteinte à la liberté d'expression ?

MINKOWSKI ALEXANDRE

A.F.P.



Professeur de Médecine

On a fait beaucoup trop d'honneur à Faurisson en donnant à ses thèses une importance qu'elles ne méritaient certainement pas. J'ai fait la guerre puis j'ai participé aux combats de la résistance dans les rangs des FTP. C'est comme médecin de bataillon, en 1944, que j'ai personnellement vu les camps, les "salles de douche" et les fours crématoires. Je n'ai pas été le seul.

Les "historiens" professionnels du mensonge trouvent aujourd'hui, en France, un climat extrêmement favorable. Il y a eu 150 attentats d'extrême-droite qui sont restés impunis et cette impunité vient d'en haut.

D'autre part, à l'occasion de procès en diffamation ou de poursuites pour atteinte à la loi de 1972 contre le racisme, le prétexte de la bonne foi au profit de l'inculpé a souvent entraîné le non-lieu. Touvier, le responsable de la milice de Lyon court toujours. Certains de mes collègues, pétainistes avérés, collaborateurs reconnus et persécuteurs de juifs pendant l'occupation font les beaux jours des facultés de médecine. Le président du Conseil de l'Ordre des Médecins tient des propos antisémites.

Tout ceci m'amène à penser que les poursuites contre un homme qui nie l'évidence reconnue par tous n'a pas d'intérêt. Au contraire, on lui fait une publicité et on lui donne une célébrité qu'il ne méritait assurément pas. C'est au climat de racisme réel et au laisser aller gouvernemental qu'il faut s'attaquer et non à des comparses délirants comme Faurisson.

DELFEIL DE TON Journaliste

Faut-il laisser Faurisson publier ses livres ? C'est évident. Ça tombe sous le sens. Si on interdit à Faurisson, on interdira à un autre, il n'y aura pas de raisons pour que ça s'arrête. Il y a déjà bien assez de censure et d'autocensure partout.

Faut-il faire un procès à Faurisson pour, premièrement, faire interdire ses livres, deuxièmement, prouver qu'il a tort ? Au premier, j'ai déjà répondu. Au deuxième, je réponds qu'il est insensé d'aller demander à un tribunal de dire la vérité historique. J'ai une toute petite expérience de la justice. Ayant dénoncé des abus de certains policiers, j'ai, à chaque procès qu'on m'a fait, été condamné pour diffamation de la police. Et vous croyez que c'est à ces juges-là que je vais faire confiance pour ce qui est du vrai et du faux en histoire ? Ces juges qui matraquent les pauvres et font des courbettes devant les riches. S'adresser à eux, au lieu de répondre à Faurisson par petit "a" et petit "b", c'est tout simplement prendre le risque que des tas de gens se disent : "S'ils ont condamné ce Faurisson, c'est certainement que ce Faurisson a raison."

Tenez. Je serais historien, je ne serais pas fier qu'on s'adresse aux juges pour faire mon métier à ma place.

PALANT CHARLES


 Ancien déporté,
Vice-Président du MRAP

J'ai de commun avec Faurisson d'avoir un jour refusé de croire à l'existence des chambres à gaz d'Auschwitz. C'était en octobre 1943. Le train de mille juifs déportés de France s'était arrêté au bout du quai

d'Auschwitz. Les S.S., la matraque haute, hurlant comme des fauves nous arrachaient littéralement des wagons à bestiaux et nous poussaient aussitôt vers une sorte de jury militaire devant lequel il nous fallait passer vite. Là, un officier décidait d'un mouvement de badine qui, de nous, devait courir vers la gauche ou vers la droite. Et les autres, ceux du même convoi, les mères, sœurs, épouses, les gosses, les vieux parents ? Où sont-ils maintenant ?... Tout de même, ces Boches ont beau être des brutes, ils n'ont tout de même pas traîné tous ces inaptes jusqu'à ce camp de travail. Sans doute sont-ils restés dans un camp de séjour. Quand donc les reverrons-nous ? Dans les regards de chacun de nous se lisent les mêmes pensées.

Mais voilà que s'agitent autour de nous des fantômes de bleu rayé vêtus. Ils vont, viennent au pas de course. Certains s'expriment en un incroyable jargon, mélange de toutes les langues d'Europe occupée. Et nous comprenons : ce sont les anciens.

"Que sont devenus les femmes, les gosses, les vieux ?" leur demandons-nous. "Chambre à gaz, crématorium..." nous disent-ils en pointant l'index vers le ciel.

Seraient-ils devenus fous, les anciens ? Il ne faut pas les croire, surtout ne pas les croire. Si nous voulons survivre, il ne faut pas les croire, il ne faut pas...

Il est des nuits où, en proie à des rêves tourmentés, je suis au milieu des miens. Il n'y a jamais eu de chambres à gaz. Ma mère est là. Belle. Il est vrai qu'elle est maintenant plus jeune que moi. Et ma sœur, si blonde, avec ses beaux yeux bleus. On dirait une aryenne. Elle semble avoir l'âge de la plus jeune de mes filles. Pourquoi faut-il se réveiller, certains matins ?

Lorsqu'il sera permis de douter que les morts d'Auschwitz ont été gazés et brûlés, on doutera aussi que furent criminels ceux qui les avaient livré à la mort.

Alors les morts d'Auschwitz mourront une seconde fois. Qu'importe pour eux cela ne changera rien. Mais pour les enfants d'aujourd'hui, les vôtres, braves gens, les vôtres ?...

BADINTER ELISABETH

Lorsque Voltaire s'écria : "Je déteste vos idées, mais je suis prêt à mourir pour votre droit de les exprimer", il posait ainsi les fondements de la démocratie idéale(1). Quelques décennies plus tard, les révolutionnaires répliquaient par la célèbre formule :



E. FLAMMARION

Ecrivain, membre du comité central de la LICRA.

"Pas de liberté pour les ennemis de la liberté". Nul doute que les démocrates sincères se reconnaissent plus volontiers dans le vœu voltairien qu'ils rêvent de mettre en pratique.

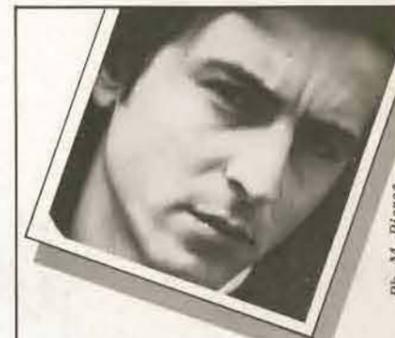
En préfaçant, sans le lire, l'ouvrage de M. Faurisson, Noam Chomsky a voulu nous infliger une leçon de démocratie et nous rappeler nos origines. En toute logique, au nom de ces principes et avec la même grandeur d'âme, Chomsky aurait tout aussi bien pu préfacier — toujours sans les lire — "Mein Kampf" de Hitler ou le "Protocole des sages de Sion." Comme si les mots étaient sans portée sur les inconscients, comme s'il suffisait de rétablir la vérité pour annuler le mensonge et ses effets destructeurs !

Chomsky a commis la terrible erreur de croire que la démocratie idéale était chose faite et que les hommes, tous bons et avides de vérité, étaient prêts également à mourir pour les idées de leurs ennemis.

Si cette funeste erreur est pardonnable sous la plume de Voltaire, elle ne l'est plus sous celle de Chomsky, au siècle du génocide. Chomsky n'a pas pu ignorer les conséquences dévastatrices de la propagande nazie. Il sait qu'à force d'asséner des mensonges et d'en appeler au meurtre, les hommes les plus doux en apparence se sont conduits comme des monstres sanguinaires.

A moins que Chomsky, calfeutré dans son rêve, bien au chaud dans son Amérique lointaine, préfère tout simplement ne rien voir, ne rien entendre, ne rien comprendre.

Cette ignorance-là est une complicité qui menace la démocratie imparfaite et fragile qui est la seule réelle. Maître Chomsky, professeur es démocratie, ferait bien de l'apprendre.



Ph. M. Pierce

Bernard Henri Lévy

L'idéologie française

"Dur à entendre Mais en cela justement salutaire."
Jean-Toussaint Desanti/Le Matin

"Quel décapage ! Quelqu'un qui dit simplement la vérité."
Philippe Sollers/Le Matin

"Au pied de son pilori, Bernard-Henri Lévy provoque la cohue des grands jours."
Jean-Paul Enthoven/Le Nouvel Observateur

"La plus belle méditation sur la France parue depuis la dernière visite de Malraux à Colombey."
Paul Guilbert/Le Quotidien de Paris

"Un livre qui mérite d'être lu et discuté de sang-froid, avant d'être érigé en objet de culte ou piétiné de rage."
François George/Les Nouvelles Littéraires

 Collection Figures
GRASSET



E. SUPP

Dans un désert fleuri d'Australie, des enfants noirs aux cheveux blonds réapprennent les rêves de leurs ancêtres.

PITJANTJATJA... QUOI ?

Tous les 5 ou 10 kilomètres, le cadavre d'une vache ou d'un kangourou. Les "road-trains" sont passés par là. Ces énormes camions de 70 tonnes qui traversent l'Australie de part en part, monstres brutaux qui joignent entre elles des villes aux doux noms de filles, arrachent sa terre rouge à la piste. Les chauffeurs conduisent comme des hallucinés. Ils se droguent à mort et peuvent faire 3 000 kilomètres d'affilée. On en a vu se ruer, droit devant eux, parfaitement éveillés, contre

des trains arrivant à toute vitesse. Moi, c'est avec plus de modestie que j'ai quitté Alice-Springs, dans la Toyota Land Cruiser de Robert Stevens, un Aborigène, secrétaire du conseil des Pitjantjatjaras.

Les Pitjantjatjaras sont une des tribus du désert central australien. Ils comptent environ 2 000 membres mais on englobe souvent sous cette dénomination diverses petites tribus qui vivent dans la même région. Les Aborigènes comptaient environ 500 tribus avant la

découverte de l'Australie par James Cook, en 1770. Mais l'immense île va servir de trop plein aux prisons britanniques. Les repris de justice inventent un nouveau jeu : la chasse à l'Aborigène. Résultat, il ne reste plus aujourd'hui qu'environ 120 tribus !

On m'avait dit : "Le désert". Mais cette année, il a plu. La plaine interminable est incroyablement verte, constellée de fleurs jaunes avec ces arbres qui poussent en quelques mois puis disparaissent totalement durant les années de

sécheresse. Drôle de contraste, cette verdure éclatante sous une chaleur insupportable. Malgré les réserves d'eau bien remplies, les dizaines de boîtes de soft-drink, j'ai soif !

Et puis c'est Ernabella, que les Pitjantjatjaras appellent Pukatja, l'agglomération la plus importante sur une réserve de 70 000 km². Drôle de petite cité, au milieu du désert fleuri, avec ses enfants blonds et son église.

En 1937, Charles Duguid, un pasteur presbytérien, se fait attribuer le territoire par le gouvernement australien. Mais il a une idée derrière la tête. La dérive des Pitjantjatjaras vers l'est, vers le chemin de fer Adélaïde-Alice Springs, c'est la mort : alcoolisme, prostitution, maladies. On n'en est plus au temps où les Blancs chassaient l'homme comme le kangourou et où les missionnaires construisaient la prison avant l'église, mais la syphilis tue toujours autant — les Aborigènes ne la connaissaient pas et y sont très vulnérables.

Duguid est un curé sympathique. Il veut permettre aux tribus de se fixer sur leurs terres et leur fournit "de la viande, du travail et des revenus". L'homme est enthousiaste et bon. Vivre et laisser vivre. Il écrit : "Il n'y a pas d'infériorité, pas d'apathie, pas de visages tristes à Ernabella... Il faut un compromis intelligent dans la confrontation entre les races."

Chez les jeunes Aborigènes des villes, ça bouge. Depuis dix ans, des groupes style black power se multiplient. Ce sont eux qui m'ont dit : "Va voir à Pukatja". Ils sont en contact avec les Indiens d'Amérique du Nord et commencent à formuler des revendications similaires. La loi de 1960, dont l'objectif est théoriquement d'accorder aux Aborigènes des territoires pouvant garantir leur subsistance, est restée lettre morte. Mais le mouvement pour les "land rights" a pris depuis une nouvelle vigueur. Il s'agit de faire passer dans la loi et dans les faits la possibilité pour les Aborigènes de mener leur vie comme ils l'entendent dans des terres auto-administrées et sur lesquelles les compagnies minières n'auraient aucun droit. Dans l'Etat d'Australie Méridionale, le gouvernement travailliste avait introduit, en 1979, une loi relativement avancée dans cet objectif. Il faut espérer que le changement de majorité ne mettra pas cet acquis en cause. Mais il n'en est pas de même dans toute l'Australie. Chaque Etat de ce pays fédéral jouit en effet d'une assez forte autonomie et à côté de l'Australie méridionale, relativement libérale, on trouve le Queensland, souvent gratifié du nom de "Banana-



A l'école de Pukatja.

Country" en raison de ses options d'extrême-droite.

Lundi matin, 7 heures 30, Pukatja. Premier coup de sirène qui se répète deux fois, à un quart d'heure d'intervalle. La petite cité revient à la vie. Le week-end a été la

Le maître de cérémonie efface les maquillages rituels pour aller à la messe

grande bifurcation. Les Blancs sont retournés à Alice Springs. Les plus courageux ont fait une promenade dans le désert. Les Pitjantjatjaras eux, se sont couverts de maquillages faits de boue rouge qui représentent le sang et la terre et se sont rendus aux lieux saints pour les cérémonies : le week-end, c'est le moment du retour aux sources.

Le lundi matin, les maquillages ont disparu. Tout le monde se retrouve à l'église pour la prière. La "Maison de

Dieu" est dans un état pitoyable. Sale, triste, grise. A peine une croix au-dessus de ce qui tient lieu de chœur. Des chiens — ils sont innombrables — sautent de temps à autre dans l'édifice par une fenêtre où ne subsistent que quelques morceaux de vitres. Les fidèles ne semblent pas s'en émouvoir. Ni les chiens, qui ressortent, penauds, sous les coups de pieds rituels. Un Pitjantjatjara lit un psaume en anglais puis dans la langue locale. L'instituteur blanc chante les louanges du Christ de la même voix que le maître des cérémonies qui, hier encore, pria au pied des concrétions rocheuses figurant les ancêtres endormis.

Je pense à Bill, responsable de la paroisse d'Amata, qui a réussi à libérer certains hommes des longs préparatifs nécessaires aux cérémonies nocturnes pour les faire participer... à la chorale ! Une chorale célèbre puisqu'elle s'est produite dans plusieurs grandes villes australiennes, aux îles Fidji et, comme le dit Bill avec fierté : "Même devant la reine."

Pourtant, la religion et les rites des Pitjantjatjaras sont l'expression poéti-

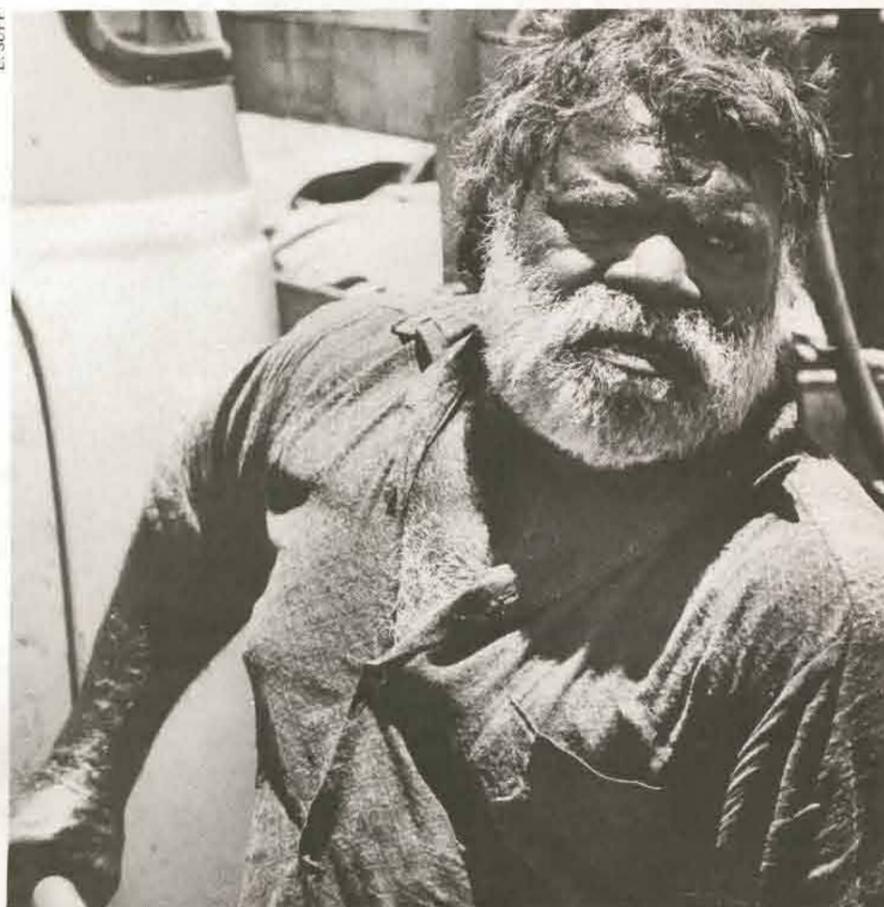
que et spirituelle de leur mode de vie. Une femme m'explique en me montrant son enfant, d'une blondeur éclatante malgré le brun foncé de sa peau : "Lui, il est du clan du Kangourou. Je l'ai senti, lorsque j'étais enceinte, en passant près des pierres où dort l'ancêtre kangourou." En fait, il faut s'écarter du pittoresque de la formule. Les Aborigènes ont une vision hautement spiritualisée de leur rapport avec la nature. Les cérémonies sont des représentations de la création du monde, des archétypes de la vie humaine. Telle formation rocheuse est considérée, pour des raisons obscures, comme le lieu où "rêve" l'ancêtre serpent. On y viendra pour célébrer cet aspect de la vie de la nature. Il ne faut pas oublier que le serpent est un élément important de la nourriture, dans un pays désolé où la vie est rare. Cette spiritualité guide les mouvements des quelques tribus qui nomadisent encore. Elle est tout autant une carte des déplacements nécessaires pour survivre qu'une représentation mystique du monde.

Déjà, au contact de la civilisation chrétienne, l'idée du Dieu unique s'introduit dans les croyances qui animent le sol du désert. Elle ne les détruit pas.

Ce parallélisme me frappe au cimetière "à la chrétienne". Sur chaque tombe, le nom du défunt est inscrit. Et pourtant, une règle particulièrement rigide interdit toute évocation directe des morts. L'image de l'homme mort ne doit pas rester, elle se fond dans la nature, elle ne peut être qu'évoquée indirectement. On observe avec rigueur la coutume... jusqu'aux portes de la mort chrétienne.

Après la messe, l'école. Là encore, compromis "à la Duguid". Les gosses se doutent un peu que l'Australie ne commence pas à sa "découverte" par James Cook, en 1770. Sous la férule autoritaire d'une forte femme dont l'âge ne semble pas avoir atténué l'énergie, un groupe d'élèves est aux aguets dans un silence de plomb et une immobilité de menhir. On dirait un jeu d'approche. Une petite fille, la chevelure en bataille, rampe sans le moindre bruit vers un de ses camarades. Gare à elle s'il entend le moindre bruit. Cette initiation aux formes élémentaires de survie — chasse, contrôle du corps et des comportements sociaux — ne supporte pas la nonchalance des potaches de chez nous. Mais potaches, voilà qu'il le redeviennent, dans la classe voisine, où l'instituteur blanc inscrit patiemment sur le tableau, les lettres d'un alphabet avec lequel s'écrit et l'anglais, et le pitjantjatjara.

L'extrême dispersion des tribus ou



Un Australien sur cent est aborigène.

clans Aborigènes n'a pas favorisé l'unification de la langue. Ses racines sont communes à tous mais les variantes dialectales sont infinies, à tel point qu'elles diffèrent parfois d'individu à individu. Ainsi, certains Pitjantjatjara nomment leur tribu Pidjandjara. La langue n'avait jamais été écrite mais possède une riche littérature orale qui, autour des symboles religieux, exprime dans des contes ou des poèmes la somme des connaissances historiques et pratiques acquises au cours des siècles.

Qu'est-ce qu'un Aborigène ? La mission presbytérienne de Pukatja est-elle un rempart contre l'élimination culturelle de ce peuple qui a survécu aux conditions les plus rudes depuis 30 000 ans mais qui ne forme plus qu'une communauté de 160 000 personnes, dans une Australie de 16 000 000 d'habitants ?

Aujourd'hui, 90 % de ces Aborigènes sont en fait des métis, bien que les mariages mixtes aient été longtemps interdits et qu'ils restent encore rarissimes. Mais à Sydney comme à Melbourne, la moindre goutte de sang

"noir" trace la frontière. Métis, connais pas ! Et puis, les "hommes du désert" vivent en fait pour la plupart dans les faubourgs des grandes villes où ils peuplent les cités dégradées de HLM locales. 10 % seulement d'entre eux vivent dans des circonstances tribales. Ces hommes aux enfants blonds — qui d'ailleurs perdent leurs cheveux clairs avec l'âge — ont un type physique si particulier que les scientifiques sont à l'heure actuelle incapables d'en déterminer l'origine exacte. On leur a donné le nom d'Aborigènes (et non arborigènes), qui veut simplement dire "autochtone".

La tentative généreuse de Duguid ne suffit plus, aujourd'hui, aux jeunes en mal de retour aux sources. Une expérience passionnante commence à prendre corps : l'"outstation movement". Des groupes entiers quittent les missions et retournent à la vie de leurs pères. Quelques-uns nomadisent dans la zone de la mission et Alan Steele, un conseiller — blanc — de Pukatja, me propose d'y aller.

Une chaîne de grandes collines barre l'horizon. Toujours la plaine fleurie et ses arbres éphémères. Après plusieurs heures de route, un lit ! Sous un arbre,



Le compromis entre les "deux" Australie est-il la solution ?

tout simplement, un vieux lit de fer avec, en guise de matelas, quelques feuilles disposées sur le sommier métallique. Ma première "outstation". Une vingtaine de personnes y vivent — c'est la taille du clan traditionnel — autour d'une éolienne, d'un vieux camion et de quelques huttes rudimentaires.

Retour au désert, ils me parlent par gestes pour ne pas employer l'anglais. Mais ils rient et me font signe que je suis leur semblable

Je cherche en vain à parler avec les "habitants" de Katjikatjijara. Ils refusent volontairement de s'exprimer en anglais. Pour eux, cette langue reste celle de la destruction de leur culture. Pourtant, on ne sent pas de véritable

animosité. Des gestes de sympathie nous sont adressés. Sans plus.

Sous les grincements de l'éolienne que pousse le vent du désert, Alan Steele m'explique : "Ils vont très loin dans le rejet de l'assimilation et de la christianisation. Les jeunes reviennent même aux terribles rites initiatiques qui en avaient fait fuir une bonne part vers les villes. Mais au-delà du rite religieux ou social, c'est une condition d'adaptation à cette nature impitoyable. Dans certains coins (ce n'est pas le cas ici où je remarque deux ou trois fusils), les jeunes ne chassent qu'au javalot, comme jadis, dans des régions où ne se risquent pas les Blancs. Le seul contact avec le monde extérieur s'établit autour des lieux saints de pèlerinages qui font se rencontrer, selon les règles complexes et largement inexplicables, telle ou telle tribu, à certaines périodes de l'année ou parfois sur des cycles allant jusqu'à six ans."

Je sens bien que je repartirai sans avoir compris, que sans doute, je ne comprendrai jamais ce grand désert peuplé des rêves de tant d'aïeux légendaires. Cette réentée que les Aborigènes établissent entre eux et toute forme de vie ressemble à ce lit de fer, tout seul : la

nature la plus inhospitalière aux yeux d'un Européen rendue habitable par la force de l'esprit humain.

Déjà, les habitants de l'"outstation" de Wamikata ont planté des vignes au milieu du désert. Les enfants vont tout de même à l'école de Pukatja et, pour s'acheter un magnétophone à cassette, on va travailler de temps à autre dans une ferme. Au fond, la solution n'est-elle pas plutôt dans ce compromis positif ? Même si, pris par le grand songe des passés de légende, d'autres se sont enfoncés plus encore dans les solitudes désertées où gît leur âme.

Retour à Alice Springs. Une image me brûle, à la frontière de la réserve. Dernier village aborigène : une masse de débris divers jonchent le sol. Boîtes de Coca-cola, de bière ou de limonade ; papiers gras, résidus informes d'un autre monde incroyablement accumulés. J'avais, pour ma part, soigneusement entassé mes ordures dans un sac en plastique que je comptais placer hors de vue. Inutile. Robert me le prend des mains et le balance au milieu des bouteilles, des pneus et des ferrailles qui encombrant déjà le paysage.

C'est dur pour le rêve écologique. Mais les Aborigènes n'ont pas l'air de s'en préoccuper. C'est ce que recèle la terre qui compte. Non ce qu'elle supporte. L'écologie, pour eux, n'est plus du domaine du rêve. Dans les territoires du Nord, on vient de construire un barrage qui servira à immerger les déchets radioactifs de la mine d'uranium "Ranger". Deux tribus aborigènes ont vu leurs lieux sacrés submergés par les eaux. Pour eux, c'est la fin de toute vie nomade. Avec la création d'une cité ouvrière, l'alcool et la prostitution sont arrivés. Un rapport gouvernemental indique que le taux de pollution radioactive dans la région est 12 fois plus élevé que ne le permettent les normes régulièrement admises et en conclut... que le projet doit se poursuivre.

Le voyage se termine. Voilà Victory Downs, première agglomération blanche. En fait, une grande ferme avec sa pompe à essence et une piste d'atterrissage. On est loin de l'outstation de Katjikatjijara ! Entre elle et Victory Downs : Ernabella/Pukatja ; le trait d'union tracé, voilà 43 ans, par un prêtre idéaliste qui m'a permis de connaître des gens dont la vie reproduit le rêve mystérieux d'ancêtres serpents, lézards ou kangourous. Des gens qui, sans me parler, m'ont fait signe que j'étais leur semblable.

Eckhard SUPP

POINT CHAUD

Tous les Français ont
quelque part un ancêtre venu d'ailleurs.
Pour onze millions d'entre eux, cette ascendance étrangère
est à mémoire d'homme. Comment devient-on Français ?
Est-ce plus difficile aujourd'hui qu'hier ? En répondant
à ces questions, on découvre une société plus riche, plus variée,
une identité française à laquelle s'ajoutent sans cesse
de nouvelles facettes.

LES FRANÇAIS PLUS

A.F.P./R. VIOLETTE



Les "secondes générations" célèbres. Retrouvez-les : Yves Montand, Cavanna, Coluche, Zola avaient des parents italiens ; M. Poniatowski, J.-M. Lustiger sont d'origine polonaise ; Charles Aznavour est arménien. La comtesse de Ségur, née Rostopchine, est d'origine russe ; les parents de Napoléon I^{er} étaient nés génois et sont devenus français 4 ans avant la naissance du futur empereur ; la mère de Saint-Louis était espagnole ; Lionel Stoléru, ministre... des immigrés est fils d'immigrés roumains.

"Nos ancêtres les Gaulois". Mario rit toutes dents dehors. "Nos ancêtres les Gaulois ? La bonne blague." Mario a 14 ans. Ai-je posé une mauvaise question ? Pourquoi ce gamin, ce blanc-bec se moque-t-il de moi ?

Les parents de Mario sont Italiens. Ils ont émigré en France, il y a 19 ans. D'abord est venu le père. Puis, au bout de quelques mois, sa femme l'a rejoint. Mario est né quelques années plus tard, à Bagnolet. Il va à l'école française, fréquente des camarades français. Son pays natal, c'est la France... mais de là à dire

que ses ancêtres sont gaulois. Je me rends compte que j'ai eu tort de réveiller ces vieux souvenirs. Mario, maintenant qu'il y pense, se dit plus proche des Romains que des Gaulois. Enfin, s'il "avait à choisir". "A l'école, ajoute-t-il, quand on parlait de guerre entre Gaulois et Romains, j'étais pour

dialecte, l'odeur de cuisine du pays de ses parents. L'écrivain François Cavanna ("Les Ritals", "Les Russkoffs"), lui-même fils d'Italien, né à Nogent-sur-Marne, a défini cet état d'âme de la manière suivante : "On est des Français, mais simplement on est des Français qui avons dans nos têtes une chose que les Français n'ont pas, c'est-à-dire, on a la nostalgie, le souvenir, le rêve du pays de nos pères, de nos parents."

Des Mario, des Cavanna, des immigrés de première, seconde, troisième génération (ces termes prêtent à controverse), des étrangers francisés, naturalisés ou rejetés et opprimés, il en existe des millions.

Venus en France il y a plusieurs décennies, leurs pères, leurs grand-pères se sont intégrés, non sans mal, non sans tiraillement, à la société d'accueil dont ils ont adopté les coutumes, les mœurs. La France s'est enrichie de leur apport. Les mariages mixtes, les naturalisations ont créé un phénomène "boule de neige" et aujourd'hui plus de dix millions de Français peuvent s'enorgueillir d'avoir un ou plusieurs étrangers parmi leurs ascendants des quatre générations antérieures (in revue "Population et société", n° 43-1972). Selon d'autres sources l'apport de l'immigration à la France en terme humain représenterait 19 millions de personnes. Il suffit de regarder autour de soi pour se convaincre de l'ampleur de cette réalité.

Il n'est ni le descendant des Gaulois, ni le descendant des Romains. Ses racines ont poussé à Bagnolet

Qui n'a pas dans son entourage un ami étranger ou d'origine étrangère ? En remontant un peu dans le temps, il n'est pas rare que M. Durand se découvre une grand-mère piémontaise, catalane ou polonaise. Bien souvent, seul un nom en "i", en "o" ou en "ski" témoigne d'une lointaine ascendance étrangère, de l'appartenance à une autre culture.

"L'homme" français, considéré comme entité pure et unique, n'existe pas. Ses racines se sont alimentées à différentes sources. Culturellement parlant, le Français est un métis. Qui, aujourd'hui, serait capable, analysant le citoyen français moyen, de déterminer ce qui chez lui relève de la culture celte, de la civilisation romaine ou de la tradition germanique qui toutes, à des époques diverses,

ont fleuri entre Rhin et Pyrénées ? L'homme n'est pas un bout de bois que l'on peut débiter en tranches. La France, de tout temps, a été un pays unique aux visages multiples. Elle l'est encore aujourd'hui. Les graves et complexes questions posées par la présence d'enfants français ou francisés d'origine étrangère (statut juridique, double identité, acculturation, intégration) ne sont pas nouvelles. Elles sont nées, avec l'immigration, au siècle dernier.

L'immigration et la France ont une longue histoire commune. "Son apparition", note l'historienne Michelle Perrot, est liée au développement au XIX^e siècle de l'exploitation minière et à l'extension du réseau ferré." Les premiers travailleurs étrangers embauchés dans des usines françaises ont été des Anglais. Leur venue a coïncidé avec l'introduction en France, au début du XIX^e siècle, des premières machines textiles et métallurgiques. A l'époque, les Français n'en produisaient pas, en connaissaient mal le fonctionnement et ne savaient pas les réparer en cas de panne. Aussi s'adressaient-ils à des industriels d'Outre-Manche qui, dans ces domaines, possédaient une avance technique certaine. L'acquisition de ces machines en Angleterre impliquait l'embauche de travailleurs anglais hautement qualifiés auxquels était confié l'entretien du matériel.

Les rapports qui s'établirent alors entre la France et l'Angleterre préfiguraient d'une certaine manière ceux existant aujourd'hui entre pays industrialisés et pays sous-développés.

Méfiantes dès l'origine, les relations entre ouvriers français et anglais devaient rapidement se détériorer. Les Français redoutaient la concurrence de leurs camarades anglais et les nouvelles méthodes de rationalisation du travail qu'ils apportaient dans leur sillage. Cette hostilité culmina durant la Révolution de 1848 au cours de laquelle on put entendre, dans les rues de Paris, des slogans violemment anti-anglais.

Les premières grandes vagues migratoires, touchant des centaines de milliers de personnes, apparurent à la fin du Second Empire, dans les années 1860. Ces étrangers étaient essentiellement des Belges et des Italiens. Les premiers s'installèrent dans le Nord de la France, les seconds plutôt dans le Sud. Le recrutement de ces ouvriers s'opérait de deux manières : 1) les employeurs, envoyaient des sergents recruteurs appelés "marchands d'hommes" en Italie (d'abord au



les Romains".

Mario dit ça en riant. Il dit ça par bravade. Au fond, il s'en moque. Il n'est ni le descendant des Romains, ni celui des Gaulois. Ses racines ont poussé à Bagnolet. Il est de Bagnolet. Il est Français comme peut l'être un immigré de deuxième génération, avec dans la tête le

POINT CHAUD

Piémont puis, progressivement plus au Sud); 2) les immigrés entraient en France en empruntant les "réseaux familiaux". Ces réseaux renseignaient sur les droits des étrangers, signalaient les zones d'embauche, celles où il n'y avait rien à espérer. Rapidement, l'immigration devint une donnée structurelle de l'économie. En 1886, on recensa 1 126 000 étrangers en France ce qui représentait 2,9 % de la population totale (7,7 % aujourd'hui) et 8 % de la population ouvrière active. Ces chiffres ne donnent qu'une image partielle de l'ampleur du mouvement migratoire en direction de la France car ils ne prennent pas en compte la main d'œuvre saisonnière.

Les premiers ouvriers immigrés sont mal vus : ils sont anglais et contremaitres

Dès le début, les travailleurs immigrés furent victimes de la xénophobie de la population française. Les plus visés étaient les Italiens. Les ouvriers français leur reprochaient leur docilité à l'égard des patrons, leurs mœurs, leurs habitudes religieuses. En 1885, le journal socialiste "le Cri du peuple", décrit en ces termes la vie de plusieurs raffineurs de sucre italiens : "Ils vivent entre eux, ne se mêlent pas à la population, mangent et couchent par chambrées ainsi que des soldats qui campent en pays ennemi... Ils se mettent huit, dix, quinze dans une chambrée ; l'un d'eux est chargé du ménage. La même chambre loge deux chambrées : une de jour, une de nuit. L'équipe qui va au travail est immédiatement remplacée par celle qui en revient."

Comme on le constate, les marchands de sommeil n'ont pas attendu l'ère moderne pour sévir.

La haine à l'égard des immigrés déboucha, à plusieurs reprises, sur des incidents dramatiques dans le Sud de la France, à Marseille (déjà !) et à Aigues-Mortes où, en 1881, plusieurs milliers de personnes "ratonnèrent" des Italiens accusés d'exercer une pression vers le bas sur les salaires.

Bilan : une trentaine de morts.

Qui se souvient aujourd'hui de ces tragiques événements ? Des émeutes anti-étrangères se produisirent à diverses reprises les années suivantes, pendant les périodes de crise économique et de chômage. En 1911, au cours des troubles de vie chère qui agitérent la capitale, des

maisons d'alimentation italiennes et juives, présentées comme le symbole du capitalisme étranger, furent prises d'assaut et pillées par des manifestants. L'intégration des étrangers à la société française ne s'est pas faite sans mal, sans drame. Néanmoins, elle est devenue une réalité au fur et à mesure que les années passaient, que des enfants, souvent issus de couples mixtes, naissaient, que la situation sociale des immigrés s'améliorait.

Tous ces immigrés, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, ont été et sont confrontés à la question de l'intégration. Tous ne l'ont pas abordée et résolue de la même manière.

Déjà à cette époque la naturalisation apparaissait comme un des moyens les plus efficaces d'intégration à la société française. Les immigrés y ont eu recours. Le gouvernement aussi, mais pour des raisons différentes. En 1889, des mesures ont été prises pour forcer à l'assimilation. Une loi, votée cette année-là, imposait la naturalisation d'office des étrangers installés en France depuis plusieurs années. Il s'agissait, par ce moyen, de lutter contre la dénatalité qui sévissait en France.

Entre 1872 et 1911, plus d'un million d'étrangers choisirent de se naturaliser.

Durant la période 1946-1962, 1 172 357 d'entre eux ont sauté le pas et sont devenus français. Ils étaient 932 000 durant les années 1963-1972 et 756 564 de 1973 à 1979. Au total, depuis 1946, 2 860 911 personnes, soit 84 146 en moyenne par an, ont acquis la nationalité française. Ceci explique, entre autres, que certaines immigrations soient en régression notamment les immigrations italiennes, polonaises et espagnoles. Malgré ce courant en faveur de la naturalisation, le nombre d'étrangers établis en France reste à un bon niveau (de 3 500 000 à 4 200 000 selon les sources).

Ces Français, fils d'immigrés — il s'agit souvent de la troisième génération voire plus — se sont parfaitement intégrés. Il ne viendra à personne (sauf aux racistes) l'idée saugrenue de reprocher à Dalida, Yves Montant, Coluche, Cavanna ou Emile Zola leur origine italienne ; à M. Stolérú, secrétaire d'Etat à l'immigration, son ascendance roumaine ; à M. Poniowski et à Mgr Lustiger leur souche polonaise ; à Charles Aznavour, Henri Verneuil, Rosy Varte, Alice Sapritch et Carzou leurs attaches arméniennes.

Des peintres illustres tels que Picasso, Pissarro ou Max Ernst sont-ils Français

avant d'être Espagnols et Allemand ? La question n'a en réalité aucun sens. Ils sont doubles. Ils sont des "citoyens plus". Mgr Lustiger, d'origine juive polonaise, parlant de sa double, voire triple identité, a donné une définition à laquelle souscriront de nombreux fils d'immigrés : "Je suis, a-t-il affirmé avec humour, un Polonais de la butte Montmartre".

Si de nombreux étrangers ont pu acquérir le droit de vivre en France à la force de leurs muscles, d'autres sont devenus français, ou auraient dû le devenir, par le "sang versé".

En 1870, l'Italien Garibaldi a offert ses services à la France, alors en guerre contre la Prusse. La chronique historique ne dit pas si le prestigieux général a dû, avant de s'intégrer dans l'armée française, montrer sa carte d'identité.

Quand l'Arménien Manouchian et ses camarades de "l'affiche rouge", (des Polonais, des Hongrois, des Espagnols, des Italiens) luttèrent les armes à la main contre les nazis installés sur le sol français, ils n'avaient pas seulement l'impression de se battre pour eux-même mais aussi pour la France. Ils lui donnèrent leur vie.

Et les premières victoires de la France Libre, la chute de Koufra conquise par Leclerc en 1941, les succès de la campagne d'Italie, la prise de Monte-Cassino, ne les doit-on pas pour une large part à l'abnégation des tirailleurs africains et des soldats arabes qui constituaient le gros des troupes françaises ?

La bague au doigt ou le champ de bataille. Deux moyens privilégiés d'intégration à la nation française

Pour quelques-uns, le chemin de l'intégration à la société française est passé par les champs de bataille. Pour d'autres il a transité par l'hôtel de ville ou le lieu de culte. Entre 1968 et 1972, sur 2 749 562 mariages célébrés en France, 130 555 ont été des mariages mixtes. Souvent, pour l'étranger, le mariage représente le véritable premier pas vers l'intégration à la société d'accueil. "En épousant une française l'immigré a l'impression d'épouser la France", déclare M. Augustin Barbara sociologue et membre du comité local de Nantes du M.R.A.P. (Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples).



PHOTO : PIERRE CIOT

Pour ces enfants d'immigrés de Marseille, la France est leur terre natale.

Certes, le mariage mixte ne règle pas tous les problèmes. A cet égard le témoignage d'une Française mariée avec un Africain depuis 15 ans et cité par M. Barbara lors d'un colloque du M.R.A.P. apporte d'utiles informations : "Nous vivons sous le même toit, mais dans deux pays différents. Il a son domaine, j'ai le mien. Il y a des choses que je ne peux pas comprendre et lui aussi ne peut pas comprendre certaines choses. A certains moments, nous nous retrouvons sur un terrain commun qui n'est pas un pays mais une espèce de no man's land conjugal, un endroit où l'on négocie nos traités conjugaux, nos accommodations multiples, nos prises de pouvoir et nos prises de bec. Nous essayons que cela se fasse dans le calme ; mais même là, dans les mots, il y a deux pays différents".

L'énumération de certains chiffres peut conduire à une lecture optimiste du processus d'intégration à la société française. Ils ne reflètent pas complètement la réalité vécue par les immigrés. Des textes, décrets et lois restrictives rendent cette intégration difficile voire impossible. Tous ne sont pas touchés. Quand on aborde une telle question il convient de ne pas oublier qu'il n'y a pas une immigration mais des immigrations, chacune d'entre elles connaissant des difficultés spécifiques.

En effet, qu'y a-t-il de commun entre les Arméniens installés en France depuis des décennies, qui se sont totalement intégrés à la vie sociale du pays, qui possèdent plusieurs centres culturels, des églises florissantes, des clubs sportifs, un quotidien en langue arménienne et de

jeunes Algériens de la deuxième génération qu'on parque dans des ghettos, que la police discrimine, que la société marginalise ?

Appartiennent-ils au même monde, ce professeur de faculté d'origine polonaise qui affirme que "le statut d'immigré ne se transmet pas héréditairement" et Moussa, fils de harkis et Français de naissance, qui s'interroge : "A quoi ça sert d'avoir une carte d'identité française ?"

La question de la double identité est vécue différemment selon que l'on est d'origine italienne, polonaise ou algérienne. Pour Sylvie Koblecki, une jolie blonde de vingt ans qui porte sur son visage ses origines polonaises, il n'y a pas de grand problème. Domiciliée à Condé-sur-Escaut (Nord), une petite cité minière où les corons, au garde-à-vous, ruissellent de pluie, elle affirme : "Je me sens bien dans ma peau de Française bien que la première langue que j'ai entendue ait été le polonais. D'ailleurs, je sais que l'institutrice demandait à ma mère de ne pas parler le polonais à la maison afin de ne pas perturber la jeune écolière que j'étais". Les Polonais sont nombreux à Condé-sur-Escaut. La vieille femme qui nous a indiqué, à moi et à un militant du M.R.A.P. de Lille, la maison de Sylvie, parlait avec un fort accent slave.

"J'aime bien la Pologne, poursuit Sylvie, la musique polonaise, la cuisine polonaise. Cela étant, je n'aimerais pas vivre en Pologne. J'y suis allé en vacan-

ces. Là-bas, on me considère comme une Française à part entière. Aujourd'hui en France, le Polonais est devenu monsieur tout-le-monde. Les Arabes, eux, ont plus de mal à se faire accepter".

Se sent-elle concernée par les événements qui agitent aujourd'hui la Pologne ? "Oui, dit-elle, mais je m'intéresse tout autant à ce qui se passe en Italie ou en Espagne (la veille, une tentative de coup d'Etat y avait échoué). Ni plus, ni

Je ne suis pas assis entre deux chaises mais dans un fauteuil

moins". Français de souche polonaise, M. Henri Adamczewski, un professeur de faculté parisien affirme les choses crûment : "Je suis Français, dit-il. Je ne suis pas assis entre deux chaises mais dans un fauteuil. Si l'on me demande de citer le nom d'un grand roi, celui de Louis XIV me vient à l'esprit en premier. Les vieux immigrés polonais auraient pensé à Casimir le Grand. En matière d'immigration, le facteur temps est déterminant car au bout du chemin, l'intégration naturelle se manifeste."

Pour autant, M. Adamczewski, ne considère pas qu'il faille couper les ponts avec la culture d'origine. "Nous nous devons de sauvegarder, ajoute-t-il, ces liens par le biais, notamment, de l'enseignement du polonais dans les C.E.S.". Lui-même a donné l'exemple en passant à l'âge de quarante ans, une licence de polonais. En outre, il organise chaque

POINT CHAUD

année une université d'été franco-polonaise.

"Certes, conclut-il, les associations religieuses et folkloriques comme celles que l'on a pu voir lors de la visite à Paris de Jean Paul II permettent de maintenir vivantes les traditions, mais cela ne suffit pas."

Il s'agit là d'un exemple réussi d'intégration. La conscience d'appartenir à la France, de participer à sa vie économique, sociale, politique, culturelle, ne détruit pas la référence à la culture d'origine du père ou du grand-père. On retrouve une évolution identique chez les Arméniens même si, ici, l'attachement au passé est plus fort, plus douloureux, étant donné les circonstances tragiques du génocide qui ont motivé leur émigration vers la France.

A contrario, l'inexistence, lors des élections, d'un vote "polonais", "italien", "espagnol" ou "arménien" confirme ce sentiment d'intégration. Les Français de souche étrangère, au moment de déposer leur bulletin dans l'urne, se déterminent en fonction de leurs intérêts matériels et moraux. Il ne leur viendra pas l'idée de se constituer en lobby, en groupe de pression politique. Peut-être sont-ils plus sensibles aux questions touchant au racisme. La France n'est pas les Etats-Unis.

Pour de nombreux autres Français

d'origine étrangère ou jeunes immigrés nés en France, les rapports avec la société d'accueil se posent en d'autres termes.

A Marseille, ville de seconde génération par excellence, ville ouverte, par l'intermédiaire du port, à de nombreuses influences étrangères, ville où les noms des Français d'origine italienne, espagnole, arménienne, arabe occupent une bonne part de l'annuaire téléphonique, la situation est explosive. Un apartheid qui ne dit pas son nom régleme les rapports entre les différentes communautés : séparation à l'école, à l'usine, dans le logement. Dans les quartiers Nord (cité des Flamands, Picon, la Busserine), ceux de la porte d'Aix, ont été rassemblés les jeunes immigrés et leurs familles. Un ghetto que la pluie du jour rend encore plus lugubre. Un ghetto, sans mur, sans mirador. Mais un ghetto quand même avec ses talus dégoulinant de boue, ses larges routes, ses terrains vagues, ses immeubles noirs aux cages d'escaliers détruites, qui retranchent, qui isolent, qui séparent de la ville, de la vie.

Moussa et Nasser, deux enfants de la seconde génération d'origine algérienne, demeurent aux Flamands. Des obstacles de toutes sortes empêchent leur inté-

gration. Ils sont multiples et se succèdent les uns derrière les autres. En ont-ils franchi un qu'un second se présente. D'abord, le statut juridique des jeunes immigrés est mal défini. Ambigu, il oscille entre deux pôles : l'assimilation et la volonté gouvernementale de moduler l'immigration en fonction de la conjoncture économique ou politique. Les projets de loi Bonnet, Stoléru, et Ornano visent leurs parents, mais par contre-coup, les touchent aussi. En cas d'expulsion du père, que deviendront la mère et les enfants nés ou scolarisés en France ? En théorie, les enfants nés en France de parents étrangers deviennent français à leur majorité s'ils ont, à ce moment-là, plus de cinq ans de résidence en France. L'expérience montre que ces dispositions ne sont pas toujours appliquées et les cas d'expulsion de jeunes immigrés ne sont pas rares. Les enfants nés à l'étranger de parents étrangers et ayant effectué toute leur scolarité en France sont considérés comme étrangers et ne pourront acquérir la nationalité française que par naturalisation. Ils sont donc soumis aux dispositions générales réglementant l'immigration. Pour les Algériens un cas est prévu en vertu des "accords d'Evian" : les enfants d'Algériens nés en France avant 1963 sont Algériens. En revanche, ceux nés après le 1^{er} janvier 1963 sont Français même si leurs parents ont choisi la nationalité algérienne. Ils sont en effet nés en France de parents nés "en France", puisque l'Algérie était alors partie de la République Française. Le problème se complique quand on sait que l'Algérie ne reconnaît pas ce fait. Pour elle, Moussa et Nasser, qu'ils soient nés avant 1963 ou après, sont Algériens dès lors que leurs parents le sont. Grave problème qui se posera avec une acuité particulière en 1982, année au cours de laquelle ces jeunes immigrés seront appelés au service militaire en France et en Algérie.

J'ai une carte d'identité française, je ne vois pas très bien à quoi elle peut me servir. Quand on s'appelle Moussa, on ne peut pas être Français

Ces jeunes de seconde génération ont hérité des conditions de vie précaires et de l'insécurité qui étaient le lot quotidien de leurs parents. Nasser, par exemple, est Algérien bien qu'arrivé très jeune en France. Il a vécu son enfance à Marseille comme le prouve son accent chantant. Pourtant,

depuis l'âge de 16 ans, il possède une carte de résidence et peut, du jour au lendemain, pour une raison quelconque (situation de l'emploi, "environnement social"), être expulsé vers l'Algérie, un pays qu'il ne connaît pas, dont il parle à peine la langue. Moussa semble mieux loti. Il est né en France, d'un père harki et par ce fait est Français. Toutefois, dans la vie de tous les jours son sort ne se différencie guère de celui de Nasser. **"J'ai une carte d'identité française, dit-il, je ne vois pas à quoi elle peut bien me servir. Je ne vois pas l'intérêt d'être Français. Quand on demande un emploi, un logement, on nous les refuse parce que nous avons des têtes qui ne leur reviennent pas. Quand je prends le bus, les gens me regardent de travers comme si j'avais tué quelqu'un"**. Le racisme ne s'embarrasse guère de subtilité. **"Pour un policier, continue-t-il, quand on s'appelle Moussa, on ne peut pas être Français. Un jour, j'ai été contrôlé. J'ai montré ma carte d'identité. Elle était déchirée. Le policier m'a dit : "Quand ce sont les Français qui te contrôlent, tu montres ta carte française; quand tu vas au consulat, tu montres l'autre moitié, tes papiers algériens."**

Aux Flamands, les jeunes immigrés de la seconde génération vivent dans la crainte d'une descente policière. Deux de leurs copains ont été tués à quelques mois d'intervalle. Le premier, Houari Ben Mohamed, a été abattu par un C.R.S. au cours d'un "contrôle" dans la cité ; le second Zair, 17 ans, par un "civil" qui lui reprochait d'être trop bruyant. La police, à Marseille, on la voit partout. Dans la gare Saint-Charles. Dans la rue. Dans les quartiers arabes. Elle "contrôle". Elle rafle. Le M.R.A.P. a d'ailleurs organisé, en janvier, une manifestation pour protester contre ses méthodes. Elle "surveille". Quoi ? On se le demande. Et puis, surtout, elle dégage facilement quand elle a affaire à des immigrés. Moussa raconte : "Un de mes copains a été arrêté au cours d'un contrôle. Le policier l'a coincé sous un fourgon. Il a sorti son arme, l'a braquée sur la nuque de mon ami et lui a dit : "Tu sais, ça fait mal une balle dans la tête". Ces jeunes immigrés sont mal partis. La société française en crise leur refuse l'intégration, brime leur différence, les marginalise, les réprime, les enferme dans des ghettos, les conduit sur le chemin du désespoir et pour certains de la délinquance. Michel Perrot constate :

"L'intégration était plus facile dans le passé".

"Ces jeunes, déclare le sociologue Jacques Barou, accumulent les handicaps culturels et sociaux qui sont consécutifs aux mauvaises conditions socio-économiques de leurs familles et au problème de la langue. Ayant la plupart du temps un mauvais cursus scolaire, ils ne peuvent prétendre qu'à des emplois peu qualifiés et actuellement, avec la crise, le patronat préfère embaucher des jeunes Français". Rejetés du monde du travail, de nombreux immigrés occupent des emplois intérimaires, mal payés, peu intéressants. Cela ne dure qu'un temps. L'impossibilité de s'intégrer socialement conduit à la marginalisation. **"Même s'ils refusent l'assimilation, estime Jacques Barou, ils souhaitent une certaine intégration par l'accès à un statut social plus élevé que celui de leurs parents. Ils échouent souvent. Certains se joignent à des groupes français marginaux, de sous-prolétaires, de Gitans mal sédentarisés. L'amertume vis à vis de la France est très forte. Elle provoque des attitudes de révolte. Elle se manifeste par une petite délinquance, par du vandalisme gratuit qui sont l'expression de leur malaise. Ce qui les différencie de leurs parents, c'est qu'il n'ont plus la référence au pays d'origine. Elle a craqué"**. Le retour au pays des parents ne peut donc être la solution. Les jeunes immigrés l'excluent pour des motifs évidents : cultures différentes, mentalités, emploi...

Une jeune Algérienne, née en France, et qui demeure à Saint-Denis, a tenté l'expérience du retour au pays d'origine. **"Ce fut un échec dit-elle. Je n'avais pas le droit de fumer, de sortir seule en ville. J'ai senti aussi une certaine rancœur à mon égard. J'étais le symbole, à tort, de l'immigrée qui a réussi et qui retourne au pays après s'être enrichie. Je suis immigrée ici, je l'étais aussi là-bas. J'ai préféré arrêter les frais et je suis rentrée en France. Cela étant, une partie de moi-même reste algérienne."**

Quand je demande à un immigré : où c'est chez toi, il me répond : à Colmar ou à Saint-Denis

Pour Manuel Dias, membre du bureau national de la Fasti (Fédération des associations de soutien aux travailleurs immigrés), **"le gouvernement veut accrédi-ter l'idée que le retour est l'étape ultime et naturelle du processus de**

l'immigration. Il peut en être ainsi pour les gens âgés de plus de 40 ans mais pas pour les jeunes qui sont nés ici ou qui ont suivi en France leur scolarité. Quand je demande à un immigré : où c'est chez toi ? Il me répond : Colmar ou Saint-Denis."

Les jeunes de la seconde génération, âgés de moins de 19 ans, étaient 1 543 331 en 1975. Durant l'année scolaire 1979-80, le nombre des enfants étrangers scolarisés s'élevait à 925 000, soit 7,6 % de la population scolaire totale. 70,3 % étaient inscrits dans le 1^{er} degré et 29,7 % dans le second degré. Un point est intéressant à noter : cet effectif était supérieur de 4,8 % à celui de l'année scolaire 1978-79, alors qu'on relevait, pour la même période, une baisse de 0,5 % de la population scolaire totale.

Bientôt, ces jeunes arrivent sur le marché du travail.

Ils interpellent la société, y revendiqueront une place. Or, les conditions favorables à leur intégration ne sont pas réunies. Pourquoi ce qui a été possible dans le passé ne le serait-il plus aujourd'hui ? Les jeunes de la seconde génération se défendent comme ils peuvent. Ils sont conscients de leur différence. Ils ne la considèrent pas comme un handicap mais comme un facteur d'enrichissement pour tous. Ils veulent la crier, la chanter, la dire, la raconter. A Marseille, Moussa, Nasser, Achour et leurs copains de la cité des Flamands ont pris le stylo et rédigent actuellement un "livre blanc" retraçant l'assassinat de leur ami Houari par un C.R.S. (aujourd'hui remis en liberté). Les mères de famille participent à ce travail. Ils envisagent aussi de **"monter une pièce de théâtre"** pour évoquer le souvenir de leur copain. **"Nous imaginons nous même les dialogues, explique Achour. Nous improvisons sur un thème donné selon les principes de la Comedia dell'arte"**.

Des expériences de ce genre, on en compte des dizaines, des centaines en France. Ces initiatives auxquelles prennent part quelquefois des Français, isolées pour l'instant, s'inscrivent dans le projet de tous ceux qui militent en faveur d'une société inter-culturelle. Une société qui permettrait à l'immigré de trouver une identité propre, enracinée dans le présent de sa vie en France mais toujours à l'écoute de sa culture d'origine. C'est le seul choix raisonnable. Pour ces jeunes, l'alternative à l'intégration n'est pas le départ mais l'explosion.

Jean-Pierre Giovenco



En 1975, on comptait en France 1,6 million d'immigrés de seconde génération.

P. CIOT

CATHÉDRALES D'ARGILE

Le passeur m'avait bien dit que la pirogue n'était pas stable et qu'on aurait du mal avec la mobylette. J'ai l'air malin, maintenant, avec l'embarcation quille en l'air, le piroguier qui m'invective, les roues de l'engin enfoncées dans la boue jusqu'au moyeu et une horde de gosses qui m'entourent en criant : "Bilissi nana ! Bilissi nana !"

Mon sang ne fait qu'un tour. Bilissi, c'est l'ogre de nos grand-mères version locale. Mais un ogre défait par le vaillant Bakari-Jan, héros légendaire dont chaque petit Malien connaît l'histoire par cœur. Et puis, je n'arrive pas à me faire à ces groupes d'enfants qui vous contraignent, dès la première minute, à jouer le rôle de touriste européen, de "Toubabou".

Je crie au plus grand : "Hey, Bilakoro ! I malo ka dogo !" (Eh, garnement ! Un peu de respect !). Le "bilakoro", c'est le garçon qui n'est pas encore circoncis. Autant dire un vaurien sans cervelle. La réprimande en bambara porte net. Imparable. La troupe insolente s'égaye comme une volée de pintades. Trois des plus âgés, gênés, m'aident à me sortir de ce mauvais pas tandis que le passeur se déride. Je vais enfin voir Djénné.

La ville est restée étonnamment médiévale, avec ses ruelles, ses maisons à l'architecture étrangement rythmée de pilastres mous et assymétriques. Claire, la mosquée domine ce qui n'est plus, aujourd'hui, qu'une forte bourgade mais qui fut, jadis, une des plus prestigieuses cités d'Afrique. Le joyau de l'architecture soudanaise mérite sa réputation. Force et simplicité des lignes, élégance des pinacles, jeu entre les rythmes verticaux imposés par les nervures majestueuses de la façade et les épines de bois qui décorent, à l'horizontale, les



parties fortes de l'édifice. Surtout, l'utilisation de la brique crue et du crépi d'argile donne une étonnante impression de douceur majestueuse. Le bâtiment, animé par les aléas du matériau, frémit encore de la caresse des mains sur ses flancs.

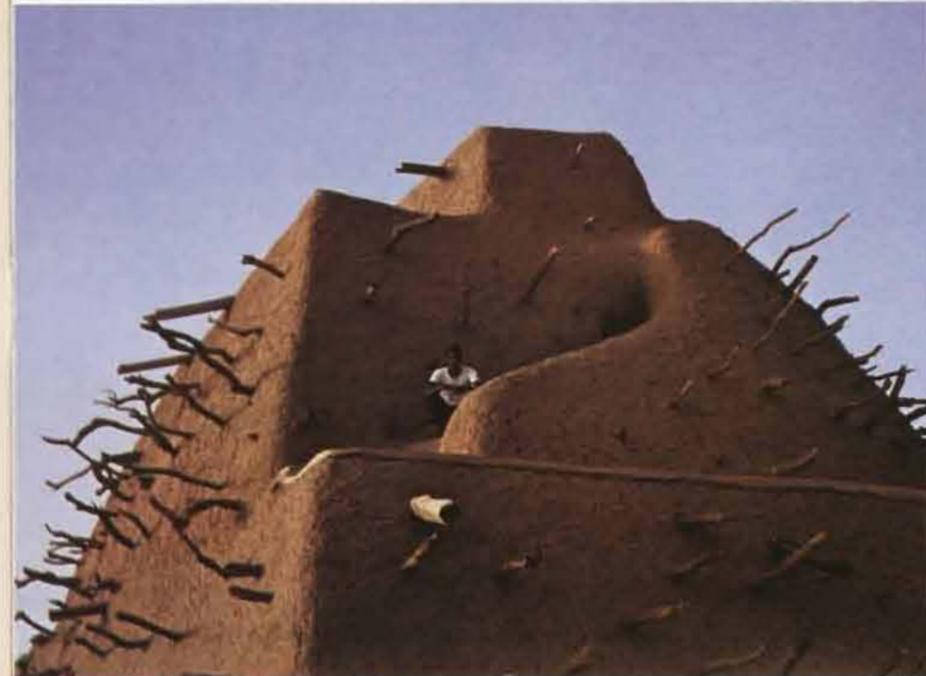
Construite à l'époque où l'Europe se couvre de cathédrales, la mosquée est restée le symbole vivant d'une ville qui, 99 fois attaquée par les forces du Mali médiéval, sut fièrement maintenir son

indépendance. Mais, écartée des grands axes routiers, Djénné n'a plus le rôle commercial de jadis qui lui est aujourd'hui ravi par Mopti.

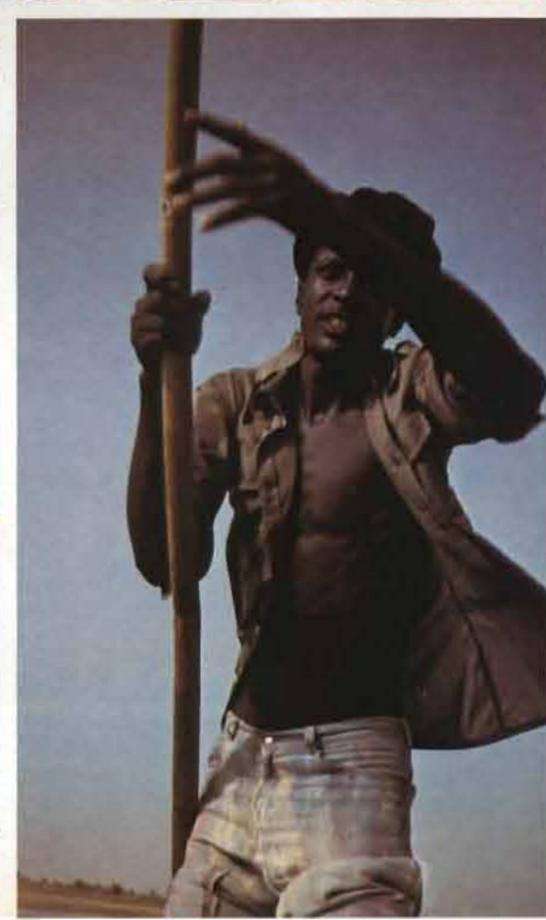
C'est à Mopti que je retrouve Abdoulaye et Harouna avec qui je dois faire la route vers Tombouctou et Gao. La "Venise Maliennne", selon la formule obligée dès qu'une ville possède deux ou trois voies d'eau, est la capitale ouest-africaine du poisson séché. Ça se sent. Sur le quai, un groupe de commerçants,



La mosquée de Djénné est considérée comme le chef-d'œuvre de l'architecture "soudanaise". Construite au XIV^e siècle, elle domine l'ancienne métropole universitaire et commerciale de l'empire du Mali.



Gao était, au XVI^e siècle, la capitale d'un gigantesque empire. Ses souverains, les Askias, sont enterrés sous une curieuse pyramide vénérée et entretenue par les habitants de la ville.



Un jeune Songhaï conduit sa pirogue, à l'ombre des monuments séculaires.

A l'époque où l'Europe se couvre de cathédrales, des architectes maliens créent de fascinantes mosquées d'argile.



La grande mosquée de Mopti à l'heure de la prière. L'islam est la religion la plus répandue du Mali. Il s'y est africanisé et a créé un style totalement original.

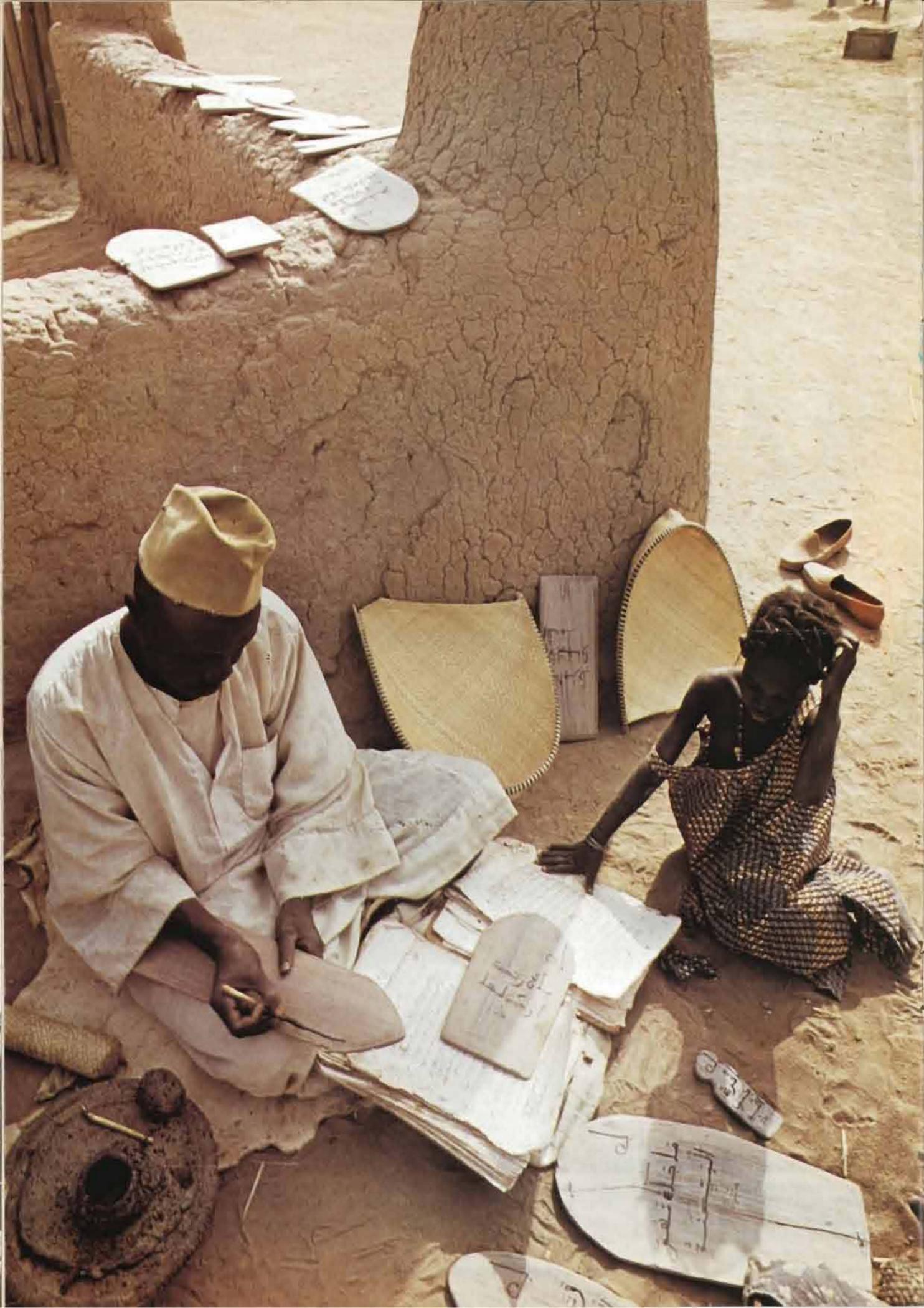
les rois de la ville, parle haut. C'est curieux comme, au Mali, la richesse fait tout de suite de la graisse. Les manœuvres, en haillons - de jeunes cultivateurs venus ici gagner quelques francs en attendant la période de grosse culture -

transbahutent d'énormes colis. Mopti, c'est le melting-pot de toutes les ethnies maliennes. Femmes peules au teint clair, à la lèvre tatouée, fières de l'or qu'elles portent en énormes pendants d'oreille ; pêcheurs bosos tentant humblement de

limiter l'arnaque des commerçants sarakolés sur le fruit de leur pêche ; instituteurs bambaras en chemise cintrée, un livre sous le bras et la radio dans la main ; touaregs pensifs, assis à la porte du commandant de cercle ; étudiants

songhaïs en route pour Bamako, riant fort à la recherche de bonnes fortunes. Au confluent du Bani et du Niger, la ville, joliment construite malgré les odeurs et une voirie pour le moins déficiente, s'adosse à sa splendide mosquée.

Rarement construction d'argile attfnt tant de grâce et de légèreté. Le matériau impose la forme pyramidale, souvent pesante. Mais les architectes maliens surent en tirer le meilleur parti. Il est intéressant de noter qu'ils utilisèrent les



conseils d'Es-Sahéli, architecte et poète de Grenade, invité au Mali par l'empereur Kankou Moussa lors de son pèlerinage à La Mecque, au début du XIV^e siècle. Depuis leur construction, ces mosquées ont été constamment restaurées, le crépi devant être refait tous les deux ou trois ans pour préserver les fragiles briques de terre crue. Les violentes pluies d'hivernage, qui tombent de juin à septembre, auraient tôt fait d'emporter toutes les structures. Mais la ville veille à ce que sa mosquée reste debout, dominant l'orée du grand delta intérieur du Niger, là où le fleuve se divise en centaines de bras avant d'aller mordre sur les dunes du Sahara.

Abdoulaye a réussi à trouver un sac de riz. Nous embarquons sur une pinasse, encombrée de ballots à l'odeur sans équivoque, avec une trentaine d'autres voyageurs. D'ailleurs, l'embarcation est trop petite et on attache une pirogue à babord pour permettre à chacun de s'asseoir. Destination Tombouctou. Malgré les tenaces exhalaisons des paquets de poissons séchés, avec la nuit sahéenne qui tombe et l'étonnant clair de lune, quand la pointe effilée du bateau s'arrête et que les voix des enfants se font entendre dans le village de pêcheurs tout proche, l'esprit s'envole vite. Nous sommes là, entre amis, dans un paysage qui n'a certainement pas changé depuis des siècles, parlant de nos pays respectifs, avec le même désir de les faire connaître et aimer, avec la même certitude que nous nous comprenons.

Trois jours plus tard, nous arrivons à Tombouctou. Il était temps car, après avoir échoué une dizaine de fois, la pinasse devenait de moins en moins étanche. Plusieurs sacs de mil à la germination impétueuse étaient même en train de se transformer en prairie, au grand dam de leurs propriétaires.

"En ce temps-là, écrit Mahmoud Kâti, un historiographe du XVII^e siècle, Tombouctou n'avait pas sa pareille parmi les villes du pays des Noirs pour la solidité des institutions, les libertés politiques, la pureté des mœurs, la sécurité des personnes et des biens, la clémence et la compassion envers les pauvres et les étrangers, la courtoisie à l'égard des étudiants et des hommes de science et l'assistance prêtée à ces derniers". J'ai hâte de me trouver devant la mosquée Sankoré, épice de l'humanisme classique africain. Légère déception. Le monument, d'ailleurs plus ancien, n'a ni la majesté, ni l'allant de Mopti ou Djenné. Plus "roman" d'une certaine

Tombouctou a compté jusqu'à 180 écoles et universités. On en trouve encore la trace aujourd'hui avec l'enseignement coranique, dispensé par des "marabouts" à l'aide de tablettes de bois.

manière. Enfoncé dans cette ville calme, "bourgeoise", où les gens vivent derrière leurs lourdes portes aux décorations métalliques et leurs façades de pierre, gardant les mystères qui les rendent si jaloux de leur cité.

Où sont Ahmed Baba qui écrivit 700 ouvrages et possédait une bibliothèque de 1 600 titres, Ahmed Ibn Abd Er Rahim, appelé au Caire par l'Université Al Ahzar pour que les savants égyptiens puissent bénéficier de sa science ? Des 180 écoles ou universités de la ville, à l'époque où elle rivalisait avec Gao pour le nombre d'habitants — vraisemblablement 100.000 — il ne reste pas grand chose. Mais lorsque les vieux reprennent avec satisfaction le cliché de Tombouctou "la mystérieuse", on comprend que les manuscrits prestigieux dont parlent les historiographes d'antan ne sont pas perdus pour tout le monde... et qu'ils ne sont pas prêts à entrouvrir leurs mystères.

Le particularisme tombouctien est si fort qu'il a créé une forme de songhaï, la langue de la région, qui n'est parlée que là. On se souvient que lorsque l'empereur de Gao était reçu par le Cadi de Tombouctou, aux heures de gloire du XVI^e siècle, celui-ci ne se levait pas et ne daignait même pas détourner la tête !

Et pourtant, Gao, c'est quelque chose. A mon avis, la plus belle ville du Mali. Calme sans être sinistre. Régulière sans monotonie. D'une impeccable propreté. Et son architecture rigoureuse, sans complaisance, "cubiste". Il n'y a pas d'endroit meilleur où se promener avec des amis, quand le soleil est un peu descendu, au retour de la merveilleuse plage, dominée, de l'autre côté du fleuve, par une immense dune de sable rose qui plonge dans l'eau et dont on dit qu'elle est peuplée de génies. Attention seulement de ne pas marcher par inadvertance sur l'emplacement choisi par un homme pour prier ! Ça peut être au

beau milieu de la rue. Cela m'est arrivé et j'ai eu droit alors à un cours accéléré d'insultes songhaï dont j'ai au moins compris l'objectif, à défaut d'en saisir le sens.

Et puis, à Gao, se trouve le plus étonnant monument de tout notre périple architectural : le mausolée des Askias où sont enterrés les empereurs. Dans la cour d'une mosquée carrée, la pyramide s'élève, **bardée de branches**, avec une répartition des volumes propre à séduire le plus moderniste des architectes contemporains. Les habitants de Gao aiment tellement leur mosquée qu'ils y viennent régulièrement prier, bien qu'elle soit à la périphérie de la ville la préférant souvent à la mosquée centrale, et qu'ils consacrent chaque année une journée à la désensabler. On peut accéder à une petite terrasse qui se trouve au sommet de l'édifice par un tunnel si étroit qu'il faut le franchir à quatre pattes. Allez là-haut, un soir — n'y allez s'élève, bardée de branches, avec une répartition des volumes propre à séduire le plus moderniste des architectes contemporains. Les habitants de Gao aiment tellement leur mosquée qu'ils y viennent régulièrement prier, bien qu'elle soit à la périphérie de la ville, la et ramena en douce France la princesse noire qu'il aimait. La vie y est belle pour l'étranger.

Et puis nous sommes partis pour un petit village proche d'Ansongo. J'allais dire : "Chez les parents d'Harouna". S'ils m'entendaient, ils m'en voudraient terriblement de ne pas les appeler "mes parents". Mais ils savent que c'est pour eux que j'ai écrit ces lignes. Je les leur dédie, car mes parents, ils le sont. C'est sous leur petite casquette de paille tressée que j'ai vraiment compris et aimé les cathédrales d'argiles construites jadis par leurs aïeux.

J.-L. SAGOT-DUVAUROUX

Odeurs de cuisine

Boisson au gingembre

- 4 litres d'eau
- 100 g de gingembre frais
- 200 g de sucre en poudre
- 4 citrons pressés
- Menthe fraîche

• *Epluchez et pilez le gingembre. Jetez-le dans l'eau avec le jus des citrons. Laissez mariner pendant une demi-heure ou... une demi-journée, suivant que vous supportez plus ou moins le "piquant" du gingembre. On peut ajou-*

ter quelques branches de menthe fraîche dans la préparation.

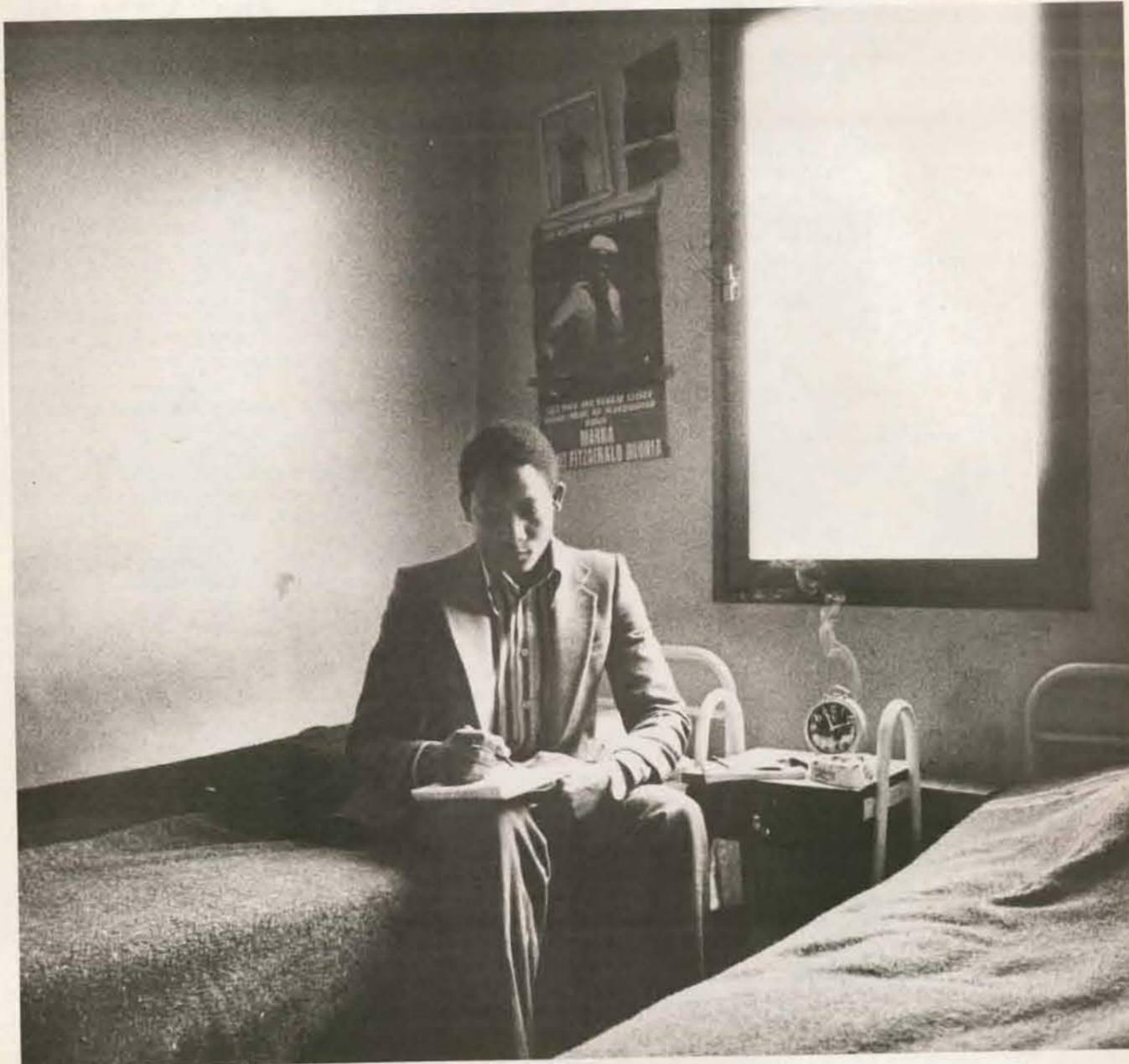
Passez le tout dans un linge fin et versez dans une bouteille où vous aurez préalablement passé une branche de menthe. Servez très frais, avec des glaçons.

• *La boisson au gingembre constitue un excellent apéritif sans alcool, parfumé et pimenté. Elle a en plus une réputation bien établie... d'aphrodisiaque !*

LES MALIENS

Il s'appelle Keïta. Ses ancêtres règnèrent sur un empire trois fois grand comme la France. Il travaille comme O.S. chez Talbot pour 2 975 F par mois.

SENNIA



MÉMOIRES DU SAHEL

Tout ce foyer d'immigrés maliens est devant le poste de télévision. C'est sûr qu'à l'occasion de la visite du président Moussa Traoré en France, on va parler du Mali. Passent deux ou trois sujets de politique intérieure et nous y voilà. Accablé, Roger Gicquel commente, sur fond de vaches squelettiques et d'enfants misérables : **"Le Mali, un des pays les plus pauvres du monde..."** Dans la salle, consternation, révolte : **"Il sabote. C'est honteux..."**

On ne peut pourtant pas en vouloir au présentateur d'avoir cherché à sensibiliser les téléspectateurs sur le sous-développement réel d'un pays dans lequel il y a un médecin pour 24 000 habitants. Mais les Maliens qui vivent en France ont dans le cœur bien autre chose que ces sempiternelles images de famine : la richesse d'une histoire, d'une culture et d'un art de vivre millénaires.

1 Une énorme pépite attachée au trône par une chaîne d'or

Les vastes plaines sahéniennes qui séparent, au Nord, le bassin du fleuve Niger de celui du Sénégal voient naître, à la fin du premier millénaire, la première grande formation politique de l'histoire de l'Afrique de l'Ouest, l'empire du Ghana. De son souverain, Ibn Hawkal, voyageur arabe qui a parcouru le pays en 970 déclare : **"C'est le plus riche du monde à cause de l'or"**. Les orpailleurs gardent pour eux la poudre d'or et remettent les pépites à l'empereur. L'une d'entre elle, énorme, est liée par une chaîne d'or au trône royal. Les fastes de la cour impressionnent visiblement Al Bakri, autre voyageur-historien : **"Le roi tient audience et reçoit les doléances sous un dôme. Tout autour attendent dix chevaux aux carapaçons d'étoffe d'or. Derrière lui se tiennent dix pages porteurs de boucliers en cuir et d'épées. Ils sont superbement vêtus et portent des nattes tressées de fils d'or."** La capitale, Koumbi, est une cité considérable, séparée en deux agglomérations, l'une musulmane, l'autre animiste. La tolérance religieuse est et restera longtemps une des caractéristiques des royaumes maliens.

Mais au Nord se lève déjà l'ouragan Almoravide, ces princes berbères qui veulent rendre sa pureté originelle à l'Islam. Le Ghana ne résiste pas à la tempête et Koumbi tombe en 1076. Au Nord, les Almoravides touchent aux Pyrénées. Un seul homme résiste victorieusement, un chrétien de Valence nommé Rodrigue, mais plus connu sous le nom du Cid.

2 Soundiata Keïta fonde l'empire du Mali

Les collines escarpées du Mandé où rodent les lions voient naître, un siècle et demi plus tard, un enfant perclus et chétif qui va rendre sa splendeur à la région : Soundiata Keïta. Le fondateur de l'empire du Mali reste, jusqu'à présent, le héros le plus admiré de toute l'histoire du pays. Le chant composé en son honneur par son griot a traversé les siècles et demeure un "tube" au succès inégalé. On l'y compare à Alexandre le Grand, dont la notoriété était parvenue sur les bords du Niger. C'est sur cet air, né aux temps héroïques, que se chante l'hymne national de la République du Mali.

Miraculeusement guéri de son infirmité, Soundiata parvient, par la ruse, à battre le terrible Soumaoro Kanté, magicien sans égal et roi du Sosso. En 1240, il est à la tête d'un pays trois fois grand comme la France et dont le territoire couvre ce que sont actuellement le Mali et le Sénégal, ainsi qu'une

partie de la Guinée, de la Haute Volta, du Niger et de la Mauritanie.

Mais si Soundiata reste le plus cher au cœur des Maliens, c'est un de ses successeurs, Kankou Moussa, qui fera connaître le pays dans tout le bassin méditerranéen. Moussa monte sur le trône en 1312, après la mort d'Aboubakar II, parti à la découverte de l'Amérique à la tête d'une flotte de 2 000 navires et qu'on ne revit jamais.

L'empire est à son apogée. Fervent musulman, le Mansa (empereur) fait le pèlerinage de La Mecque. Un historien arabe, Al Omari, raconte : **"Lors de mon premier voyage au Caire, j'entendis parler de la venue du sultan Moussa... Et je trouvais les habitants du Caire tout ardents à raconter les larges dépenses qu'ils avaient vu faire à ses gens. Cet homme a répandu sur le Caire les flots de sa générosité. Quelle noble allure avait ce sultan, quelle dignité et quelle loyauté !"** Au sultan du Caire qui prétend le faire se prosterner devant lui, Moussa répond : **"Je me prosterne devant Dieu qui m'a créé."** Le cours de l'or baissa pendant plusieurs années après le passage du souverain malien.

L'organisation de l'empire est très souple et laisse une relative autonomie aux royaumes tributaires. Les témoins oculaires évoquent une cour somptueuse et raffinée à l'étiquette rigoureuse. Le roi est servi par des esclaves dont certains sont des Turcs achetés au Caire mais d'esclave, on devient souvent conseiller ou administrateur. Le commerce est florissant. L'empereur est en contact direct avec les grands commerçants caravaniers qu'il appelle, dans ses lettres, **"Compagnons très chers"** ou **"Amis très intimes"**. Ibn Battouta, qui a vécu à la cour de l'empereur Souleymane, écrit : **"La sureté est complète et générale dans tout le pays. Le sultan ne pardonne point à quiconque se rend coupable d'injustice... Les Noirs ne confisquent pas les biens des hommes blancs qui viennent à mourir dans leurs contrées, quand même il s'agirait de trésors immenses. Ils les déposent au contraire chez un homme de confiance d'entre les Blancs jusqu'à ce que les ayants-droit se présentent et en prennent possession."**

Le Mali de l'époque a des relations diplomatiques avec tous les pays du Maghreb ainsi qu'avec le Portugal. Il est représenté sur les cartes médiévales européennes, parfois accompagné d'un portrait de Kankou Moussa. La musique et l'architecture islamique sont protégées par la cour mais jamais un souverain malien ne tentera d'imposer l'Islam à ses sujets ni n'entreprendra de guerre sainte.

3 Le destin de l'Afrique se joue à Tondibi

Le Mali est encore au faite de la gloire quand un turbulent royaume de l'Est, le Songhoï, commence à marquer des signes d'indépendance.

De Gao où ils résident, les princes songhaïs supportent de moins en moins la tutelle d'un empire qui est à son déclin. A la fin du 15^e siècle, l'un d'entre eux, Sonni Ali Ber (Ali le Grand), renverse la situation et impose l'hégémonie du Songhoï sur toute la boucle du Niger. Ali, homme d'une énergie farouche, était un sceptique et un anticlérical. Les savants de Tombouctou lui vouèrent une haine féroce et donnèrent de lui une description peu avantageuse. Il n'en reste pas moins le fondateur du plus puissant et du mieux organisé de tous les empires négro-africains.

Après sa mort, un de ses généraux, pieux musulman, fomenta un coup d'Etat contre la dynastie des Sonni et s'installa sur le trône sous le nom d'Askia Mohammed. Revenu de la

LES MALIENS

Mecque avec le titre de Commandeur des Croyants pour tout le pays des Noirs, il organise l'Etat avec une administration complexe, une armée de métier, des impôts réguliers. Il fait faire de grands travaux d'aménagements, notamment des canaux creusés par des Juifs, réputés dans la région pour leur savoir faire dans ce domaine. Le rayonnement culturel du Songhoï et de ses villes universitaires était immense dans le monde musulman. Sous l'Askia Mohammed, l'empire s'étend de l'Atlantique à Agadès, au centre de l'actuelle République du Niger.

Mais le poids de l'Etat songhaï est terrible pour ceux qui y sont assujettis. Le travail servile est durement généralisé. Les querelles intestines déchirent la cour.

Au Maroc, le sultan Al Mansour projette la conquête du Songhoï et envoie ses troupes vers Gao, sous la conduite d'un eunuque arabo-espagnol, le pacha Djouder. Le 28 février 1591, dans la plaine de Tondibi, non loin de Gao, les Marocains font face à l'armée songhaï. Bien que plus nombreux, ces derniers sont pris de court. Ils poussent un immense troupeau de vaches sur les envahisseurs pour les désorganiser. C'est alors que, pour la première fois, retentit dans le ciel de la région, le tonnerre des armes à feu. Effrayés, les animaux se retournent contre les Songhaïs. L'armée de Djouder arrive alors, forte de ses fusils. Se sachant perdus, les Sonnas, corps d'élite de l'armée impériale, jettent leur bouclier à terre et s'accroupissent dessus. Ils ne reculeront pas mais seront massacrés jusqu'au dernier.

Les déflagrations qui ont déchiré l'air brûlant de Tondibi marquent la fin de l'âge d'or pour les peuples de l'actuel Mali.

4 La nuit dure trois siècles

17^e siècle. La traite des esclaves sur la côte a commencé à jeter les germes de l'anarchie tout en ponctionnant le continent de tragique manière. La disparition de l'empire du Songhoï laisse la place à toutes les forces centrifuges. Famines et guerres intestines se succèdent. Pillages et razzias au Nord, massacres et asservissement au Sud. Jamais les royaumes bambaras ou peul qui tentent de se mettre en place ne parviendront à retrouver la puissance des empires d'antan. Tout le pays fait un immense bond en arrière.

Au dix-neuvième siècle, deux hommes fulgurants traversent le Mali. El Hadj Oumar Tall, réformateur islamique d'origine toucouleur (nord du Sénégal), conquiert un vaste royaume, brûlant de ferveur religieuse et patriotique. Il cherche à créer au Mali la puissance qui pourra faire échec aux Français qui l'ont chassé du Sénégal. Plus au Sud, c'est Samori Touré, un colosse animé d'un étonnant génie militaire et diplomatique, qui crée un royaume puissant pour résister aux Blancs et qui, fait unique dans l'histoire de l'Afrique, tint en échec les étrangers pendant 20 ans en faisant lui-même ses fusils et en déplaçant tout son royaume sur plus de 1 000 kilomètres.

Mais ce n'est qu'à la fin que les princes africains comprennent la nécessité de s'unir. Il est trop tard. Le 29 septembre 1898, Samori est fait prisonnier. La patrie de Soundiata Keita et d'Askia Mohammed prend le nom de Soudan Français. Après 60 années de domination étrangère, traversées de révoltes sporadiques, le "Soudan" retrouve son indépendance sous la conduite d'un parti, alors très populaire, l'Union Soudanaise du Rassemblement Démocratique Africain (U.S.R.D.A.). En 1960, il forme avec le Sénégal voisin la Fédération du Mali.

Mais les options socialistes du président malien Modibo Keita



Greniers caractéristiques des villages songhaïs, au nord-est du Mali.

effraient le Sénégalais Senghor et la Fédération éclate. Modibo Keita rentre à Bamako où il proclame, le 22 septembre, la République du Mali. Il poursuit une intéressante expérience de développement socialiste mais est déposé le 19 novembre 1968 par un groupe d'officiers conduits par le lieutenant Moussa Traoré, aujourd'hui général et président de la République.

5 Labourages et pâturages...

Les six millions et demi de Maliens vivent principalement de l'agriculture et de l'élevage. Ils se répartissent dans les trois grandes zones climatiques du pays : le Sahara désertique, au Nord, et peuplé de Touareg qui pratiquent l'élevage nomade et le commerce ; le Sahel, zone intermédiaire avec une courte saison pluvieuse de juillet à septembre et dont l'activité économique principale est l'élevage ; la Savane, au Sud, plus humide et plus peuplée, où la majorité de la population se consacre à l'agriculture.

Seule la capitale, Bamako, dépasse les 100 000 habitants. Elle a connu dans la dernière période un gonflement impétueux, attirant des dizaines de milliers de cultivateurs découragés par les difficultés et la sécheresse. Malgré la ponction de 1973 où la famine réduisit de moitié le cheptel malien, celui-ci reste de loin le plus important d'Afrique de l'Ouest, exception faite de l'immense Nigéria. A une trentaine de kilomètres de Bamako, dans les collines du BéléDougou, se trouve le plus grand marché aux bestiaux du pays. Tous les samedis, en pleine campagne, les grands propriétaires et les chevillards se retrouvent. On peut y voir les splendides zébus peuls avec leur robe claire et leurs cornes en lyre voisiner avec la ndama, vache naine extraordinairement résistante. Et c'est sans doute l'endroit du Mali où l'on mange la meilleure viande, grillée sur la braise, salée et pimentée, accompagnée de féné, sorte de yaourts gras et de quelques fruits. Un délice !

Mais il existe bien d'autres marchés, comme celui de Banamba, où se vendent chaque semaine des centaines de chevaux qu'on peut voir ensuite, en grands troupeaux, quitter la ville le long des pistes.

L'élevage est directement lié au commerce (le bétail sur pied est le second poste d'exportation du Mali, après le coton), un secteur contrôlé par des grands commerçants privés, rompus aux circuits complexes de la distribution alimentaire. D'ail-

leurs, l'activité commerciale est, depuis le Moyen-âge et la période des grandes caravanes, demeurée particulièrement dynamique.

Mais le cultivateur penché sur sa "daba" (houe) reste le personnage le plus représentatif du Mali contemporain. Arrachant péniblement à la terre sa subsistance, c'est lui qui assure la "richesse" du pays. Il est aidé dans son travail par les artisans, tisserands, forgerons, cordonniers qui exercent ces métiers de père en fils. La division du travail reste marquée, surtout à la campagne, par le système des castes et les métiers se transmettent héréditairement. L'activité artistique elle-même est assurée par certaines familles, les griots, qui conservent les traditions historiques et littéraires attachées aux grands noms du pays.

Les descendants de captifs subissent encore, dans bien des cas, les conséquences de l'asservissement de leurs ancêtres mais dans les villes, des possibilités nouvelles leurs sont offertes pour sortir du rôle subalterne où la société traditionnelle les maintient.

La très grande pauvreté d'un pays où le budget de l'Etat équivaut au chiffre d'affaires des Galeries-Lafayette est malgré tout l'élément le plus frappant de la situation économique et sociale. Elle a pris un aspect particulièrement catastrophique lors de la grande sécheresse de 1972/1973. Dépourvus des instruments de production les plus élémentaires, les cultivateurs et les éleveurs se sont retrouvés entièrement soumis aux aléas climatiques. Pour la plupart des familles, la capitalisation nécessaire à l'achat d'une charrue ou d'une pompe est une perspective totalement inenvisageable.

6 Paris n'est pas gai pour tout le monde

Dans ces conditions, nombreux sont les villages qui se sont vidés de leurs hommes. Il n'est pas rare, dans certaines régions, sahéliennes du pays, de voir des hameaux où ne vivent plus que des femmes, des vieillards et des enfants. Les champs ou les digues sont alors laissés à l'abandon. Le désert avance inexorablement, imprégnant de tristesse et de silence ces villages désolés.

La jeunesse, surtout, n'accepte plus cet avenir de misère, en marge du progrès de l'humanité. Nombreux sont ceux qui viennent grossir les faubourgs de Bamako. Ils y rencontrent surtout le chômage et une vie faite d'expédients tandis qu'une



petite minorité affiche un luxe insolent dû bien souvent à la corruption. La criminalité et la drogue, presque inconnues voilà quelques années, ont fait leur apparition. Même les élèves et les étudiants ont peu de perspectives. L'an dernier, ils ont organisé d'importantes manifestations contre la politique scolaire du gouvernement, le mettant suffisamment en difficulté pour qu'il réponde par une répression qui coûta la vie à plusieurs d'entre-eux. D'autres jeunes agriculteurs quittent le pays pour s'installer dans des pays voisins comme la Côte-d'Ivoire et le Ghana où ils exercent, pour des salaires misérables, les tâches subalternes. Certains, enfin, viennent en France, attirés par les mythes qui s'attachent à l'ancienne puissance coloniale.

On estime entre cinquante et soixante mille le nombre de Maliens immigrés en France. Ils vivent principalement dans la région parisienne et la Seine-Maritime, mais on peut les rencontrer également à Marseille ou dans le Nord. Jusqu'à présent, le taux d'immigration familiale était très faible. Les jeunes arrivaient, souvent avant 20 ans, passaient une dizaine d'années en France puis retournaient au pays se marier. Ensuite, ils revenaient travailler pour des séquences de deux ou trois ans et prenaient de longues vacances au pays, en famille. Les nouvelles dispositions qui limitent le temps de présence hors de France pour les travailleurs immigrés ont entraîné un développement de l'immigration familiale et les Maliens sont de plus en plus nombreux à faire venir leur épouse et leurs enfants.

Cependant, la majorité d'entre eux restent célibataires ou "célibatariés". Ils vivent alors en foyer où ils se regroupent en fonction des affinités géographiques. Il n'est pas rare de trouver plusieurs dizaines de personnes du même village dans un seul foyer.

Les conditions de logement restent précaires. Les foyers sur-

MALI : AIDE MEMOIRE

Superficie : 1 204 000 km² (France : 500 000 km²).

Population : 6 500 000 habitants.

Capitale : Bamako (environ 500 000 habitants).

Villes principales : Mopti, Ségou, Kayes, Sikasso, Gao, San, Tombouctou.

Langues : français (off.), bambara (parlé par les 2/3 de la population), peul, songhaï, soninké, tamachek, etc...

Vie politique : Le Mali est sous le régime du parti unique avec à sa tête le général Moussa Traoré, chef du comité militaire qui a renversé le régime socialiste de Modibo Keita le 19 novembre 1968. Le parti est l'Union Démocratique du Peuple Malien (UDPM).

Produit national brut par habitant : 600 F/an.

Principales ressources : cultures vivrières : 1 400 000 t (1976-1977) ; riz paddy : 300 000 t (1977-1978) ; arachides-coques : 230 000 t (1976-1977) ; cheptel : 15 000 000 têtes (1976) ; pêche : 90 000 t (1976) ; coton-graine : 150 000 t (1977-1978).

Enseignement : 1977-1978.

— primaire : 254 634.

— secondaire : 45 522.

— supérieur : 2 200.

— taux de scolarisation : 30 %.

Espérance moyenne de vie : 42 ans.

Consommation moyenne d'énergie par habitant (en équivalent charbon) : 30 kg (4 368 kg pour un Français ; 11 374 kg pour un Américain).

Nombre d'habitants par médecin : 24 000.

Reaal

PARIS



Sté V.N.R. 43, Rue d'Aboukir 75002 PARIS
508.86.60

Connaître

DIFFÉRENCES AVRIL 81

LES MALIENS

peuplés, les conditions de travail difficiles pour des hommes systématiquement employés aux tâches les plus ingrates, les difficultés d'adaptation à un monde vite senti comme hostile ont des conséquences parfois désastreuses. Les Maliens connaissent en France un taux de tuberculose de 7,5 %, c'est-à-dire trois fois plus que pour les autres immigrés et 10 fois plus que pour les Français.

Rares sont ceux qui parviennent à pénétrer dans des familles françaises et à vraiment profiter de leur séjour. Les autres vivent bien souvent d'une nostalgie qu'ils ne peuvent exprimer qu'entre eux, reproduisant, tant bien que mal, l'atmosphère du pays.

Il est indéniable qu'ils éprouvent un vif étonnement devant la façon dont ils sont généralement "accueillis".

7 Les entrailles fabuleuses du chameau de Giscard

Car l'hospitalité est certainement la première des "vertus" maliennes. Elle prend parfois des allures fastueuses. Lorsque le président Giscard d'Estaing, en visite officielle, arriva à Tombouctou, les édiles de la ville le conduisirent devant un chameau entier rôti à la broche. On ouvrit l'animal qui contenait dans ses entrailles un bœuf ; dans le bœuf un mouton, dans le mouton un poulet et dans le poulet... un œuf !

Mais s'il ne faut pas s'attendre à de telles prodigalités en temps normal, le "dunanké" (l'étranger) est assuré de trouver, surtout à la campagne, le gîte et le couvert quelles que soient l'heure et les conditions dans lesquelles il arrive. Lorsque le soir tombe et que l'on ne sait pas où dormir, il suffit de

s'adresser au chef du premier village pour qu'une case vous soit offerte, que les personnes de votre groupe d'âge viennent passer la soirée avec vous et vous offrent à manger. Malheur au poulet qui passe par là. Il sera immédiatement égorgé pour votre dîner, préparé en ragoût, mangé avec appétit avant le thé à la menthe qui tiendra tout le monde éveillé, au clair de lune, jusqu'à une heure avancée de la nuit. La causerie se portera sur tout ce que l'étranger connaît de différent avec cette "démocratie" si particulière dans la conversation qui fait qu'on ne tient jamais sa propre opinion pour définitive ni celle de l'autre pour irrecevable.

Ce matin, dans le métro, un homme m'a demandé l'heure. J'ai vu qu'il était malien et nous avons engagé la conversation. Il s'appelle Keïta. Ses ancêtres régnaient sur un empire trois fois grand comme la France et il gagne 2 975 F comme OS chez Talbot. Quand nous nous sommes quittés, il m'a dit : "Passe un jour chez moi, on prendra du thé et on parlera du pays !"

Theo SAINT-JEAN

LIVRES

Afrique noire occidentale et centrale - Jean Suret-Canale Editions Sociales. 3 volumes.

Le document le plus précis sur l'histoire de la région et notamment sur la période coloniale.

Histoire de l'Afrique Noire - Joseph Ki-Zerbo - Editions Hatier. Récit passionnant et passionné par un des meilleurs historiens africains contemporains.

Les 50 Afriques - Vol. 1 - Hervé Bourges et Claude Wauthier. Editions du Seuil. Coll. L'histoire immédiate. Excellent aide-mémoire, objectif et précis. On y trouve un chapitre sur le Mali dans le premier volume.

La République du Mali - Encyclopédie politique et constitutionnelle. Editions Berger-Levrault.

Bon guide de l'histoire politique et institutionnelle du Mali. **Groupes ethniques au Mali et Les castes au Mali** - Bokar N'Diaye. Editions populaires de Bamako. Deux études intéressantes sur des traditions sociales qui restent très fortes dans le Mali contemporain.

L'étrange destin de Wangrin - Ahmadou Hampaté Bâ. 10/18. Par un des meilleurs écrivains et traditionnalistes maliens, un roman qui fait comprendre de l'intérieur la société de son pays.

Travailleurs africains en France, rôle des cultures - Jacques Barou. Presses orientalistes de France/Presses universitaires de Grenoble.

Intéressante étude sur l'itinéraire de deux communautés, l'une malienne, l'autre nigérienne, immigrées en France.

DISQUES

Première anthologie de la musique malienne - Musicaphon. 6 disques remarquables, produits par le ministère de l'information du Mali, faisant un panorama de la production classique malienne.

Mali. Canti epici, storici, politici e di propaganda del governa socialista di Modibo Keïta. Albatros.

Cette série de disques produits en Italie sont un document irremplaçable sur la première république malienne.

Ali Touré. (Ed. Sonafric.) Un chanteur de "variétés" qui a su garder à sa musique toute la saveur des rythmes locaux.

PRONUPTIA
DE PARIS

Mille et une façons de dire oui



Venez découvrir
notre nouvelle Collection
exclusive
printemps-été 81

DANS LA BOUTIQUE PRONUPTIA LA PLUS PROCHE DE CHEZ VOUS.

Au milieu des punks, cold wave, new wave et autres skinheads un groupe brandit les foudres du rock mais sous le bruit et la fureur, on trouve l'espoir.

Ils se nomment Clash.

discographie chez C.B.S.

C'était la routine, le train train quotidien : guitare, basse, batterie. De temps en temps un clavier... Les groupes rock s'imposaient plus par le volume de matériel nécessaire à un concert que par l'originalité de leur musique. Dans le public, l'enthousiasme des premières années avait laissé la place à l'habitude. Alors, la révolte est venue. Comme un orage chargé d'éclairs, les jeunes se sont levés pour hurler leur colère face à une société où la seule perspective d'avenir se trouve dans les bureaux de chômage. De ce brouhaha général qui envahit les scènes rock d'Amérique et d'Europe est née une musique où le son froid et métallique des instruments se lie admirablement à la voix chaude et criarde des chanteurs.

Qu'on l'appelle After Punk, After Shave, Cold Wave ou New Wave (voir glossaire page 44), cette musique rend l'espoir. Les Clash y sont pour quelque chose.

Une mâchoire édentée va hurler sa révolte

1976 : les Sex Pistols sont là. Dans le public de leurs concerts : Joe Strummer et Mick Jones. Eblouis, fascinés par cette musique venue des bas-fonds de la misère, ils décident de former leurs propres groupes. Joe Strummer, avec sa mâchoire édentée qui lui donne une sympathique tête de jeune vieux, créera les "101 premières", Mick Jones les "London S.S." Quelques mois plus tard, les deux groupes fusionneront pour donner naissance à Clash, avec Joe Strummer (vocal), Mick Jones (Guitare), Paul Simonon (basse) et Nicky Headon (batterie).

Entre temps, la légende s'est établie autour de ces deux musiciens, surtout depuis le jour où Joe Strummer, avant de monter sur scène, répare sa chemise avec une épingle de nourrice. Qui aurait cru alors que cette petite épingle deviendrait le signe de ralliement de tous les

LE CLASH



PH. BONNIER

punks. Aujourd'hui les épingles ne sont plus seulement dans les chemises, les blousons, mais dans les joues, les oreilles, le nez...

Très vite, ce furent les disques : un premier, conforme à l'idéologie punk, très violent. Le second, un double album, "London Calling", est déjà plus fin, plus nuancé, mais le groupe conserve sa fraîcheur, son punch et son agressivité. Les concerts attirent de plus en plus de monde, en Angleterre comme dans l'Europe entière. Clash, à l'image de sa musique cherche à jouer dans des lieux insolites. En ce moment, ils attendent l'autorisation du maire de Londres pour pouvoir jouer sur les docks. Et maintenant, c'est en France qu'ils doivent venir nous secourir. On les attend de pied ferme. Surtout depuis la sortie de leur disque "Sandinista".

"Sandinista" toute la musique en 6 faces

"Sandinista" : un triple album pour le prix d'un, six faces, deux heures de musique pour soixante dix francs : soit les types sont fous, soit le disque est nul, ou alors il faut s'appeler Clash pour faire une blague pareille. De toute façon, leur précédent album mettait l'eau à la bouche, alors j'achète.

La première écoute suffit pour s'apercevoir que ce disque est riche, multiple, fascinant. Les six faces sont remarquables par la diversité des rythmes et la finesse de l'interprétation. On a peine à croire qu'un même groupe puisse enregistrer des morceaux d'inspirations aussi différentes !

Enregistré entre New York, Manchester et Kingston, "Sandinista" se veut d'abord, par son titre, un moyen de faire connaître la révolution nicaraguéenne. Mais les Clash proposent aussi un voyage à travers la musique et l'Angleterre des années 80. A travers la musique car les quelques trente morceaux témoignent des influences du groupe : des morceaux franchement punk, rappelant leurs origines ; d'autres plus nuancés proche du rockabilly ; d'autres mi-reggae mi-ska mais bien Clash et puis enfin, les inclassables, ceux où Clash joue avec les machines, les voix, les instruments et qui sont loin d'être parmi les moins bons.

Les thèmes des morceaux varient eux aussi du couplet banal aux aventures amoureuses d'un Lord respectable (The leader), à la guerre mondiale qui aura bientôt lieu "avec toutes ces armes ultra

sophistiquées qui n'ont jamais servi à rien" (Ivan meets G.I. Joe) et (The call up). "Something about England", comme son nom l'indique, parle du pays de "la dame de fer" "où la livre se porte bien, parce que plus personne n'en a". Et puis, il y a cette petite chanson où Strummer crie son soutien au peuple du Nicaragua (Washington Bullets).

Sorti en Angleterre quelques jours avant Noël, ce triple album a fait l'effet d'une bombe. Contrairement à la France, où il a reçu le grand prix de la rock critique, "Sandinista" a été rejeté et condamné par la presse spécialisée britannique. "Clash a trahi" ; "Clash fait du disco" ; "Clash, ce sont de bons petits fils d'ouvriers parvenus. Ils sont conformistes et ignorants" ; "Si vous voulez écouter de la musique facile allez écouter Clash"... Chacun y va de son couplet pour descendre ce groupe rock, un des plus intéressants depuis longtemps. Sans doute regrette-t-on le temps où Clash chantait "White riot" (émeute blanche), une chanson si provocante qu'ils l'ont retirée de leur répertoire pour ne pas donner prise au racisme.

Pourtant, c'est vrai, la musique des Clash a changée. "Ce n'est pas de notre faute si maintenant on sait jouer, expliquent-ils. De toute façon, nous n'avons pas envie de faire indéfiniment la même chose comme font les Ramones". "Quand j'entends des enregistrements de nos premiers concerts poursuit Strummer, je suis épouvanté. On dirait les aboiements d'un phoque hystérique accompagné par un bataillon de marteaux piqueurs". Le mouvement punk aurait pu se définir une ligne et s'y tenir sagement. Le rock est mort de n'avoir pas su s'adapter à une société nouvelle, le punk aurait pu suivre le même chemin, mais son but est de surprendre toujours et de malmenier les idées reçues. Cette idée aurait pu ne rester qu'une devise si quelques groupes, à la tête desquels se trouve Clash, n'avaient pas poursuivi la révolution punk des années 1975.

A cette époque, l'Angleterre est secouée par une crise comme jamais elle n'en a connue. Le chômage et la misère s'installent dans les quartiers populaires de Londres et des grandes villes. Le racisme et la violence sont les maîtres. En 1976, à Birmingham, aux élections locales, le National Front néo-fasciste devance le vieux parti libéral. La colère habite tous les visages et les jeunes rejettent cette société d'enfer. Sid Vicious et Johnny Rotten (rotten veut dire pourri) seront les pionniers de la révolution punk : ils créent les Sex Pistols, un groupe légendaire auquel une grande

masse de jeunes va s'identifier. Le groupe s'éteint trois ans plus tard mais déjà, une marée de jeunes désorientés, sans perspective d'avenir, se sont engagés dans l'aventure punk. La politique les a déçu et, sous prétexte d'apolitisme, ils reprennent les thèmes les plus conservateurs et les plus réactionnaires de la société anglaise.

La plupart des jeunes qui montent sur scène n'ont jamais tenu d'instrument de musique dans leurs mains. Ils se distinguent par leur intolérance et leur côté provocateur, utilisant même les insignes nazis. Ils sont acclamés par les Skinheads, jeunes nazillons au crâne rasé et chaussés de rangers, déambulant en bande dans les rues des villes. Leur slogan, "no future", (pas d'avenir) les amène à croire que tout est perdu d'avance et qu'il ne pourront jamais trouver de place dans la société. Alors, il faut tout casser, taper sur le premier bouc émissaire désigné : les Noirs.

Un violent espoir

Le chemin de la facilité tracé par les premiers pas du mouvement punk s'arrête à l'automne 76 avec la création de "Rock Against Racism" (R.A.R., Rock Contre le Racisme). Dans une période où les violences raciales font des ravages dans la communauté immigrée (principalement la jamaïcaine, indienne et pakistanaise), la création de cette association pouvait remettre en question l'engagement, souvent inconscient, des groupes punk.

L'itinéraire de Clash est intimement lié à celui de R.A.R. On le retrouve dès les origines du mouvement avec le "Tom Robinson Band", pour les groupes blancs et "Aswad", "Matumbi" et "Steel Pulse", pour les groupes noirs, dans les premiers concerts organisés sous le sigle antiraciste.

"A cette époque nous dit John Dennis, un responsable de R.A.R., les Clash s'identifiaient à la campagne antifasciste que nous menions, notamment contre les idées du National Front et du British Movement. Clash n'était pas un groupe très ancien, mais il était très populaire. Beaucoup de jeunes ont suivi le mouvement et adopté des positions anti-nazies".

Clash n'a jamais particulièrement fait de l'antiracisme sa préoccupation première mais sa démarche se retrouve dans celles des organisations antiracistes d'Outre-Manche.

La réussite et l'audience du premier carnaval organisé par R.A.R. à Victoria Park, en 1978, sont en grande partie dues à la présence des Clash.

PLEINS FE

C'est encore eux qui, en 1979, ont donné un concert au profit de la communauté de Southall, un quartier londonien où, à la suite d'une provocation du National Front, le 23 avril, la police avait chargé une manifestation de l'"Anti-Nazi League", faisant un mort et quarante blessés ; trois cents anti-nazis avaient été arrêtés au cours de cette manifestation et inculpés.

Sur le plan musical, Clash n'a jamais cherché à s'illustrer en pillant, comme beaucoup l'ont fait, la musique jamaïcaine, ce qui leur aurait été facile. Ils n'ont pas non plus cédé à la facilité dans laquelle nagent la plupart des groupes heavy-métal de renommée internationale comme Motorhead et Saxon, dont les textes au contenu sexiste n'ont d'égal que la médiocrité de la musique, et l'esprit fascinant des musiciens.

Clash est haï parce qu'il ne hurle pas avec les loups, comme Motorhead. Il est haï parce qu'il ne pense pas qu'à faire la fête, comme la plupart des groupes punk ou ska. Il est haï parce que sa musique n'a rien de comparable au bruit d'un boeing 747 au décollage.

Contrairement à de nombreux groupes, Clash masque un immense espoir en l'avenir derrière la violence de sa musique. Clash exhorte son public et pour cela, faire un maximum de bruit n'est pas forcément la meilleure solution.

Avec "Sandinista", Clash non seulement persiste mais réaffirme sa volonté de poursuivre sur la voie qu'il s'est tracée, sa volonté de garder espoir.

Est-ce parce que "Rude Boy", le film de David Mingay et Jack Hazan consacré à ce groupe, place la musique un peu



De gauche à droite : Joe, Mick, Nick Headen et Simon.

au second plan que Clash ne l'aime pas trop.

"Rude Boy" est un film dur, dès les premières images : une manifestation du National Front, protégée par la police, où les leaders fascistes investissent la population immigrée ; un punk, Ray, qui crache de dégoût du haut de son immeuble sur le passage du carrosse de la reine ; la manifestation antinazie de Southall pendant la charge de police.

Punk, skinhead, Clash évoluent dans un monde bien normalisé où toute marque d'originalité est considérée comme une agression. Les jeunes, ceux qui n'acceptent pas le rôle que leur impose la société, sont traqués par la police et la justice.

Les "rude boys" étaient ces paysans jamaïcains venus des collines à la ville pour chercher du travail et qui, dans les bidonvilles de Kingston, ont sombré dans la criminalité.

Aujourd'hui, en Angleterre, les "rude boys" sont les rebelles, noirs ou blancs, partagés entre le désespoir et la violence. Pour eux, la musique exprime la société qu'ils envisagent : un monde où Noirs et Blancs vivront sans guerre, sans haine, sans violence, sans exploitation.

Marc Mangin

GLOSSAIRE POUR PARAITRE DANS LE VENT

PUNK : Siouxié, une fille qui n'a jamais chanté, monte sur la scène. Cheveux oranges et verts, une épingle de nourrice dans la joue, costume rétro miteux, noir, avec une cravate en forme de limace. Elle est décidée à chanter jusqu'à ce que le public la sorte, elle et ses copains. Mais ce sont les musiciens qui se fatigueront les premiers... Le punk, c'est ça.

ROCKABILLY : Un rock puissant, utilisant les sons froids qui caractérisaient la musique des Shadows il y a 20 ans.

SKA : Ancêtre du reggae, joué à la Jamaïque au début des années 60. Cette musique rapide est aujourd'hui reprise par des groupes blancs britanniques, Madness, Specials, Selecter. Elle a perdu son

originalité et est adulée par les jeunes fascistes. Les musiciens du groupe Madness ont appartenu à des organisations d'extrême-droite.

SKINHEAD : Jeunes au crâne rasés qui déambulent en bandes violemment racistes. "Nous sommes la classe ouvrière. Nous sommes une nouvelle jeunesse. Nous sommes des Anglo-Saxons blancs protestants" déclare leur leader au Sunday Times.

HEAVY METAL : C'est le hard-rock (rock-fort hi ! hi ! hi !) version punk. La grosse artillerie.

COLD WAVE : la vague froide. Une musique qui a suivi le mouvement punk en se détachant de son caractère bruyant, hystérique, réactionnaire.

ELECTIONS 1981
gardez
toute votre liberté
en discernant mieux
les véritables enjeux



quotidien national d'information

vous apporte tous les jours des faits, des documents et des analyses qui ne trahissent pas votre confiance.

En politique, comme dans tous les autres domaines de l'actualité, vous aimerez vous appuyer sur la compétence, l'honnêteté et la liberté de ses informations.

Elections 1981
LA CROIX l'événement
va plus loin pour vous, avec la sortie de 2 remarquables éditions spéciales sur l'événement et ses véritables enjeux.

2 suppléments de 100 pages chacun, tout en couleur, avec des documents concrets et instructifs, étonnants et inédits.

Elections 1981
2 OFFRES EXCEPTIONNELLES
de LA CROIX l'événement :

- Un abonnement-découverte de 3 mois + les 2 éditions spéciales sur les élections : 75 F seulement !
- Les 2 éditions spéciales uniquement : 30 F

Choisissez et commandez avec le bon ci-dessous à adresser à :

LA CROIX-PROMOTION 3, rue Bayard, 75393 Paris cedex 08

M. _____

adresse _____

S'abonne 3 mois à LA CROIX, avec les 2 éditions spéciales "élections 81", au prix de 75 F.

Désire recevoir seulement les 2 éditions spéciales, "élections 81" au prix de 30 F. (Cochez votre choix)

Ci-joint _____ F par chèque bancaire ou postal (3 volets) à l'ordre de Bayard Presse

T 048 E 1 C 1 2 1 N 0 1 7 6

SELECTION

CINEMA

PALERMO
de Werner Schroeter (1980)

■ D'un village sicilien à l'univers urbain et allemand de la maison Volkswagen. Déracinement, exil intérieur et passage à l'acte. Schroeter, l'homme des chants sublimes et des palettes magiques, s'attaque au réel. Parfois grandiose, mais moins que d'habitude.

LES PARENTS DU DIMANCHE
de Janos Rozsa (1980)

■ A l'Est comme à l'Ouest, l'espoir n'inonde pas la vie des adolescents délinquants. La différence entre les deux mondes vient plutôt de la qualité de regard de ce cinéaste hongrois presque inconnu en France. Lucide et tendre. Décidément la Hongrie nous étonnera toujours.

LE SALON DE MUSIQUE
de Satyajit Ray (1958)

■ Un des premiers films réalisés par ce grand du cinéma indien qui sort enfin en salle. A travers le destin tragique d'un vieil aristocrate passionné de musique, la vision royale d'un monde qui change. Un joyau de l'écran.

J.-L. M.

CINEMA DU REEL
Festival de films ethnographiques et sociologiques, 4 au 12 avril 1981, à la Bibliothèque Publique d'Information de Beaubourg, Paris.



M.S. 2

■ A travers des films de cinéma direct, des films-dossiers ou des reportages, le festival privilégie les documents qui portent un regard différent sur la réalité et laissent une large place à l'expérience et à la réalité venue de l'homme.

OUT OF THE BLUE
film de Dennis Hopper (1981)
avec Linda Manz et Dennis Hopper

■ Une famille brisée par un stupide accident de camion, la nostalgie des années Elvis, la musique obsédante de Neil Young, la "solution" punk, l'errance — qui se transforme en destin — d'une adolescente des années 80. L'image somptueuse d'une Amérique désespérée. C'est le 3^e film du réalisateur d'Easy Rider.

LES MARGINAUX
film de Mrinal Sene

■ Un homme et son fils tentent de vivre comme des marginaux en Inde du Sud. Le film est en dialecte télugu. Il s'agit d'un inédit du réalisateur Mrinal Sene, qui a reçu le prix spécial du jury de Berlin 1981 pour son film Anatomie d'une famine.

JAM DOWN
film français de Emmanuel Bonn

■ Jam Down se veut être un film sur la Jamaïque et le Reggae. Malheureusement, à vouloir embrasser dans le même film un sujet aussi vaste, Emmanuel Bonn a fait un documentaire très superficiel. La différence entre les deux groupes autour desquels a été tourné le film : Toots and the Maytals et Congo illustrent la complexité et l'ampleur du problème soulevé. Mieux vaut lire le livre "Reggae pur sang".

LILI MARLEEN
film de Rainer Werner Fassbinder
avec Hanna Schygulla, Giancarlo Giannini et Mel Ferrer

■ Née en 1915, la chanson Lili Marleen connaît son heure de gloire en 1941, diffusée par Radio Belgrade tous les soirs à 21 h 57 très précises. Chaque soir, sur le Front, les soldats allemands, et l'ennemi, écoutent en silence la chanson triste, et la voix rauque de Lale Andersen. La chanson est traduite en plus de 50 langues.

A travers une histoire d'amour ratée, Fassbinder pose la question suivante : "A-t-on le droit de faire une carrière pour survivre, dans un régime tel que le Troisième Reich ?" On retrouve dans le film la beauté des images de Despair, et les accents mélodramatiques des premiers films, le Marchand des 4 saisons, ou Tous les autres s'appellent Ali, avec en plus la maturité de Maria Braun.

LOLITA
film de Stanley Kubrik (1962)
avec Sue Lyon, James Mason et Peter Sellers

■ Comment la passion d'un écrivain d'âge mûr pour une nymphette ne peut qu'être maudite et les entraîner tous deux vers les abîmes de la folie, de la déchéance et de la mort. On ne détourne pas impunément les tabous. Le film date de 1962. Il avait reçu à l'époque des critiques réservées. Une nouvelle vision du film, après 20 ans, nous prouve qu'il s'agit d'une œuvre véritable.



Out of the blue

THEATRE

TETES RONDES ET TETES POINTUES
de Brecht, par le Théâtre de l'Atelier de Bruxelles, mise en scène Philippe Van Kessel.

■ Comment détourner l'attention en suscitant la haine raciale. Un vieux truc qui marche encore. TEP (797.96.96) du 21 avril au 30 mai.

ET CRIC ET CRAC
Contes, légendes et proverbes des Antilles, mise en scène de Benjamin Jules Rosette.

■ Une veillée funéraire, l'imaginaire dans la tradition et naturellement la voix des ancêtres. Théâtre Noir (797.85.14) jusqu'au 15 avril.

LA CERISAIE
de Tchekhov
par Peter Brook

■ Un texte russe beau comme un jour, universel et sans ride. Une nouvelle adaptation de Jean-Claude Carrière et Michel Piccoli qui fait sa rentrée au théâtre. Bouffes du Nord (239.34.50) jusqu'à mai au moins.

CONCERTS

■ Jeudi 23 avril : musique japonaise du 19^e siècle et contemporaine avec le groupe des quatre pour koto, shamisen et shakuhachi, un violoncelle et une voix de soprano. Salle Gaveau, 45 rue de La Boétie, Paris 8^e, 20 h 30. Organisé par Radio-France. Tél.: 224.26.16.

■ A partir du 23 avril et pendant un mois, à 21 h, le Théâtre



La cerisaie

BERNARD

SELECTION

Moderne présentera "Le Chant du peuple juif assassiné", montage poétique et musical réalisé par Eve Griliquez, avec Robert Darame (récitant), Ezra Bouskela (arrangeur et guitariste), Pierre Mortarelli (basse), Thierry Brodard (violon) et surtout Talila qui chantera en yidish de nombreux textes inédits, écrits notamment dans le ghetto de Vilno. Rens. tél. : 874.94.28. Ce spectacle sera retransmis sur France Culture le 15 avril de 20 h à 22 h 30.

■ A partir du 26 avril (et jusqu'au 15 mai) : **Festival international de la culture juive**. Débats, musique, théâtre, chants. Cartoucherie de Vincennes, Atelier du Chaudron (328.97.04).

DISQUES

MONDO BONGO
The Bootown Rats
Phonogram 6359042

■ Les anciens punk de Dublin ont fait, avec ce disque, le premier sous le nom de "Bootown Rats", un travail étonnant sur les percussions et les rythmes. C'est un mélange de cultures que l'on prend plaisir à écouter.

BIDON
François Béranger
(l'Escargot)

■ Un disque qui ne dépareille pas d'avec l'ensemble de la production Béranger. Chaque disque apporte sa part d'originalité. Sur celui-ci, en plus de la chanson sur

Copernic, il faut absolument écouter "Article sans suite". Un monument.

LOW LIGHT BLUES

Philadelphia
Jerry Ricks et Oscar Klein
L + R Records SFPP LS 42007

■ Deux prodigieux guitaristes, un blanc et un noir, qui savent utiliser toutes les possibilités de leurs guitares. Dans un jeu qui sait mêler la violence à la passion.

Chez OCORA
Syrie n° 1,
les Muezzins de
la mosquée d'Alep
(distribution Musidisc)

■ Des voix à vous faire devenir musulman (558.567). Le troisième volume consacré au Japon. Après la musique instrumentale (biwa, shakuhachi), le Shōmyō, voici le Gagaku, de style raffiné à la fois rituel et profane (558.551).

Turquie volume 1

■ Un formidable instrumentiste, Talip Ozkan, spécialiste des luths à long manche (558.561).

Chez DOM
La Crue du Nil

■ L'Égyptien Hussein El Masry chante et joue du luth. Un original chemin entre Orient et Occident (D 40.007).

Chez ARION
Les Percussions
du Ghana

par Mustapha Tettey Addy.

■ Tambours, cloches, calebasses et gongs enregistrés au 6^e Fes-

tival de Rennes en 1979 (ARN 33.574).

Au Chant du Monde

■ Dans la collection du CNRS dirigée par Gilbert Rouget, les deux derniers titres consacrés à l'Inde, **musique tribale du Bastar** (LDX 74736) et au Tchad, **musique du Tibesti** (LDX 75722).

EXPOSITIONS

ROBERT MALAVAL

■ Un hommage à ce "vagabond céleste" du monde de l'art qu'était Robert Malaval. Quelques œuvres pour mémoire d'un itinéraire singulier en marge des modes et des tendances, et une apothéose, les toiles réalisées en juin dernier à la Maison des Arts de Créteil. Sur fond de musique rock et face au public, chaque jour dans un lancé de paillettes, l'improvisation superbe et douloureuse d'un artiste qui disait peu de temps avant de se suicider : "Vouloir tout saisir est un vertige terrible." (ARC, 11, av. du Président-Wilson.)

COLOMBIE,
UN AUTRE REGARD
de Ignacio Gomez-Pulido

■ Toutes les photos, soixante au total, ont été réalisées en 1979. Elles nous montrent la Colombie des Hauts-plateaux, les boutiques populaires, la vie quotidienne du sud démuné. Et cette attente en forme d'espoir, partout. FNAC-Etoile, 26 avenue de Wagram, Paris 8^e. Jusqu'au 14 avril.

LIVRES

UNE JEUNESSE
par Patrick Modiano
Ed. Gallimard

■ Des histoires qui montent du

sol "comme des buées", des héros qui vacillent dans le mystère des rues. Le temps qui passe... Paris... La ritournelle des désirs...
Bref, Modiano : un écrivain.

NEDJMA
par Kateb Yacine
Points

■ Encore l'Algérie. Brûlante et déchirée, l'Algérie rebelle des matins du refus. L'Algérie algérienne de Kateb Yacine et du "Polygone étoilé"...

L'EXIGENCE
DE LA LIBERTE

par Sean Mac Bride
Ed. Stock

■ Prix Nobel de la Paix et fondateur d'Amnesty International, Sean Mac Bride nous explique pourquoi il s'est battu toute sa vie, des prisons de Dublin au drame des boat-people. Des mots pudiques, l'énergie de l'espoir : il faut lire ces mémoires admirables et tranquilles.

QUI EST GOY ?

par Bernard Chouraqui
Ed. Albin Michel

■ A bas la culture qui perpétue les différences et vive la Révélation Messianique ! clame Bernard Chouraqui dans un style qu'il revendique lui-même comme prophétique... C'est très exalté, un peu fouilli, mais pas très neuf. En gros, il y a en chacun de nous, Juif ou pas, la tentation de la liberté et c'est la judéité. Et puis, une "passion servile" : c'est la "goyité". Tout ira mieux quand les hommes apprendront à respecter le Juif qui dort en eux. Mais pourquoi donc ériger la judéité en valeur suprême ? A moins que Choura-

qui, comme Schmuël Trigano, ne joue les kabbalistes des temps modernes. Dans ce cas il faut citer ses sources.

LA VIE
QUOTIDIENNE
D'UN APPELÉ
EN ALGERIE
par Luc Fredebon
Eddibor

■ "C'est pas marrant, quand on est de Brest, d'avoir vingt ans dans les Aurès"... Vous vous souvenez du film de René Vautier et de sa petite chanson triste ? Et bien là, c'est écrit noir sur blanc : l'atroce absurdité des combats dans lesquels on n'a rien à faire.

L'AFRICAIN
DU GROENLAND
Ed. Flammarion

■ Un Noir va se balader du côté du Pôle pour retrouver "le chaînon manquant" et saluer ces autres colonisés : les Esquimaux. Comme il ne se prétend pas ethnologue, ça donne un récit de voyage assez frais (on est sur la banquise) et relativement surréaliste : quels liens peuvent bien unir l'Africain et l'homme des igloos ? Cette fois-ci on est vraiment — comme dirait Chouraqui — "au-delà de la différence"...

MILLE MILLER
par Clément Lépido
Ed. Ramsay

■ L'un des plus fraternels romanciers français d'aujourd'hui nous dit, en un alerte pamphlet, la dette qu'il ressent pour Henry Miller, un des écrivains qui ont le plus fait dans les années 50 dans le sens de la libération de tabous sociaux sclérosants et qui l'ont poussé à écrire,

lui l'enfant de Belleville qui n'avait jamais manié la plume. Tonifiant comme du Miller... et du Lépidis.

SUCRE AMER
Esclaves d'aujourd'hui
dans les Caraïbes
par M. Lemoine
Ed. Encre

■ La traite des esclaves existe encore, plus de cent ans après la guerre de Sécession, sur le continent américain, où le dictateur d'Haïti, Duvalier junior, vend à ses voisins de République Dominicaine, des milliers de ses administrés, pour leurs plantations sucrières, dans des conditions d'exploitation épouvantables : un témoignage révoltant !

LES CONTRE-ORIENT
par J.-P. Charnay
Ed. Sindbad

■ En se basant sur une très grande culture, avec sérénité aussi, l'auteur, professeur à la Sorbonne, démonte les mécanismes de la perception des Orientaux par les Occidentaux, en particulier à la lumière de grands événements contemporains : Algérie, Suez, Israël, le pétrole, Khomeiny, etc. Un essai qui donne à réfléchir.

MEURTRE
AU MARCHÉ
DES FORGERONS
par Yachar Kémal, roman
Ed. Gallimard

■ Le plus grand romancier turc vivant voit ici son septième roman traduit en français, où les légendes épiques et populaires des nomades turkmènes rejoignent l'histoire de la Turquie contemporaine naissante. On est tenu en haleine tout au long de ce

récit lyrique où amours et vengeances se consomment dans une nature qui est également un des "presonnages" du livre.

LA DANSE SACRALE
par Alejo Carpentier, roman
Ed. Gallimard

■ Mort l'an dernier à Paris, le grand romancier cubain n'a pas vu la publication de son dernier roman : "La Danse Sacrale", véritable hymne à la fusion des cultures et des peuples, ici matérialisée par les amours d'une danseuse russe et d'un écrivain cubain, ancien des Brigades internationales, sur le fond de la dictature finissante de Battista.

LE CHOIX DE SOPHIE
par William Styron, roman
Ed. Gallimard

■ Une jeune femme rescapée d'Auschwitz rencontre à New York un jeune écrivain sudiste fraîchement débarqué dans la métropole. L'histoire, celle de l'Holocauste, se mêle avec l'autobiographie de l'écrivain, avec pour fil conducteur le Mal irrémédiable, dont le remords "englobe l'Ancien et le Nouveau Monde, Noirs et Blancs, Juifs et Gentils, l'humanité tout entière".

REGGAE PUR SANG
par Stephen Davis et Peter Simon
Traduction de Hélène Lee
Ed. Albin Michel

■ On attendait avec impatience le premier livre en français sur le reggae. Il est arrivé et comble un vide qui se faisait de plus en plus pesant. Document ponctué d'interview et de rappels historiques, ce livre est une encyclopédie en un volume, indispensable pour comprendre le phénomène Reggae.

FESTIVAL

RENNES 22-20 AVRIL
Le 8^e Festival
des Arts traditionnels

■ Chaque année, Françoise Gründ et Chérif Khaznadar parcourent le monde à la recherche d'expressions culturelles, musicales, vocales, instrumentales et rituelles encore vivantes. Pendant huit jours, la Maison de la Culture de Rennes propose le fruit de ces voyages. Une rencontre plus que des spectacles.

Cette année, forte participation des pays d'Islam avec quatre groupes représentant la tradition soufi (Derviches Tourneurs de Turquie, Confrérie Shazili d'Égypte et une autre de Sarajevo en Yougoslavie, les frères Sabri du Pakistan pour le style Qawwali) et aussi un grand ensemble musical classique de Tunisie, la Rachidia, un groupe de chanteurs et musiciens arabo-andalous de Fès et le joueur de luth afghan Issa Kassimi. D'Afrique viendront les tambours du Burundi, le Malien Kouyate Arfan, joueur de kora et le Ghanéen Papa Oyeah Makensie. L'Asie sera représentée par la chanteuse turque Toulai, le joueur de saz kurde Temo, des groupes de Mongolie et du Japon, un opéra populaire tibétain. L'Amérique Latine n'aura pour seule voix que la chanteuse bolivienne Luzmila Carpio. Une exposition ("La maison dans la société musulmane"), un colloque ("La société dans le monde arabe contemporain") et des animations (accordéonistes tziganes, joueurs de limonaires, clowns, saltimbanques et danseurs argentins) compléteront la manifestation. Maison de la Culture de Rennes, 1 rue St-Hélier. Tél. : 16.99.79.26.26.



REFLEXION



P. P. GRASSÉ

Un livre important du professeur Pierre-Paul Grassé remet en cause la forme darwinienne de l'évolution. Elle serait, selon lui, à la base des déviations racistes que diffuse aujourd'hui la "nouvelle-droite" et la sociobiologie américaine. Pierre-André Taguieff s'est entretenu avec l'éminent scientifique.

FAUT-IL TUER DARWIN ?

Pierre-Paul Grassé n'est pas le premier venu dans l'arène où s'affrontent mythes, idéologies et sciences. Il a depuis longtemps pris la peine d'intervenir en tant que scientifique dans les controverses sur le phénomène de l'évolution. Zoologue et paléontologue dont les premiers travaux remontent à 1921, éminent chercheur, P.-P. Grassé a récemment décidé d'attaquer l'une des dernières impostures scientifiques* : la sociobiologie américaine, selon laquelle vivre serait lutter pour transmettre ses gènes(1), ou ceux de ses proches.

Le professeur Grassé récuse la trompeuse présentation, aux couleurs de la science et des vérités démontrées, d'une théorie dont l'essentiel relève d'a priori intéressés, et dont le moindre n'est certes pas la justification de l'impitoyable "lutte pour la vie". Afin de démontrer le mécanisme de l'imposture, P.-P. Grassé procède généalogiquement, nous permettant de ressaisir dans l'histoire de ses pervers usages politiques la doctrine darwinienne(2). C'est ainsi qu'est passée en revue la bioanthropologie nazie et qu'est montrée toute l'importance, dans la genèse des représentations racistes, d'un Vacher de Lapouge, l'un des grands initiateurs du darwinisme social(3) à la fin du 19^e siècle. Mais c'est avec la sociobiologie d'origine américaine, dont l'acte de fondation date de 1975 (E. O. Wilson : "Sociobiology. The new synthesis"), que P.-P. Grassé croise le plus précisément le fer. Il en attaque la thèse centrale selon laquelle tous les caractères du comportement individuel ou social seraient contrôlés par des gènes, chez les animaux comme chez l'homme.



Darwin vu par ses ennemis

Dévoilant les postulats néo-darwiniens, aujourd'hui périmés, sur lesquels se fonde la sociobiologie, il en débusque et en réfute méthodiquement les erreurs, en dissipe les illusions, en anéantit les prétentions scientifiquement "totalitaires", en dénonce enfin les tendances racistes latentes. Suggérer que la xénophobie a des bases génétiques, comme le fait Wilson après quelques autres, c'est contribuer à naturaliser et normaliser le racisme. P.-P. Grassé démontre précisément que les sciences du vivant ne sauraient fournir un cadre justificatif à la réduction de l'évolution aux seules performances des gènes. Elles ne sauraient donc sans abus légitimer une quelconque biocratie. La science n'est pas pour autant mise en

cause. Bien au contraire, P.-P. Grassé la remet à sa vraie place, à la fois humble et noble, débarassée enfin de ses détournements politiques qui nous en troublaient la vue. La partie critique de l'ouvrage se résume en l'affirmation que "la doctrine sociobiologique (...) rappelle, à s'y méprendre, la base théorique du national-socialisme" (p. 12). Les leçons de l'histoire conduisent P.-P. Grassé à en appeler à une éthique de la responsabilité, car la science divinisée dégénère en scientisme dominateur prétendant régenter les moindres recoins de nos vies. La "morale du gène" n'est qu'une mystification de plus. Ni la morale, ni la politique ne sauraient, sans conduire à la catastrophe, être confondues avec la science érigée en dogme. Et si la science "n'a pas le pouvoir de résoudre nos inquiétudes spirituelles" (p. 314), si la recherche du bonheur n'est pas de son domaine, elle doit non seulement laisser toute sa place à la morale, à une réflexion ouverte sur la manière de conduire notre existence en lui donnant un sens, mais encore trouver ses fins en elle, jusqu'à en devenir la "servante dévouée". L'avenir de l'humanité, énonce P.-P. Grassé "dépend largement de la façon dont les savants prendront conscience de leurs responsabilités, qui sont immenses" (p. 315).

* P.-P. Grassé : "L'homme en accusation - de la biologie à la politique", Albin-Michel, 1980.
(1) Le gène est l'unité de reproduction d'un ou plusieurs caractères dans le mécanisme de l'hérédité.
(2) Dans l'"Origine des espèces" (1859), Darwin propose d'expliquer l'évolution par la lutte pour la vie et la sélection naturelle. L'hypothèse de base en est que seuls "les plus aptes" survivent. Il ne peut y avoir d'évolution sans sélection.
(3) Dans "Les sélections sociales" (1896), Vacher de Lapouge applique à la vie sociale les idées darwiniennes de lutte pour l'existence et de sélection des "meilleurs". La pauvreté, par exemple, est expliquée par la "médiosité" en général des pauvres, définis comme "antisociaux". Dans "L'aryen" (1899), il développe l'idée de la supériorité absolue de la prétendue race "aryenne", ou "indo-européenne".

P.-A. T. — Vous contestez la scientificité du darwinisme...

P. GRASSÉ — La vérité en science s'établit par la suppression de la discussion. Dès qu'un fait est établi, on ne le discute plus. Prenez les lois de la lumière, la formation des images, la résistivité, les lois de la digestion : on ne les discute pas, elles sont établies une fois pour toutes. Tandis qu'on continue à discuter le darwinisme, parce qu'il n'apporte par la preuve de l'évolution par les systèmes qu'il met en avant. Il y a un désaccord entre la théorie et la réalité. Ce que je reproche au darwinisme, c'est essentiellement d'affirmer qu'il ne saurait y avoir d'évolutionnisme en dehors de lui. C'est là le péché contre l'esprit.

P.-A. T. — Ce qui m'étonne, c'est de n'avoir jamais lu que sous votre plume une attaque scientifique et historique aussi précise et aussi décisive, à mon sens, de l'idéologie darwinienne. Comment se fait-il que vous soyez l'un des rares savants à oser attaquer le darwinisme dans ses principes mêmes ?

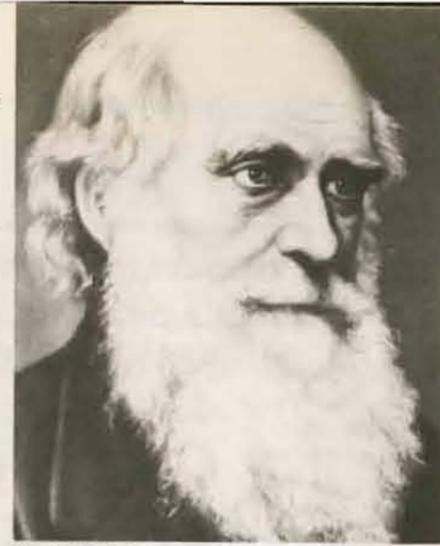
P. GRASSÉ — Les adversaires américains de la sociobiologie attaquent les sociobiologistes sans mettre en cause leurs principes. Ils ne gênent pas beaucoup Wilson et compagnie. Car ils en admettent les principes, tout en refusant certaines conséquences. Il y a là un manque de logique.

P.-A. T. — Ce sont là des polémiques internes au darwinisme.

P. GRASSÉ — Tout à fait. Lewontin, qui est certainement parmi les adversaires les plus acharnés de la sociobiologie aux Etats-Unis, est un élève de Dobzansky et de Mayr. Par conséquent, il est un darwinien pur. Il discute, bien entendu. Il est prêt à admettre qu'il puisse y avoir des évolutions sans sélection, à la suite du Japonais Kimura. Mais c'est la limite. Ce qui le choque, ce sont, d'une part, les tendances racistes découlant de l'idéologie sociobiologique et, d'autre part, la perte de la liberté, puisqu'au fond nous ne serions que des automates.

P.-A. T. — Ce qui fait défaut, c'est une pensée fine des limites, un repérage précis des niveaux...

P. GRASSÉ — Si les gènes nous commandaient, nous ne serions pas ici en train de discuter. L'erreur vient aussi du fait que les fondateurs de ces idéologies ont considéré des animaux dont le comportement est très automatique et en ont immédiatement fait l'extrapolation à l'homme, sans sourciller. Il y a par ailleurs un autre essai, du côté des singes.



Charles Darwin

Aujourd'hui, on veut faire des singes, à 99,5 %, les homologues de l'homme. Mais seule compte l'organisation cérébrale... Prenez le cerveau : c'est un véritable univers avec ses 14 milliards de cellules, chacune ayant 1 000, 2 000, 3 000 postes de communication avec les voisines. C'est l'infini. En apparaissant, le cerveau humain a donné une conscience au cosmos. Rappelez-vous le mot d'Einstein : "Ce qu'il y a d'incompréhensible dans l'univers, c'est qu'il soit compréhensible." Et cela est merveilleux. Mais n'est-il pas plus merveilleux encore qu'il y ait un organe pour le comprendre ? Voilà la différence irréductible, et la vraie noblesse de l'homme.

P.-A. T. — Dans votre ouvrage, vous vous attaquez notamment à la base idéologique de la sociobiologie, le néo-darwinisme, cette synthèse, opérée au début de notre siècle, de la théorie de l'évolution pensée en termes de sélection naturelle (Darwin) et de la science de l'hérédité fondée par G. Mendel.

P. GRASSÉ — On peut définir suffisamment le darwinisme par la simple formule : des variations innées, choisies et triées par la sélection naturelle. Le néo-darwinisme a repris tout cela. Mais il a subi une double influence. D'abord celle de Weissmann, qui a soutenu que le milieu n'avait aucune action sur l'organisme. Seules comptent les cellules germinales. Toute variation est interne. Le premier panneau du néo-darwinisme est donc le rejet de toute autre influence du milieu dans l'évolution que celle issue, précisément, de la sélection naturelle. Le second panneau a été peint par un botaniste hollandais, De Vries. Il a découvert les mutations, les variations brusques de l'être vivant qui frappent, nous le savons aujourd'hui, notre patrimoine génétique. Donc des variations dues au hasard, et qui sont triées par la sélection. C'est tout, voilà le système. Et on l'applique alors à tout.

P.-A. T. — Passons maintenant à la première filiation : celle du darwinisme social et de la bio-anthropologie nazie. Vous avez montré toute l'importance de

R. VIOLLET

cette synthèse doctrinale apparue entre 1885 et 1900, autour des Vacher de Lapouge et G. Le Bon en France, ou O. Ammon en Allemagne. L'essentiel n'est-il pas dans le passage abusif de la sélection naturelle aux "sélections sociales" ? Et le glissement n'était-il pas prévisible ?

P. GRASSÉ — C'est Vacher de Lapouge qui a tout concrétisé. Un homme très remarquable, doté d'une étonnante capacité de travail. Vous savez, j'ai été absolument stupéfié par l'abondance de la littérature allemande sur ces sujets. Ceux qui disent : "Hitler est un pauvre type" ont peut-être raison mais, derrière lui, quel support idéologique !

P.-A. T. — Il faut donc prendre au sérieux l'agitation idéologique, mélangeant mythes et sciences, qui a permis la prise du pouvoir par Hitler...

P. GRASSÉ — Si vous ne prenez pas au sérieux de telles idéologies, alors ne vous occupez pas de la sociobiologie. Car les courants de pensée sont identiques : dans un cas, avec le nazisme, vous avez eu le darwinisme pur. Aujourd'hui c'est le néo-darwinisme.

P.-A. T. — Vous avez montré que le modèle socio-politique du nazisme s'était trouvé fort bien exposé par l'entomologiste Karl Escherich en 1934...

P. GRASSÉ — Ils nous donnent pour modèle les fourmis. La grande idée d'Escherich et des nazis, c'est qu'il s'agissait d'une société ultra-évoluée. Elle aurait atteint à la perfection. Et la perfection, pour eux, c'est l'effacement total de l'individu devant le social.

P.-A. T. — L'idée de préserver les "bons" gènes n'est-elle pas une nouvelle version, certes moins brutale, de l'idée de préserver la "pureté" de la race supérieure ?

P. GRASSÉ — C'est la même chose. Il n'y a aucun doute. C'est une des choses qui m'ont le plus hérisé. Ceux qui sont à la recherche d'un bon "génotype"(4), ipso facto, retombent dans le racisme. C'est inévitable. Je ne sais pas si Wilson, qui me paraît un honnête homme, a prévu cela. Mais c'est inclus dans son système. L'application y conduira. Les lois allemandes sur la protection de la race, les premières datant de 1935, c'était cela. C'est pourquoi je suis pour un contrôle universel, par la communauté scientifique, des applications de la science.

(4) Ensemble des gènes que contient un organisme et dont dépendent ses propriétés héréditaires.

HISTOIRE

Jean Ignace, né esclave à la Guadeloupe, prend au mot l'idéal de liberté qui bouleverse la France de 1789. Lorsque Napoléon veut rétablir l'esclavage, Ignace se bat...

L'ESCLAVE QUI DÉFIA L'EMPEREUR

Jean Ignace esclave à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) a 20 ans. Il exerce le métier de charpentier au contentement de ses maîtres. Mais déjà boue dans ses veines la colère devant le traitement insupportable que subissent ses frères. Quelques colons tiennent en servitude l'immense majorité de la population de l'île. Régulièrement arrivent de nouveaux chargements de "bois d'ébène" que l'on débarque sur le port et que l'on vend au marché comme des meubles.

dans les colonies et accorde le droit de citoyenneté aux anciens esclaves. Fureur dans les habitations des grands colons. Mais ceux-ci n'avaient pas attendu cette "pénible" extrémité et un plan était déjà au point pour livrer l'île aux Anglais. Le 11 avril 1794, après s'être emparés de la Martinique et de Sainte-Lucie, les Britanniques débarquent en Guadeloupe et s'en rendent maîtres.



Les "nègres marrons", qui ont fuit l'esclavage, organisent le maquis.

Malheur à celui ou à celle qui, s'étant échappé, retombe entre les mains du maître. Les châtiments sont horribles : fouet, mains ou pieds coupés, parfois la mort. L'esclave se lève au soleil levant et le travail ne cesse qu'à la nuit. Il doit supporter toutes les fantaisies de son propriétaire. Une mortalité très forte due à l'usure rapide des hommes déchaîne la traite sur les côtes africaines.

Mais Jean Ignace a 20 ans et les nouvelles de France apportent, dans la colonie, un vent nouveau. On est en 1789. Les Parisiens ont pris la Bastille au cri de "Liberté".

Dès cette époque, Ignace décide de rompre à jamais avec l'esclavage. Il s'enfuit de Pointe-à-Pitre et se retire dans la forêt tropicale où vivent déjà d'autres "nègres marrons" puisque c'est ainsi qu'on nomme ceux qui ont abandonné la servitude.

Vie de traque. Les colons craignent avant tout le mauvais exemple qui pourrait donner espoir à leurs esclaves et embrasser l'île. Mais Ignace s'emploie à former, avec d'autres "marrons", une petite troupe disciplinée et hardie qui, contrainte alors à la défensive, s'avèrera plus tard un bataillon héroïque dans la lutte contre les esclavagistes.

Le 4 février 1794, à Paris, la Convention abolit l'esclavage

La Convention dépêche alors Victor Hugues avec une petite troupe pour reprendre l'île et y faire appliquer la loi d'abolition de l'esclavage.

1795. Ignace se joint, avec ses hommes désormais libres, aux forces républicaines. Malgré l'image d'homme brutal, grossier et impitoyable qu'en ont donné ses ennemis, Ignace attire suffisamment la sympathie de Victor Hugues pour se faire remettre ses brevets d'officier. Il combat héroïquement pour empêcher que lui-même et ses enfants ne retombent dans l'esclavage, animé par une solidarité sans faille avec ses frères d'infortune.

Quatre mois seulement après l'arrivée d'Hugues, les Anglais sont chassés. Une période d'intense fermentation révolutionnaire commence pour la Guadeloupe.

L'évolution de la situation française n'est en effet pas favorable aux esclaves libérés. Le 18 brumaire et la prise du pouvoir par Bonaparte sont le signal de la reprise en main. Mais le goût de la liberté est fort. Le 26 octobre 1801, lassés par les exactions du représentant consulaire, le capitaine-général Lacrosse, les officiers noirs prennent le pouvoir sous la pression de la population, destituent Lacrosse et nomment un Conseil Provisoire de Gouvernement.

Ils en confient la direction au général Pélage, le plus gradé d'entre-eux, un mulâtre de la Martinique qui avait gagné ses épaulettes dans la guerre contre les Anglais puis avait servi en France avant de revenir aux Antilles comme aide de camp des représentants du Directoire.

Bonaparte, qui envisage vraisemblablement déjà le rétablissement de l'esclavage, ne l'entend pas de cette oreille et lance une importante expédition militaire pour mater la révolte. La direction en est confiée au général Richepance, héros de Hohenlinden.

Le 6 mai 1802, il arrive avec 3 500 hommes à Pointe-à-Pitre dont il se rend maître sans grande difficulté. En fait, Pélage n'est pas prêt à combattre. Son "loyalisme" de militaire français qui a fait dire qu'il aurait remis "le gouvernement au premier caporal envoyé de France" permet à Richepance de désarmer une bonne partie de la garnison sans coup férir. Pélage a en effet accepté de s'embarquer sur les navires de l'escadre avec ses soldats qui sont immédiatement désarmés et mis aux arrêts. Richepance ne cache pas son intention de "ramener les nègres là d'où ils n'auraient jamais dû sortir." Ignace, aguerrri par son expérience, voit tout de suite le piège. Il refuse de se soumettre aux ordres suicidaires de Pélage et avec la prompté résolution qui le caractérise, décide d'être le premier "rebelle" sur la route de Richepance.

Il a tout de suite compris la nature de l'expédition française. Avec quelques officiers et une poignée de soldats, il prend à nouveau le maquis.

A Basse-Terre, arrondissement dirigé par l'officier martiniquais Delgrès, les nouvelles viennent de parvenir. Delgrès adresse une proclamation à la population de la ville l'appelant à "vivre libre ou mourir". C'est le début d'une des premières résistances armées dans une colonie française.

Du 9 mai 1802 au 28 du même mois, tout le pays est embrasé par la guerre pour la liberté. Le 10 mai, Richepance débarque à Baillif, petite commune au Sud de Basse-Terre. On envoie ce pauvre Pélage pour convaincre Delgrès de "renoncer à sa folie". Peine perdue. Durant dix jours, un combat acharné va opposer la population de Basse-Terre, conduite par Delgrès et Ignace qui l'a rejoint, aux soldats de Napoléon. Au prix de pertes énormes, Richepance réussit, au bout de trois jours, à contrôler la moitié de la ville. L'historien Lacour note : "Encore une victoire semblable et Richepance aurait été contraint de rembarquer les restes de sa division décimée."

Stupéfait et inquiet devant la puissance de la Résistance, Richepance décide alors de jouer sa dernière cartouche. Il prend le risque d'utiliser dans la bataille Pélage et ses troupes. Une fois de plus, Pélage accepte de jouer ce triste rôle. Le 18 mai, à la tête de ses troupes noires, il lance une vigoureuse offensive contre le fort Saint-Charles où se sont retranchés les hommes de Delgrès et d'Ignace.

L'effet psychologique recherché est atteint. Cernés de toute part, trahis par leurs frères, les deux officiers rebelles décident d'abandonner la place et de porter le combat à l'intérieur. Delgrès se rend au Matouba tandis qu'Ignace décide de revenir sur Pointe-à-Pitre.

Le plan de l'ancien esclave est simple et audacieux. Il veut soulever tout ce que cette partie du pays compte d'hommes décidés, rejoindre la Grande-Terre, y organiser la guérilla contre les forces d'occupation puis porter la lutte sur l'ensemble du pays.

L'expérience terrible de l'esclavage et du maquis donnent incontestablement à Ignace une détermination particulière. Richepance voit le danger. Immédiatement, il lance une troupe à la poursuite, sous les ordres de Pélage et du général Gobert.

L'enthousiasme et l'efficacité d'Ignace lui permettent de gagner assez rapidement la commune des Abymes. Sa troupe s'est renforcée d'hommes qui se sont joints à lui durant la route.

Malheureusement, Ignace hésite devant les portes de Pointe-à-Pitre. Il donne ainsi le temps à Pélage de l'y devancer, d'y organiser des milices bourgeoises et de rassembler les soldats qui étaient restés dans la ville. Il n'y a plus grand chose à faire. La troupe des rebelles s'empare du fort de Braimbidge. La position est bonne. Malheureusement, une mauvaise surprise attend Ignace. Il découvre, consterné, que le fort est vide d'armes et de munitions.

Il est néanmoins décidé à vendre chèrement sa vie. Il fait hisser un immense drapeau rouge qui galvanise ses hommes. Le 25 mai au matin, Pélage lance l'assaut. 12 heures de fureur et de sang. 12 heures héroïques pendant lesquelles Ignace est partout à la fois, encourageant ses hommes, reconfortant les blessés. Mais le combat est trop inégal. Avec les renforts de Gobert et de ses soldats, Pélage investit la redoute. Pas de quartier. Les rebelles, sans munitions, sont massacrés sans pitié. Ignace qui a combattu comme un lion jusqu'au dernier moment crie aux soldats qui l'entourent et qui vont s'emparer de lui : "Vous n'aurez pas l'honneur de me prendre la vie". Il a gardé une balle, une seule, pour que le vœu qu'il a fait de ne plus connaître la servitude s'accom-



4 février 1794, à Paris, la Convention abolit l'esclavage.

plisse. Il se fait sauter la cervelle.

Trois jours plus tard, le 28 mai 1802, une formidable explosion répercutée de morne en morne, ébranle toute la Guadeloupe. Delgrès a mis fin à la résistance en se faisant sauter sur ses poudres avec 300 de ses compagnons.

Le 20 mai 1802, pendant que ces événements tragiques embrasent la petite île caraïbe, à Paris, le Corps Législatif prend une loi qui édicte :

"Article 1^{er} — Dans les colonies restituées à la France en exécution du traité d'Amiens du 6 Germinal an X, l'esclavage sera maintenu conformément aux lois et décrets antérieurs à 1789.

Article 2 — La traite des Noirs et leur importation ; les dites colonies auront lieu conformément aux lois et règlements existants avant ladite époque de 1789."

Germain SAINT-RUF*

Christian Lara a tiré un film de l'histoire d'Ignace : "Vivre libre ou mourir" 1980.

* Germain Saint-Ruf est l'auteur de "L'épopée Delgrès" Édition L'HARMATTAN, Paris, 1977.

L'espérance des chrétiens dans l'actualité du monde



lavie est un hebdomadaire d'actualité dont les reportages ou enquêtes vont plus loin que la simple information.

lavie est un hebdomadaire qui vous rendra service, avec des conseils pour votre vie de tous les jours, pour votre orientation professionnelle, pour vos loisirs (lecture, disques, cinéma, radio et télévision).

lavie est un hebdomadaire chrétien qui ne cache pas ses opinions mais qui croit au dialogue de tous les hommes de bonne volonté, quelle que soit leur croyance.

OFFRE D'ESSAI

Sans engagement de votre part, LA VIE vous offre 3 numéros gratuits, pour faire connaissance. Retournez-nous vite ce bon.

**3
NUMEROS
GRATUITS**

NOM : M., Mme, Mlle _____ Prénom _____
Adresse _____
Code postal _____ Ville _____

à retourner à LA VIE PROMOTION - BP 315
75822 PARIS CEDEX 17

Régions

PAYS BASQUE

Au Pays Basque, on n'est pas raciste. La preuve : même les Parisiens, on les supporte !

ACCROCHEZ-VOUS A MES BASQUES...

Le carnaval de Ciboure, près de Saint-Jean-de-Luz, bat son plein de grosses caisses, de tambours et de chistus, ces flûtes d'antan qui se répandaient dans les collines et se répondaient de chaque côté de la frontière. Pierrot, sa femme, ses enfants, ses amis participent à la fête. A 50 ans, il vient de faire quatre mois de prison. Accusé de complicité avec certains membre de l'E.T.A. (Basques d'Espagne) dans leurs passages clandestins d'une province à l'autre, d'un pays à l'autre. "On ne dit jamais ici, corrige Pierrot, Pays Basque espagnol ou français. On dit nord ou sud. Les autonomistes veulent unir les trois provinces du nord et les quatre du sud. Sept provinces pour un seul peuple telle est leur devise".

Pierrot rejoint le groupe des chanteurs musiciens, la xaranga du carnaval et mêle sa belle voix de Basque aux hymnes repris en chœur. Cœur à cœur et coude à coude, Tsiganes et pierrots, cheiks, pirates et travelos, maquillés, masqués, grimés se balancent en cadence et jettent en l'air foulards et mouchoirs hop la boum... quand on entonne l'hymne à Carrero Blanco. "C'est notre premier cosmonaute", plaisante Pierrot. Ici l'attentat a été pris comme une grosse farce et maintenant dans toutes les fêtes, les mariages et les carnivals on fait sauter en rythme bérets et chapeaux. Dans la foulée, on raconte à la Parisienne (qui à l'immense avantage à leurs yeux — et aux miens ! — d'être surtout catalane) la blague sur Carrero Blanco qui après l'explosion hop la boum... arrive en enfer avec une auréole au-dessus de sa tête. Cher ami, dit le diable qui ne comprend plus rien, vous vous trompez, ici ce n'est pas le paradis. Je sais répond Carrero agacé, ne vous inquiétez pas, c'est le volant que je ne peux plus enlever... "Pour les Français, le Pays Basque c'est le folklore ou l'E.T.A.,

les bombes ou la chistéra." Manex Goyhenetche(1), animateur culturel, lui aussi est agacé par l'incompréhension totale des Français. "Les lieux communs et les images d'Epinal permettent d'occulter toute la réalité de notre pays qui est celui du sous-emploi et de l'immigration. Le problème des immigrés, on le connaît par cœur. On en fait partie. Tout l'essor industriel du nord de la France s'est fait avec les paysans de nos campagnes occitanes et basques. J'ai 38 ans. Tous les garçons de mon âge et de mon village ont quitté le pays. Ceux d'avant et d'avant avaient déjà émigré en France, en Amérique latine et aux U.S.A. Vers le milieu du 19^e siècle, les Basques atteignaient la plus forte émigration d'Europe. Partir c'est mourir un peu. Le Pays Basque est en train de crever. Ça n'empêche pas ceux qui restent d'être profondément réactionnaires. Le député chiraquien passe ici au premier tour et aux élections présidentielles le cœur balancera entre Chirac et Giscard !" Robert Bacqué, un professeur à la retraite depuis un mois, rêve lui aussi d'un "Pays Basque heureux"(2). Anti-autonomiste militant, Basque pourtant, et régionaliste, il n'imagine pas l'évolution de son pays en dehors de celle de la France. C'est dans le cadre national que la personnalité basque peut s'épanouir mais il faut poser le vrai problème de notre sous-développement et de notre langue qui a fichu le camp. Ici on a gardé la vieille mentalité avec le respect du curé et du notable. Le clergé conservateur s'appuyait sur la langue basque pour maintenir l'analphabétisme et l'ignorance. Au contraire la langue française véhiculait les idées neuves et les conquê-

reprises en chœur. Cœur à cœur et coude à coude, Tsiganes et pierrots, cheiks, pirates et travelos, maquillés, masqués, grimés se balancent en cadence et jettent en l'air foulards et mouchoirs hop la boum... quand on entonne l'hymne à Carrero Blanco. "C'est notre premier cosmonaute", plaisante Pierrot. Ici l'attentat a été pris comme une grosse farce et maintenant dans toutes les fêtes, les mariages et les carnivals on fait sauter en rythme bérets et chapeaux. Dans la foulée, on raconte à la Parisienne (qui à l'immense avantage à leurs yeux — et aux miens ! — d'être surtout catalane) la blague sur Carrero Blanco qui après l'explosion hop la boum... arrive en enfer avec une auréole au-dessus de sa tête. Cher ami, dit le diable qui ne comprend plus rien, vous vous trompez, ici ce n'est pas le paradis. Je sais répond Carrero agacé, ne vous inquiétez pas, c'est le volant que je ne peux plus enlever... "Pour les Français, le Pays Basque c'est le folklore ou l'E.T.A.,

les bombes ou la chistéra." Manex Goyhenetche(1), animateur culturel, lui aussi est agacé par l'incompréhension totale des Français. "Les lieux communs et les images d'Epinal permettent d'occulter toute la réalité de notre pays qui est celui du sous-emploi et de l'immigration. Le problème des immigrés, on le connaît par cœur. On en fait partie. Tout l'essor industriel du nord de la France s'est fait avec les paysans de nos campagnes occitanes et basques. J'ai 38 ans. Tous les garçons de mon âge et de mon village ont quitté le pays. Ceux d'avant et d'avant avaient déjà émigré en France, en Amérique latine et aux U.S.A. Vers le milieu du 19^e siècle, les Basques atteignaient la plus forte émigration d'Europe. Partir c'est mourir un peu. Le Pays Basque est en train de crever. Ça n'empêche pas ceux qui restent d'être profondément réactionnaires. Le député chiraquien passe ici au premier tour et aux élections présidentielles le cœur balancera entre Chirac et Giscard !" Robert Bacqué, un professeur à la retraite depuis un mois, rêve lui aussi d'un "Pays Basque heureux"(2). Anti-autonomiste militant, Basque pourtant, et régionaliste, il n'imagine pas l'évolution de son pays en dehors de celle de la France. C'est dans le cadre national que la personnalité basque peut s'épanouir mais il faut poser le vrai problème de notre sous-développement et de notre langue qui a fichu le camp. Ici on a gardé la vieille mentalité avec le respect du curé et du notable. Le clergé conservateur s'appuyait sur la langue basque pour maintenir l'analphabétisme et l'ignorance. Au contraire la langue française véhiculait les idées neuves et les conquê-

les bombes ou la chistéra." Manex Goyhenetche(1), animateur culturel, lui aussi est agacé par l'incompréhension totale des Français. "Les lieux communs et les images d'Epinal permettent d'occulter toute la réalité de notre pays qui est celui du sous-emploi et de l'immigration. Le problème des immigrés, on le connaît par cœur. On en fait partie. Tout l'essor industriel du nord de la France s'est fait avec les paysans de nos campagnes occitanes et basques. J'ai 38 ans. Tous les garçons de mon âge et de mon village ont quitté le pays. Ceux d'avant et d'avant avaient déjà émigré en France, en Amérique latine et aux U.S.A. Vers le milieu du 19^e siècle, les Basques atteignaient la plus forte émigration d'Europe. Partir c'est mourir un peu. Le Pays Basque est en train de crever. Ça n'empêche pas ceux qui restent d'être profondément réactionnaires. Le député chiraquien passe ici au premier tour et aux élections présidentielles le cœur balancera entre Chirac et Giscard !" Robert Bacqué, un professeur à la retraite depuis un mois, rêve lui aussi d'un "Pays Basque heureux"(2). Anti-autonomiste militant, Basque pourtant, et régionaliste, il n'imagine pas l'évolution de son pays en dehors de celle de la France. C'est dans le cadre national que la personnalité basque peut s'épanouir mais il faut poser le vrai problème de notre sous-développement et de notre langue qui a fichu le camp. Ici on a gardé la vieille mentalité avec le respect du curé et du notable. Le clergé conservateur s'appuyait sur la langue basque pour maintenir l'analphabétisme et l'ignorance. Au contraire la langue française véhiculait les idées neuves et les conquê-

les bombes ou la chistéra." Manex Goyhenetche(1), animateur culturel, lui aussi est agacé par l'incompréhension totale des Français. "Les lieux communs et les images d'Epinal permettent d'occulter toute la réalité de notre pays qui est celui du sous-emploi et de l'immigration. Le problème des immigrés, on le connaît par cœur. On en fait partie. Tout l'essor industriel du nord de la France s'est fait avec les paysans de nos campagnes occitanes et basques. J'ai 38 ans. Tous les garçons de mon âge et de mon village ont quitté le pays. Ceux d'avant et d'avant avaient déjà émigré en France, en Amérique latine et aux U.S.A. Vers le milieu du 19^e siècle, les Basques atteignaient la plus forte émigration d'Europe. Partir c'est mourir un peu. Le Pays Basque est en train de crever. Ça n'empêche pas ceux qui restent d'être profondément réactionnaires. Le député chiraquien passe ici au premier tour et aux élections présidentielles le cœur balancera entre Chirac et Giscard !" Robert Bacqué, un professeur à la retraite depuis un mois, rêve lui aussi d'un "Pays Basque heureux"(2). Anti-autonomiste militant, Basque pourtant, et régionaliste, il n'imagine pas l'évolution de son pays en dehors de celle de la France. C'est dans le cadre national que la personnalité basque peut s'épanouir mais il faut poser le vrai problème de notre sous-développement et de notre langue qui a fichu le camp. Ici on a gardé la vieille mentalité avec le respect du curé et du notable. Le clergé conservateur s'appuyait sur la langue basque pour maintenir l'analphabétisme et l'ignorance. Au contraire la langue française véhiculait les idées neuves et les conquê-

les bombes ou la chistéra." Manex Goyhenetche(1), animateur culturel, lui aussi est agacé par l'incompréhension totale des Français. "Les lieux communs et les images d'Epinal permettent d'occulter toute la réalité de notre pays qui est celui du sous-emploi et de l'immigration. Le problème des immigrés, on le connaît par cœur. On en fait partie. Tout l'essor industriel du nord de la France s'est fait avec les paysans de nos campagnes occitanes et basques. J'ai 38 ans. Tous les garçons de mon âge et de mon village ont quitté le pays. Ceux d'avant et d'avant avaient déjà émigré en France, en Amérique latine et aux U.S.A. Vers le milieu du 19^e siècle, les Basques atteignaient la plus forte émigration d'Europe. Partir c'est mourir un peu. Le Pays Basque est en train de crever. Ça n'empêche pas ceux qui restent d'être profondément réactionnaires. Le député chiraquien passe ici au premier tour et aux élections présidentielles le cœur balancera entre Chirac et Giscard !" Robert Bacqué, un professeur à la retraite depuis un mois, rêve lui aussi d'un "Pays Basque heureux"(2). Anti-autonomiste militant, Basque pourtant, et régionaliste, il n'imagine pas l'évolution de son pays en dehors de celle de la France. C'est dans le cadre national que la personnalité basque peut s'épanouir mais il faut poser le vrai problème de notre sous-développement et de notre langue qui a fichu le camp. Ici on a gardé la vieille mentalité avec le respect du curé et du notable. Le clergé conservateur s'appuyait sur la langue basque pour maintenir l'analphabétisme et l'ignorance. Au contraire la langue française véhiculait les idées neuves et les conquê-



J. GOUTAS/FOTOGRAF



C. RAIMOND-DITYVON/VIVA

tes de la révolution. Un député s'est écrié un jour de 1793 à la convention : "Le fédéralisme et la superstition parlent breton ; l'émigration et la haine de la république parlent allemand ; la contre-révolution parle italien et le fanatisme parle basque. Brisons ces instruments de fanatisme et d'erreur. Nous devons aux citoyens le même langage, l'agent le plus sûr de la révolution..." Le clergé basque et les notables en se déclarant les ennemis de la langue française porteuse des ferments révolutionnaires se mettaient en même temps au service des plus bornés de l'Ancien Régime. Ne nous étonnons pas si les républicains ont voulu, en contre-pied, en contre-poison, bannir le basque des écoles publiques..."

Depuis lors les eaux de l'Adour et de la Bidassoa ont coulé sous bien des ponts et aujourd'hui la grande majorité du peuple basque désire le bilinguisme. Ce qui n'était, voici trente ans, que conservation du folklore s'identifie maintenant à la lutte contre une oppression économique et sociale exercée par l'Etat, les banques d'affaires et les monopoles industriels. Tout ce beau monde bien ancré à Paris. Sur une population de 250 000 Basques (3 millions avec le pays basque d'Espagne), on compte quelques 70 000 bascophones en territoire français.

"Les gens de ma génération, se rappelle Pierrot, dénigraient ce qui était basque, signe de notre arriération. On se sentait honteux de parler l'eskuara, ça faisait "paysan".

Ça ne sert à rien, disait ma mère qui pourtant ne parlait pas français. Le basque c'était le dedans, la maison. Le français le dehors, le travail, le commerce, les achats, les livres, la politique... En Espagne pareil. L'Espagnol a supplanté peu à peu la langue du pays. Aujourd'hui le mouvement inverse s'est amorcé. Les jeunes profitent des moindres occasions pour parler basque. Ils veulent revenir aux sources et retrouver leurs racines."

Manex Goyhenetche et sa femme Claire Noblia sont les fondateurs des Ikastola, ces écoles privées laïques (sans subvention du gouvernement) qui donnent un enseignement entièrement en basque. "Ma femme, dit Manex, a créé la première école en 1969. Actuellement nous avons 27 ikastola dans le pays. 21 maternelles, 5 primaires et une 6^e. 500 enfants chaque année suivent la scolarité en "Eskuara".

"Être Basque, pour moi, c'est parler le basque. Je me méfie de ceux qui se réfèrent à une ethnie particulière avec crânes bizarres et groupes sanguins spéciaux, spécieux... Ça me rappelle trop de mauvais souvenirs ! Le Pays Basque a vu déferler et défilier pêle-mêle Romains et Wisigoths, Francs et Normands, Berbères et Anglo-Saxons qui se sont mêlés aux autochtones. Jusqu'à la dernière



P. ELIET/FOTOGRAF

guerre la langue basque s'est identifiée à la civilisation rurale. Je ne suis pas passéiste et peu attaché aux symboles. Le béret et la pelote ne soudent pas notre identité. Je veux aujourd'hui l'eskuara en zone urbaine, adapté à la civilisation technique et industrielle. Je veux la langue basque dans les tours et le béton."

Des tours et du béton à la ZUP de Bayonne on en

trouve à foison. Avec la même architecture que partout ailleurs en France, à Orléans, Brive ou Clermont-Ferrand. Avec les mêmes immeubles en uniformes couleur de murailles, bâtis au plus pressé, jetés là comme des dés, sans autre intérêt que d'y loger des ouvriers. Travailleurs français et immigrés brassés dans le même panier. Immigrés de l'intérieur bien obligés de quitter le désert de la ferme sans débouché. Immigrés de l'extérieur bien obligés de fuir la terreur d'un franquisme espagnol ou d'une misère portugaise. Au Pays Basque, seuls des Espagnols et des Portugais. Pratiquement pas d'Arabes, d'Africains ou d'Antillais. Les Basques ont très bien accueillis les réfugiés espagnols. Ceux qui franchissaient la frontière parlaient souvent leur langue et l'intégration n'a posé aucun problème. Pierrot, lui-même fils de réfugiés basques espagnols (pardon, du sud...), démarque la frontière comme une ligne de partage entre un Pays Basque riche, qui avec la Catalogne, entretient l'Espagne, et un Pays Basque pauvre, abandonné, pressuré. Les 12 000 portugais du département connaissent, eux, un racisme "relatif", car chez les Basques comme partout le racisme prend racine dans les classes les plus défavorisées. Abel Monteiro, un jeune délégué culturel au consulat de Bayonne, a souffert la honte du mépris trois jours après son arrivée en France. Une directrice d'école grondait un

La croix basque



J. K./MAGNUM

enfant : "— Regarde comme tes mains sont sales, tu ressembles à un Portugais" Il s'est approché et très calmement a ouvert ses mains : "— Madame, regardez mes mains, je suis Portugais." "Racisme de classe bien sûr, dit Abel. Si tous les Portugais arrivaient bourrés de fric, les Français ne verraient même pas leur différence. Voyez les Japonais. Aucun problème pour eux. Très bien acceptés. Aucun terme de mépris n'a été inventé. Leur "différence" avec les travailleurs Portugais, Arabes ou Africains, c'est que les Japonais émigrent en France les poches pleines de dollars et que vous ne les trouvez ni sur les chantiers avec un marteau-piqueur, ni dans les rues avec un balai..." Les Portugais vivent ici la même situation que les travailleurs français. Et souvent la même détresse. Une femme hier est venue au consulat pleurer. Un mari, quatre enfants. Le mari travaille mais les deux grands ne trouvent aucun emploi malgré leur C.A.P. Ils deviennent délinquants et commencent à se droguer. Elle veut repartir dans son pays pour que les petits ne suivent pas l'exemple des grands.

"Touristes dehors"... Ce graffiti court sur

les murs d'Hendaye, de Saint-Jean-de-Luz ou de Biarritz. 350 000 "Parisiens" doublent chaque année la population basquaise. Ils envahissent les plages, obstruent les routes et font flamber les prix déjà trop brûlants. "Certains Basques assimilent aujourd'hui la vague touristique qui déferle l'été sur le pays à une colonisation pure et simple. De la même manière, ils croient que tous les malheurs économiques viennent de Paris. Français go home..." Robert, le professeur en retraite, ne veut pas prendre les vessies du capitalisme pour des lanternes magiques. "Il faudrait une autre conception du tourisme comme il

faudrait une autre conception de l'économie pour notre région. Un tourisme qui ne dénature plus, ne gaspille plus, ne défigure plus notre espace rural ou côtier. Un tourisme qui ne serait pas omniprésent, omnipuissant. Un tourisme qui vivrait à côté des autres industries. Un apport, un appoint, un petit supplément d'hommes pour l'été. Le Pays Basque ne doit pas s'enliser dans un désert vert réservé aux riches bourgeois de Bordeaux, de Toulouse ou de Paris.

"Ni les touristes, ni "les colonisateurs", ni les "Parisiens" ne sont responsables de la politique inverse menée actuellement. Seul un aménagement régional autogestionnaire casserait la tutelle asphyxiante de l'Etat sur nos collectivités locales. Ce pouvoir régional seul pourrait maintenir notre culture, développer notre économie et nous permettrait de vivre, décider et travailler au pays. La résonance du passé ne serait



RAPHO

plus une dissonance et entrerait en concordance avec notre présent et notre avenir."

La déculturation du Pays Basque n'est pas pire qu'en Catalogne, en Bretagne, en Alsace ou en Auvergne. Les cultures régionales toutes uniformisées, étouffent sous une culture anesthésiée, liée uniquement au profit maximum. Phénomène social et non pas national. Il ne faut pas se tromper. L'autonomie du Pays Basque ne résoudrait aucun problème, mais au contraire les aggraverait en le précipitant dans les bras de l'Amérique ou de l'Europe communautaire.

"Dans ce cas là, conclut Robert, nous deviendrions maintenant une colonie ! La seule solution reste de prendre notre destin en main grâce à une profonde décentralisation, liée à la France".

Au fond de la vallée d'Ascaïn, enfoui dans une ferme qui vit encore son autarcie, un sculpteur de pierre martèle son angoisse, aussi dure, tenace que le bloc de granit qu'il façonne. Panxua Saint-Estèben a choisi l'isolement pour pouvoir mieux plonger, se prolonger dans ses racines. "On a tous mal au même endroit, dit-il, mais on ne nous a pas anesthésié de la même manière. Mon rêve est simple comme celui d'un enfant. Je voudrais être basque sans le savoir. Comme Monsieur Jourdain avec sa prose. Naturellement. Et ce naturel serait la base même de ma vie, la source même de ma différence".

Victoria Llanso

(1) Manex Goyhenetche : "Pays Basque Nord : un peuple colonisé"

Editions ELKAR — 52, rue Panneceau — Bayonne.

(2) "Pour un Pays Basque heureux" P.C.F. — 113, avenue Frédéric Estèbe — 31200 Toulouse.

Agir dès l'école

La racisme renaît régulièrement dans notre histoire, surtout en période de crise, mais il n'empêche que des situations racistes se présentent périodiquement et la crise semble les amplifier. Est-ce à dire que l'être humain est condamné au racisme et qu'il est incapable de percevoir la différence comme une source de connaissance mais seulement comme une source de peur ? La peau noire constitue-t-elle par le fait même qu'elle existe une attaque pour l'esprit blanc ? Je schématise peut-être un peu trop mais cet état d'esprit propice à l'extension du racisme existe chez nous et nous l'acquérons dès le plus jeune âge et cela en fonction du milieu familial et de l'environnement social dans lequel nous vivons. Aussi, je pense que nous devons nous féliciter que des organisations d'enseignants des quatre continents se soient réunies à Tel-Aviv le 14 novembre dernier et aient adopté une déclaration appelant à "éclairer les élèves sur toutes les formes et les dangers du racisme, de l'antisémitisme et de toutes les violations des Droits de l'Homme". C'est sans aucun doute à l'école que l'on peut agir le plus efficacement pour informer et éduquer les futurs adultes sur ces dangers là. La route est certainement très longue...

Yves ANDREU
13 - Marseille

M.C. : Histoires vraies : dans une école française une petite fille blanche a pour meilleure amie de récréation une petite fille noire.

— "Tu aimerais être comme elle ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'est pas comme tout le monde".

Dans une école nigérienne une petite fille a pour meilleure amie une petite fille blanche.

— "Tu aimerais être comme elle ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'est pas pareille".

La peur de la différence est-elle dans notre nature ou dans notre culture ?

Les sionismes et les antisionismes

Dans la rubrique "En débat" parue dans le n° 0 de Différences, M^e Hajdenberg déclare : "Ce qui caractérise fondamentalement l'antisionisme, c'est de refuser au peuple juif, ou à une partie de ce peuple le choix de s'organiser étatique" — j'ajouterais ici : dans la terre de ses ancêtres — "et donc de se déterminer comme il l'entend. Cette négation n'est-elle pas, à elle seule, antisémite ?"

Un tel refus opposé au peuple juif, et à lui seul, constitue effectivement une discrimination que je condamne, et qu'on a le droit de déclarer antisémite.

Mais n'oublions pas qu'il existe autant d'antisionismes divers qu'il existe de formes diverses de sionisme ; et ce qui caractérise certaines manières (pas toutes !) de pratiquer le sionisme, c'est de refuser au peuple palestinien, ou à une partie de ce peuple, le choix de s'organiser étatique sur la terre de ses parents et de ses grands-parents et donc de se déterminer comme il l'entend. Je n'hésite pas à penser qu'un tel refus, maintenu définitivement, serait raciste ; et comme les Palestiniens sont des Arabes et les Arabes des sémites, il serait... antisémite. Et s'opposer résolument à ce sionisme là n'a rien d'antisémite.

Je ne jouerai pas au naïf. Je comprends parfaitement que les Israéliens et les sionistes ne veuillent pas, actuellement, reconnaître dans les faits ce droit des Palestiniens : tant que les organisations qui représentent ceux-ci n'auront pas rayé de leurs objectifs la destruction d'Israël en tant qu'Etat, et cessé de rassem-



Solidaire des Palestiniens

Antiraciste, je suis aussi ami et solidaire des Palestiniens sur qui s'acharnent d'autres Juifs. Un Arabe, né en Israël gêne-t-il : Dehors ! Un Juif de n'importe où vient-il en Israël : Il est automatiquement expulsions, viderait peu à peu ce qui fut la Palestine de ses Palestiniens, je ne puis m'empêcher de penser que ce sionisme là prend le chemin d'être aussi raciste, aussi antisémite, que l'antisionisme décrit par Hajdenberg.

Michel POIRIER
92290 - Chatenay-Malabry

M.C. : Le sol, la terre à labourer, la propriété, le pays, y planter un drapeau pour en faire une nation. Avoir dès lors des ennemis et des alliés, ce n'est pas en quelques mots que je peux écrire cela. Il faudrait parler de demain, de solutions inimaginables car hier ne nous apprend pas grand chose à ce sujet. Et pourtant, elles existent sûrement.

Solidaire des Palestiniens

Antiraciste, je suis aussi ami et solidaire des Palestiniens sur qui s'acharnent d'autres Juifs. Un Arabe, né en Israël gêne-t-il : Dehors ! Un Juif de n'importe où vient-il en Israël : Il est automatiquement expulsions, viderait peu à peu ce qui fut la Palestine de ses Palestiniens, je ne puis m'empêcher de penser que ce sionisme là prend le chemin d'être aussi raciste, aussi antisémite, que l'antisionisme décrit par Hajdenberg.

Pourtant, à vous lire, on a quelquefois l'impression qu'être antisioniste, c'est être antisémite. Israël n'est pas l'Afrique du Sud, mais je constate que les fondements de l'un et de l'autre sont de nature raciste. Combattre le racisme, n'est-ce-pas combattre une certaine forme d'oppression et un certain type d'opresseur, quelle que soit sa race ?

Et quelle que soit l'idéologie dont il peut se réclamer. Vous avez bien deviné : je pense au PC qui se lamente sur le trop plein de travailleurs immigrés, voire allogènes (pour

Marie CARDINAL

Marie Cardinal a 52 ans. Elle est née à Alger, dans une famille "pied-noir". Après avoir enseigné de 1954 à 1961 les lettres, en qualité de professeur, aux lycées français de Salonique (Grèce) de Lisbonne (Portugal) et de Vienne (Autriche), elle s'installe en France en 1961 et devient rédactrice dans une agence de publicité. En 1962, elle fait paraître chez Julliard un premier livre : "Ecoutez, la mer". Huit autres titres seront publiés les années suivantes dont, entre autres, "La clé sur la porte", "Les mots pour le dire", "Autrement dit", "Une vie pour deux" et tout récemment "Au pays de mes racines" (Grasset), un récit dans lequel elle évoque "son Algérie", une terre dont elle écrit : "Vivre ailleurs que là a changé pour moi le sens du mot vivre". Elle collabore, en outre, à de nombreux journaux (Le Monde, le Matin) et revues féminines. Quand on lui demande si elle est féministe, Marie Cardinal répond : "Je suis femme". Marie Cardinal est mariée et a trois enfants, un garçon et deux filles aujourd'hui âgés de plus de 20 ans. Nous lui avons demandé d'engager, à la faveur de ce premier numéro de Différences, le dialogue avec nos lecteurs.

Chaque mois, une personnalité nouvelle répond au courrier des lecteurs de Différences.

pouvoir y englober les Français des Antilles) dans les communes qu'il gère.

Jacques DESCHAMPS
91160 - Longjumeau

M.C. : Les différences sont multiples et souvent infimes. D'elles viennent toujours la détestation et l'injustice. Comment les cerner ? Comment apprendre aux humains qu'elles sont notre trésor ? Souhaitons que ce journal y parvienne.

Ne plus voir midi qu'à sa porte

C'est très humblement, du fond de ma banlieue, et sans même grand espoir d'être entendu, que je vous envoie ces pensées.

Il y a des Arabes qui, à juste titre, se révoltent et se battent contre le racisme populaire et policier dont ils sont chaque jour et chaque nuit les victimes.

Les Noirs, à quelques... différences près, en sont au même point.

De leur côté, les Juifs sont pris d'angoisse à la vue de la résurgence de l'antisémitisme populaire et terroriste. Chez Monsieur et Madame Cohen on en parle, dans les écoles les petits David s'isolent et, de plus en plus souvent, à l'office du vendredi soir, le Rabbin évoque ce pont qui, enjambant la mer calme des années d'après-guerre, relie maintenant 1943 à notre époque...

Certains amis, homosexuels, cachent leur particularité, tenaillés par la honte, le qu'en dira-t-on, la crainte du fichage policier, des "raids aux pédés", du chômage (technique, bien sûr), tenaillés par le souvenir de l'étoile rose, encore tristement brûlante en URSS, en Amérique latine, et latente en France. Alors ils se sont regroupés et luttent pour leurs droits.

Tout cela est bien mais me semble insuffisant. Moi qui suis juif, convaincu de mes droits d'Homme, je le suis tout autant de ceux des Noirs, des Arabes, des homosexuels et de tous autres "étrangers".

Je voudrais, si je peux me permettre cette image, défendre l'étoile à cinq branches et le croissant en même temps que l'étoile de David.

En France, il y a des jours où je me sens le cousin de Mohammed... Même les Tsiganes ne furent-ils pas gazés à Auschwitz ?... David acceptera-t-il de défendre les Arabes qui font la guerre à Israël ? Et réciproquement.

Il ne faut plus, aujourd'hui, ne voir midi qu'à sa porte. Il faut s'unir. Cela devient urgent.

Sylvain DAVID
94100 St-Maur-des-Fossés

M.C. : Et les femmes, alors ! Et les femmes juives, et les femmes noires, et les femmes blanches, et les femmes de toutes les couleurs ! Vous voyez, le débat est plus grand que vous croyez. J'espère que d'y penser ne vous démobilisera pas.

Des arguments plutôt que des invectives

Bravo pour DIFFERENCES ! Le choix de ce terme, qui va d'emblée au cœur des problèmes semble particulièrement heureux, et j'ai beaucoup apprécié, par exemple le débat sur le sionisme, notamment pour sa diversité.

Une critique, maintenant, et une suggestion. La critique concerne l'article de Pierre André Taguieff. Sur le fond, totalement d'accord : les élucubrations d'un Faurisson ne méritent que des poursuites judiciaires. Le ton, lui me gêne : je n'aime pas lire "Abandonner le rat révisionniste à ses vieilles taupes souteneuses". (etc.) Cela détonne et pas seulement parce qu'il s'agit du premier numéro, réussi, d'une nouvelle formule. Bien sûr, Taguieff était indigné — qui ne le serait ici, avec lui ? Mais le 20^e siècle en a trop vu, trop entendu — il lui faut sans doute plus d'arguments que d'invectives. Ou alors, qu'un nouvel Hugo

écrive d'autres "Châtiments".

Noam Chomsky, vous le savez, a signé — ou fait signer — des pétitions en faveur de Faurisson. Ici l'admiration envers un Américain éminent se nuance d'inquiétude. D'autant que naguère, j'ai pu entendre des collègues — Françaises ou Américaines d'origine — dire, en une autre occasion — Skokie vous vous souvenez ? — "Que faire ? On est pris, on est bien obligé, aux Etats-Unis, d'accorder la liberté d'expression au Parti Nazi — fût-ce dans une localité à forte population juive. Sinon, comment ensuite, défendre la démocratie ?"

Marcuse n'eût sans doute pas admis ce raisonnement, cher à nombre de "libéraux" américains — pour ma part, je le regrette. D'où ma suggestion. De même que vous avez mis : "En débat : Antisionisme", pourquoi ne pas proposer "En débat : Liberté d'expression ?"

J. R.

M.C. : Oui, tout cela est vrai et bon... et pourtant... Croyez-en une mère plus que libérale, par moment, il faut sévir brutalement pour que l'ensemble d'un groupe marche. La liberté a des raisons que la raison ne connaît pas. La difficulté consiste à savoir discerner ces moments et à ne pas abuser de la sévérité. Ce n'est pas rien, cet équilibre là.

INTERTEX
Distributeur Exclusif France

FRUIT OF THE LOOM

11, rue Bachaumont
75002 PARIS

Toute contrefaçon du modèle et dessin "FRUIT OF THE LOOM" sera rigoureusement poursuivie

ABONNEZ-VOUS abonnez vos amis à Différences

Vous avez pris connaissance du numéro 1 de Différences. Ce nouveau magazine vous intéresse et vous concerne. Peut-être êtes-vous déjà abonné. Sinon, n'attendez pas - Différences a besoin de votre soutien.

Différences est le seul magazine de son genre en France, le seul qui fasse de l'expression des différences et de l'antiracisme ses buts essentiels.

ABONNEZ-VOUS dès aujourd'hui et faites abonner vos amis, sans attendre le n° 2 qui paraîtra le 5 mai. Vous serez alors sûr de recevoir chaque mois chez vous les aventures passionnantes des Différences.



cadeau

Jusqu'au 31 août 1981, Différences vous offre contre 3 chèques d'abonnements d'un an, ce beau livre de Pierre PARAF "LA FRANCE DE L'AFFAIRE DREYFUS", 128 pages dont 64 illustrations d'époque, des témoignages inédits des familles Dreyfus, Jaurès, Renan, Zola ; un entretien avec Stelio Lorenzi, une synthèse sans précédent.

FOLON A RÉALISÉ CE POSTER

(47 x 67)
en couleur

nous vous le proposons
au prix de 25 F, frais
d'envoi compris.

NOM _____ Prénom _____

Adresse _____

Profession _____

1 an : 140 F 2 ans : 270 F 6 mois : 75 F Abonnement de soutien : 200 F
 Abonnement fondateur : 1 000 F

Chèques à retourner à : DIFFERENCES, 120, rue St-Denis - 75002 PARIS

NOM _____ Prénom _____

Adresse _____

Profession _____

1 an : 140 F 2 ans : 270 F 6 mois : 75 F Abonnement de soutien : 200 F
 Abonnement fondateur : 1 000 F

Chèques à retourner à : DIFFERENCES, 120, rue St-Denis - 75002 PARIS

NOM _____ Prénom _____

Adresse _____

Profession _____

1 an : 140 F 2 ans : 270 F 6 mois : 75 F Abonnement de soutien : 200 F
 Abonnement fondateur : 1 000 F

Chèques à retourner à : DIFFERENCES, 120, rue St-Denis - 75002 PARIS

AGENDA

Dès son
numéro 2,
DIFFERENCES
ouvre une
rubrique
agenda ou
seront
annoncées
les diverses
manifestations
qui peuvent,
en France,
apporter leur
concours à
la lutte
contre le racisme
et pour la
rencontre des
hommes et des
peuples. Tous
les organismes
ou associations
qui, à Paris ou
en Province,
veulent annoncer
leurs initiatives
peuvent nous
les faire
connaître,
au siège
du journal.

Seules les annonces qui nous parviennent avant le 15 de chaque mois pour le mois suivant pourront être prises en compte. DIFFERENCES, 120, rue St-Denis, 75002 Paris

Préjugés

On vous dit : Les travailleurs immigrés prennent le travail des Français

QUEL TRAVAIL POUR QUEL SALAIRE ?

C'est faux de dire que les travailleurs immigrés prennent le travail des Français. Je voudrais bien qu'on me dise qui acceptera de faire ce qu'ils font pour les mêmes salaires. Ça me dégoûte de voir qu'on peut dire des choses pareilles alors qu'il suffit de regarder n'importe quel chantier, ceux qui triment pour construire nos maisons, c'est des Arabes, c'est des Portugais. Est-ce qu'on

EXCUSEZ-MOI MONSIEUR, MAIS JE VOUS AI ENTENDU DIRE QUE JE VOUS AI PRIS VOTRE EMPLOI... PERMETTEZ-MOI DE VOUS LE RENDRE !!



QUE REPONDEZ-VOUS ?

a pensé à tout le travail qui tourne autour du bâtiment ? On a toujours dit : "Quand le bâtiment va, tout va." Si les entreprises n'employaient pas cette main-d'œuvre à bon marché, peut-être que tout irait moins bien et que le chômage serait encore plus aggravé pour les Français.

Marc Prédant
78 Les Mureaux

TANT MIEUX

Si les immigrés prennent le travail des Français, tant mieux ! Moi, je suis Français (par hasard) et si il y a une chose que j'aimerais qu'on me prenne, c'est bien cette connerie de boulot que je suis obligé de faire pour engraisser mon patron. Vive la flemme. Allez-y les frères, du travail, vous en voulez, prenez-en !

Christophe Ars
21 Dijon

UNE IDEE IMMORALE

Il y a quelque chose de parfaitement immoral à développer l'idée que les étrangers prennent le travail des Français. Tout d'abord, la plupart d'entre eux sont en France depuis au moins 10 ans. C'est-à-dire qu'ils sont venus avant le début de la crise, à l'époque où les entreprises elles-mêmes organisaient l'immigration clandestine, immédiatement avalisée par le gouvernement. C'est ça qui a permis la période d'expansion, au prix de grandes souffrances pour ces hommes et

ces femmes qui vivaient dans des conditions souvent atroces. Et puis, aujourd'hui, on vient leur dire qu'ils prennent le travail des Français. Ça n'est pas juste. Tout le monde a profité de leur présence, je ne vois pas pourquoi il faudrait maintenant les rejeter comme des vieilles chaussettes. A moins qu'on leur accole l'étiquette "à jeter après usage", comme sur les produits d'entretien. Ça m'effraie de voir qu'on en arrive, en France, à perdre le sens moral le plus élémentaire.

Jeannette Braincourt-Lanville
78 Le Vésinet

PLUS DE FRONTIERES

Comment, au vingtième siècle, peut-on encore supporter ce monde cloisonné avec des frontières créées au hasard des guerres. Moi, je veux pouvoir aller où bon me semble, y travailler, y vivre si je m'y sens bien. Que je sache, le travail n'est pas considéré comme une activité répréhensible. Si les ministres ne savent pas organiser la société de telle sorte qu'il y en ai pour tous, c'est eux qu'il faut virer, pas les immigrés.

Gaston Berry
06 Nice

SAVOIR RESTER HUMAIN

Même si la présence de nombreux immigrés en France pose un problème dans la situation actuelle

de l'emploi, je crois qu'on ne devrait pas employer cet argument. J'ai peur qu'il soit immédiatement utilisé par les racistes pour créer des jalousies entre Français et immigrés. Il y a certainement d'autres moyens d'expliquer ce problème que de le poser brutalement comme ça. En toute chose, il faut savoir rester humain.

Véronique Paski
15 Aurillac

POUR LE PRIX D'UN PORTE-AVION

Quand on parle de la présence des immigrés en France, on oublie bien souvent de rappeler l'origine de leur venue. L'autre soir, j'ai été bouleversée par un reportage sur le Sahel où les gens continuent à mourir de faim ou de maladies dont on connaît pourtant très bien les remèdes. Rendez-vous compte que le prix d'un seul porte-avion permettrait d'équiper en pompes et en charnières la moitié de l'Afrique. Si les gens pouvaient vivre de leur travail chez eux, est-ce qu'ils viendraient ici, loin de leur famille, en butte au racisme, pour faire les travaux que les Français jugent dégradants ? Dans ce monde injuste où la plus grande partie de l'humanité connaît la misère et le sous-développement, c'est une phénoménale hypocrisie que de dire que les immigrés prennent le travail des Français. Mieux vaudrait accepter de consommer un

peu moins ici pour permettre aux autres de vivre et de travailler chez eux. Si on n'est pas capable de ce sacrifice, alors il faut en supporter les conséquences.

Marie-Joe Harvet
39 Arbois

MON TRAVAIL, C'EST MON PAIN

J'avais six ans quand j'ai quitté chez moi, en Algérie. Aujourd'hui, j'en ai trente. Mon père a fait la guerre contre les Allemands et a été décoré. Mais ensuite, j'ai voulu rester algérien car je me suis rendu compte que je ne serais jamais considéré comme un vrai Français. Je pensais à mes vieux jours que j'irai passer en Algérie pour finir ma

vie tranquillement, sans le racisme. Aujourd'hui, on nous dit qu'on prend le travail des Français. Je ne comprends pas. Je crois qu'on est tous dans le même bateau. Comment voulez-vous que je laisse mon travail sous prétexte que je ne suis pas Français. Mon travail, c'est mon pain. Peut-être un jour on m'obligera à quitter. Jusque là, je ferai respecter mon droit.

Mohammed Larbi
94 Vitry

CETTE RUBRIQUE EST LA VOTRE

Chaque mois, un préjugé raciste est combattu par les arguments des lecteurs de Différences. A vos stylos.

Le mois prochain :

On vous dit : les Juifs veulent dominer le monde. Que répondez-vous ? (Racistes s'abstenir.)

JACQUES RABNER
ASSUREUR
BUILDING KENNEDY
13-17, AVENUE FOCH
54000 NANCY

TÉL. 27-21-38
LIGNES GROUPÉES
TELEX 850640

afrrique asie

AU CŒUR DU TIERS MONDE

finesse et vigueur d'analyse, diversité et richesse d'information, hardiesse et rigueur des options.

« Afrique-Asie », créé il y a dix ans, est aujourd'hui le plus lu des périodiques consacrés à la lutte des peuples pour leur liberté et leur dignité

N° 231, du 19 janvier au 1^{er} février 1981 :

Tchad-Libye :

Front contre les convoitises.

Namibie :

L'échec de Pretoria.

Afrique du Sud :

Interview de Edward Ramsdale.

Société :

« Pour une nouvelle conscience africaine ».

Cinéma :

Québec : d'une vague à l'autre.

Sciences :

Cultiver l'eau...

N° 232, du 2 au 15 février 1981 :

Reagan-Iran :

Une grande enquête de Simon Malley : l'après-otages.

Les événements du Tchad.

Cap-Vert :

Naissance du P.A.I.C.V.

Salvador :

Le plan d'intervention de Washington.

Interview du représentant du F.D.R. en France.

Cinéma :

Salvador : la caméra comme arme.

Sport :

Vaincre la violence.

N° 233, du 16 février au 1^{er} mars 1981 :

Dossier :

Conférence islamique.

Angola :

M.P.L.A. - P.T. : cohésion et rigueur.

Océan Indien :

Stratégie : l'innombrable armada.

Enquête : sur la piste mystérieuse d'Agalega...

France :

Travailleurs turcs : victoire éclatante dans la confection.

B Brésil :

Diplomatie pragmatique.

Salvador :

L'heure des solidarités.

Cinéma :

Les films du tiers monde.

Musique :

Guitares en fête à la Martinique.

TARIFS ANNUELS (1)

France 200 F.F.
Algérie 160 D.A.

Cameroun, Congo, Côte-d'Ivoire, Djibouti, Bénin, Gabon, Guadeloupe, Guyane, Haute-Volta, Martinique, Niger, Centrafrique, Réunion, Sénégal, Tchad,

Togo 200 F.F. ou 10 000 C.F.A.
Autres pays africains 300 F.F.
Europe 250 F.F.
Autres pays 300 F.F.

BULLETIN D'ABONNEMENT OU DE REABONNEMENT

à remplir et à retourner à :
AFRIQUE-ASIE, 10, rue Auber, 75009 - PARIS

NOM :

PRENOM :

PROFESSION :

ADRESSE :

VILLE :

Règlement : Chèque ci-joint Mandat-lettre ci-joint Virement postal

Pour nous aider à mieux ventiler notre diffusion, reprenez le journal chez votre libraire ou, mieux encore, abonnez-vous.

(1) Tous nos envois sont faits par avion à l'exception de la France et de l'Europe.

Mots croisés

Roger-Raymond VIAS

Horizontalement :

1. Ségrégation raciale en Afrique du Sud - Règle la température - 2. Aigrefin - Echange - Abrégé - 3. Carnassiers - Vous l'avez à l'œil ! A le - Stupide - 4. Manque donc de symétrie - Personnel - 5. Chéries - Des têtes bien faites et bien pleines - Outil - 6. Inscrustations - Exclamation - Pronom - Ne manquait pas de souffle ! - 7. Règle - N'a que l'apparence de l'or - Met tout le monde d'accord - Décider - 8. Courtisane - Lettres de "Différences" - Note - Payé - 9. Ancien royaume - L'art de se servir des dames ! - Ont leurs mécènes - 10. Relie - Coup de baguette sur une peau - Abréviation - Décade - 11. Barques frêles - Arrivé - Fin de messe - 12. Excavation - Choix - Utérus - Font partie des vertèbres - 13. Enfoui - Gardé secret - Rendu audacieux - 14. Couche - Préposition - Pièce de viande - Symbole de l'intolérance, à l'Est - 15. Elevé - Circulent en Roumanie - Est souvent dans les choux ! - Note - 16. Pronom - Compositeur russe - Morceau de tarte - Conifère - 17. Ruisselet - Aluminium - Une terre à la mer - Mis à l'eau après un SOS - Mortier - 18. Appartient donc au passé - Prophète hébreux - Le moi - Queue de coqs - 19. Règlements de comptes ! - Permet l'ouverture - Pénible - 20. Un peu d'huile - Fin de participe - Conjonction - Transpirer - Choquée - 21. La ville des Illibériens - Petit repas - Monnaie - 22. Élément de charrie - Qui relève du tarse - Wagon-lit - 23. Machin - Voyelles - Tintement funèbre - Récit homérique - 24. Obtenue - Amer - Monastère - 25. Fournissent du sel - Désapprouvée - Partie de poulie - Note - 26. Personnel - Habite une île - Monstres mythologiques - 27. Loué - Abîmé - Gavés - Un amour anglais - 28. Oiseau en cage - Récipient - Do - La longueur d'une aune - 29. Etain - Consonnes - Le début de l'été - Sans valeur - A sec - 30. Surprises-parties - Divulguée - 31. Greffée - Régale un Belge... et un Français ! - Raisonnable - 32. Saison - Contiennent le pollen - Personnel - Réfléchi - Classement - 33. Se rendra - Qualifie des soies brutes - Engluées - 34. Coloré - Pièce lyrique - Indéfini - 35. Effrayés - Dans - Petites tranchées sur un front - 36. Ile - Lève l'érou - Bacs - 37. L'élevage du lapin - Manches.

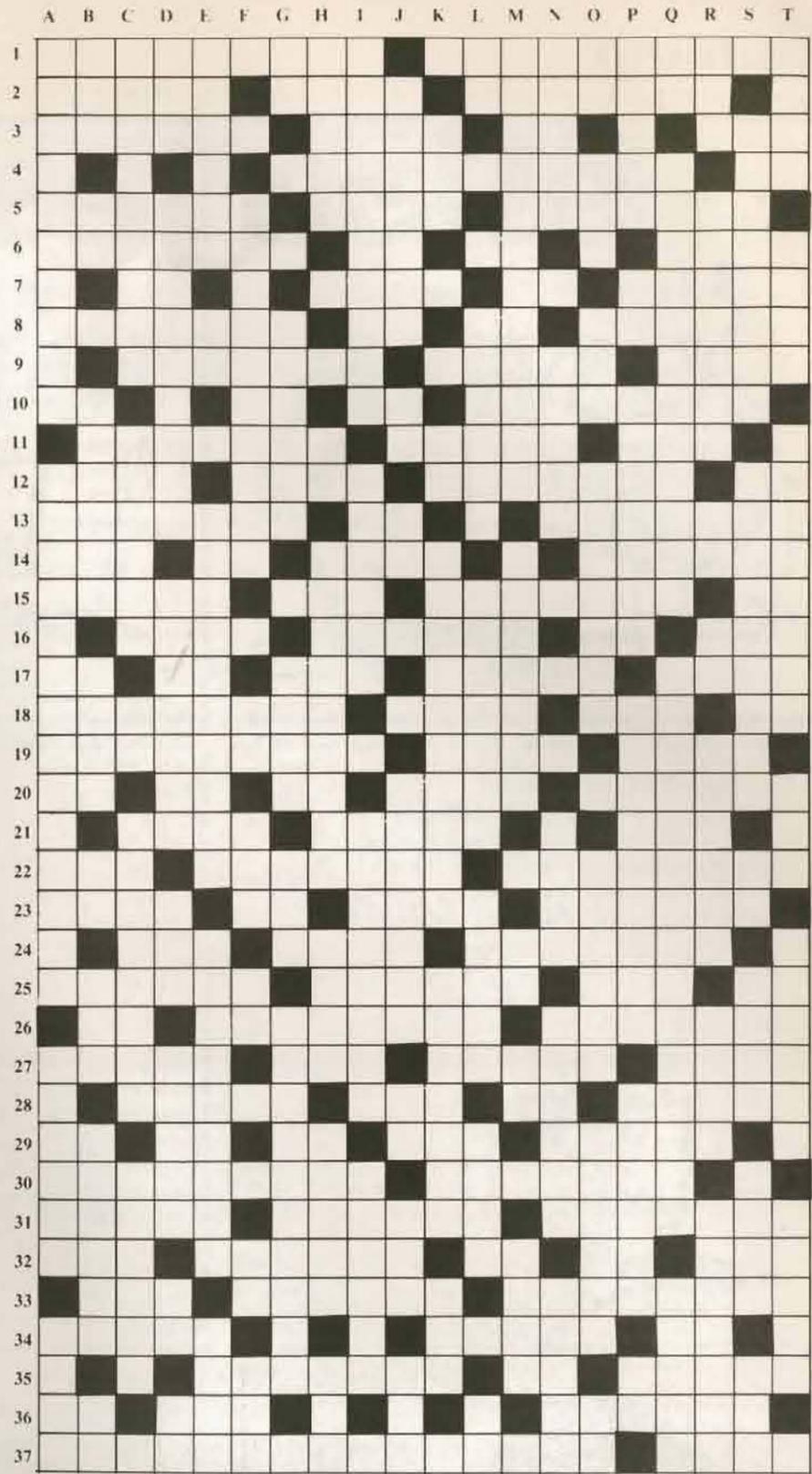
Verticalement :

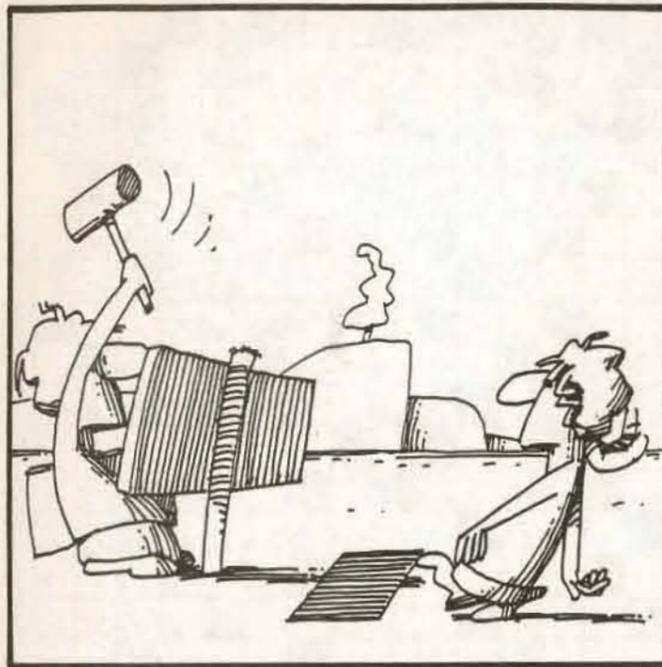
A. Timbrée - Portent des petits bleus - Coups bas ! - Réserve à huîtres - B. Elle jacasse - Deux romains - Flétrir - Espèce de paresseux - Etalon - Source de vie - Pourvue - Participe - C. C'est du gâteau - Pièce satirique - 101 romains - Assiettes rustiques - Né de la mère - D. Monarque - Relatif à Elée - Fleur - Cri d'oiseau - Mis à l'épreuve - Période - Fut souvent mis devant... devant ! - E. Galerie - Fin d'infinif - Vraiment - Etroitement serrées - Une poudre qui fit, hélas, du bruit - F. Connaissent bien... le pêne - Apparu - Fluide - Avant do - Mises en page - Pas grand chose - G. Agent de liaison - Eraillé - Reçu en naissant - Chaîne marocaine - En forme de coin - H. Aux couleurs de l'arc-en-ciel - Connu - Petites règles - Oiseau sacré en Egypte - Planète - Sans dessins - I. Grands amateurs de pommes de terre - Souvent jaune au temps d'Hitler - Cheveux-de-Vénus - Tenir séance - J. Ornaments de casques - Possessif - Note - Plombai - Entrent en tranches - Moitié de

mouche - Troublé - K. Possessif - Dans le mauve mais pas dans le jaune - Vomitif - Le dieu des Voleurs - Appel au secours - L. Partie de pêche - Train de bois - Arbres - Un endroit où l'on joue beaucoup - Alourdit la nacelle - Phon : enlevé - M. Supplice - Réserve à grains - Article - Participe - Arme blanche - N. Traiter le lin - Nettoyé - Muse - Petites cabanes - Décorer - O. Mis en mouvement - Relatif - Mesure agraire - Oublieuse - Voter pour - Vit la chute de Vercingétorix - Exclamation méridionale - P. Epaulard - Particule provençale - Sorte de couveuse - Chef nazi - Amphithéâtres - Participe - Q.

Remplace un saint - Petits pachydermes - Un endroit où il y a toujours des pépins... - Poils - R. Possessif - Vous pouvez y gagner le gros lot - Phon : aïrelle - 3,1416 - Porte le nom de Panoramix, chez Uderzo et Goscinny - Atomes - Etaler - S. Ne se fait jamais sans casser des œufs - Esclave de harem - Font partie de la tyrannie - Légumineuse - Procréateur - Le levant - T. Chef - Epoques - Sont toujours poursuivis par la haine raciale - Désert - Anéantiés - Situées.

Solution
dans le prochain numéro





• Trois Noirs américains discutent à l'hôpital de la prison.
 — Comment es-tu arrivé là ?
 — Je voulais traverser la rue. J'attends que le feu passe au rouge. Je m'engage dans le passage clouté. Une voiture arrive, fonce, me renverse. Je cogne le pare-brise. J'ai écopé 5 ans pour bris de glace.
 — Moi, c'est presque la même chose. Je traverse, au rouge, dans les clous, une voiture fonce sur moi. Je bute contre le pare-brise et tombe sur les genoux du chauffeur. J'en ai pour dix ans : bris de vitrine et violation de domicile.
 — Mon aventure ressemble à la vôtre. Le feu était rouge, je traverse, un dingue arrive et accélère en me voyant. Je bute contre le pare-brise, je tombe dans la voiture, le propriétaire me plante un couteau dans le dos et je m'enfuis. 15 ans de taule, bris de vitrine, violation de domicile, port d'arme prohibé et délit de fuite.

HISTOIRE VRAIE
 Après Copernic, un père de famille téléphone au MRAP.
 — Allo ! Mon fils rentre de l'école et me dit que des Arabes se seraient fait battre, à Poitiers, par un certain Charles Martel. Qu'est-ce que vous comptez faire ?

Bruxelles, déchirée par les rivalités linguistiques, décide de répartir les Flamands et les Wallons de part et d'autre d'une ligne tracée au centre de la ville.
 Un juif s'adresse à la municipalité :
 — Et nous, les Belges, où faut-il qu'on aille ?

SPÉCIFICATIONS TECHNIQUES
 DÉSIGNATION : ...
 CARACTÉRISTIQUES : ...
 MONTRE : ...
 ...

Solution de la grille du n° 0

c'est celle qu'on aime



20 h 30 Max MEYNIER :

Avec la nuit vient la complicité : celle des aventuriers et des voyageurs, des routiers et des noctambules. Celle du sourire de Max derrière ses moustaches, celle qui fait de RTL, la radio qu'on aime.

RTL. La politique de la détente.

TGV

380 km/h: record du monde

26 février 1981

